

OUVRAGES PARUS DANS LA MÊME COLLECTION (suite)

PÉTRONE

L'ENVERS DE LA SOCIÉTÉ ROMAINE

Deuxième édition

PAR **M. E. THOMAS**

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LILLE

Un volume in-16 écu (1901)..................... **3** fr. **50**

LES ÉPOQUES

DE LA

PENSÉE DE PASCAL

Deuxième édition

PAR **G. MICHAUT**

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (Suisse)

Un volume in-16 écu (1902)..................... **3 fr. 50**

L'Orestie d'Eschyle



PAUL MAZON

AGRÉGÉ DES LETTRES
ANCIEN ÉLÈVE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
ET DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES

L'Orestie d'Eschyle

TRADUCTION NOUVELLE

PUBLIÉE

Avec une Introduction sur la légende, un Commentaire rythmique et des Notes



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
4, RUE LE GOFF, 4

1903

A MON MAÎTRE

Monsieur MAURICE CROISET

Hommage de respectueuse reconnaissance

P. M.

Avertissement

Le texte partout *suivi est celui de Weil (Teubner, 1891). Lorsque ce texte est manifestement altéré, on a traduit les conjectures proposées au bas des pages. Quand l'éditeur n'a pas même offert ce remède à un mal qu'il jugeait trop profond, on a, soit résumé le sens général qu'on a cru pouvoir deviner sous les mots corrompus, soit emprunté ailleurs des conjectures qu'on a toujours eu soin, en ce cas, de citer dans les* Notes.

On a surtout recherché l'exactitude et, par conséquent, la clarté. Eschyle n'est point obscur. Seulement sa langue est synthétique et, par suite, impossible à calquer en vrai français. On ne doit donc pas songer à traduire ses mots, mais ses idées : il faut analyser là

où il a condensé. C'est une infidélité, sans doute, mais une infidélité nécessaire, et moins choquante, à coup sûr, que de rendre une poésie vigoureuse et rapide par une prose indécise et cahotante. Il y a dans Eschyle des idées qui se suivent, au moins autant que des images qui se heurtent.

Le mouvement n'a été sacrifié qu'à la clarté, dans de rares passages où, véritablement, il fallait choisir entre les deux. Partout ailleurs, on s'est efforcé de rendre quelque chose de l'allure du grec. C'est pourquoi on s'est imposé de rythmer la traduction des stichomythies. Ces parties de la tragédie ont déjà, dans le texte, une gaucherie naïve qui surprend et amuse; en français, le charme de la naïveté disparaît et la gaucherie reste. On s'excuse donc de la raideur et de la platitude de ces copies : la platitude est du traducteur, mais la raideur est souvent de l'original.

On a cherché aussi à faire saisir à des lecteurs modernes la variété d'une tragédie grecque. On a, pour la leur rendre plus sensible, imprimé en elzévirs les parties récitées, *en italiques les parties* chantées, *en caractères romains les parties* débitées sur un accompagnement instrumental, *comme les mélodrames de certains de nos opéras.*

On a même essayé de dégager le caractère

des rythmes employés par le poète. Ce n'est pas que ce caractère soit encore saisissable pour des oreilles modernes dans le texte grec. Ce n'est pas davantage qu'on puisse par des raisonnements, si subtils qu'ils soient, attribuer tel caractère à tel rythme : les rythmes n'existent point abstraitement, et nous ne connaissons pas les rythmes d'Eschyle réalisés, puisque le texte musical de ses chœurs n'est pas venu jusqu'à nous. Nous savons même par Aristoxène — et nous l'aurions conjecturé aisément — que « la réalisation du rythme admettait de multiples changements ». — Seulement, là où nous ne pouvons deviner par nous-mêmes, nous pouvons, du moins, écouter les témoignages autorisés de l'antiquité. Quand les anciens nous définissent, avec une certaine précision, l'impression qu'un rythme leur faisait éprouver, pourquoi ne les croirions-nous pas? — Supposons, en outre, que le caractère d'un rythme isolé reste toujours un peu indécis, cette indécision disparaît en grande partie, dès que ce rythme est opposé à un autre. — Enfin l'intention musicale du poète musicien peut être parfois soulignée par le texte poétique lui-même : la modulation rythmique peut correspondre à un changement dans les idées, et l'adaptation des rythmes aux thèmes poétiques nous apparaître alors par la simple analyse du texte. — Et ainsi de

ces divers éléments, témoignages antiques, opposition ou juxtaposition fréquente de certains rythmes, parallélisme des modulations rythmiques et des mouvements de la pensée, il se forme dans l'esprit du lecteur averti une impression assez précise, qui n'a pas, sans doute, une valeur scientifique indiscutable, mais qui éclaire si vivement les textes antiques qu'il serait vraiment étrange que ce ne fût qu'une illusion de moderne.

On a accompagné cette traduction de quelques indications scéniques. *Elles ont encore moins de prétention scientifique que les indications musicales. On a considéré comme admis qu'au moins à l'époque d'Eschyle, les acteurs jouaient dans l'Orchestra. On s'est conformé aux indications des lexicographes anciens sur la signification des entrées et des sorties. On s'est inspiré aussi de quelques peintures de vases relatives à la légende d'Oreste. Les autres remarques qu'on a cru devoir faire pour faciliter la lecture du drame d'Eschyle ne sont même pas des hypothèses : ce sont des fantaisies vraisemblables. On a dû beaucoup — là comme ailleurs — à M. de Wilamowitz-Mœllendorff.*

On a cru devoir ajouter aussi à la traduction quelques notes *destinées, soit à la justifier, dans les passages où l'interprétation adoptée peut paraître le plus contestable, soit*

à la compléter, lorsqu'on s'est vu forcé d'abréger ou d'affaiblir un texte intraduisible. On n'y trouvera point d'explications, même pour les vers les plus difficiles, lorsqu'un commentaire clair et définitif de ces passages se trouve déjà dans les éditions courantes de Wecklein ou de Weil.

On a pensé qu'il y aurait quelque intérêt à exposer brièvement ce que nous pouvons savoir de la légende d'Oreste avant Eschyle, afin de montrer quelle a été l'intention du poète en renouvelant ce sujet. On s'est appuyé sur des textes précis autant qu'on l'a pu ; à défaut de textes, sur des témoignages plastiques. Il a bien fallu, malheureusement, y ajouter quelques hypothèses : on s'est efforcé de n'en présenter que de conformes aux vraisemblances historiques.

On sent — mieux que personne ne pourra le faire — les imperfections de ce travail. Une traduction ne peut satisfaire aucune classe de lecteurs : elle n'est jamais assez fidèle pour qui peut la comparer avec le texte ; elle manque de liberté et de saveur pour qui la lit comme une œuvre originale. On sera reconnaissant et docile aux critiques qui permettront d'améliorer un peu celle-ci.

On remercie enfin tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à ce livre, MM. Fougères, Desrousseaux, Desjardins, Bodin, Laloy,

Bury, à qui l'on doit des encouragements, des conseils et d'utiles corrections; et surtout MM. Alfred et Maurice Croiset, dont la méthode pénétrante et sûre est le modèle qu'on s'est toujours proposé.

1er septembre 1902.

INTRODUCTION

La légende d'Oreste a été successivement traitée par l'épopée ionienne, le lyrisme dorien et le drame attique, et chacun de ces genres l'a localisée dans une ville différente, Mycènes, Amyclées et Argos.

Au fond de l'Argolide nourricière de chevaux[1], se dresse l'acropole de Mycènes. Adossée à des monts abrupts et nus, protégée par une colline allongée qui lui sert de rempart du côté de la plaine, elle commande à tout le pays d'Argos jusqu'à la mer et surveille le défilé qui rattache les rivages de la mer Égée à ceux du golfe de Corinthe. Son enceinte courte et épaisse n'évoque pas l'image d'une ville[2], mais bien plutôt d'un château-fort, où de rudes et puissants seigneurs guettaient les occasions propices au pillage et entassaient leur butin.

1. Cf. *Odyssée*, III, 263 : μυχῷ Ἄργεος ἱπποβότοιο.
2. Cf. Thucydide, I, 10, 1.

Mycènes avait été fondée par Persée, et la dynastie de Persée y avait régné jusqu'à Eurysthée. Aux Perséides avaient succédé les fils de Pélops[1], Atrée d'abord, puis son frère Thyeste[2]. Thyeste mourant avait remis à Agamemnon, fils d'Atrée, le sceptre jadis donné par Zeus à Pélops. La royauté d'Agamemnon était déjà la plus considérable de la Grèce. Il commandait à l'Argolide entière et, par sa flotte, à de nombreuses îles de la mer Égée[3]. Les trésors que les Pélopides avaient apportés de l'Asie[4] s'accroissaient maintenant des tributs ou des rançons qu'exigeait de ses vassaux et de ses prisonniers le souverain de Mycènes, et, dans le monde achéen, les aèdes ne cessaient de chanter la gloire du « roi de Mycènes pleine d'or[5] ».

Quand l'outrage fait à Ménélas par Pâris unit tous les Grecs contre Troie, Agamemnon, chef de la plus nombreuse flotte d'Achaïe, se trouvait tout désigné pour le commandement suprême[6]. Il l'accepta et équipa ses nefs et son armée.

1. Cf. Thucydide, I, 9, 2.

2. Cf. *Iliade*, II, 106.

3. Cf. *Iliade*, 108, et les réflexions de Thucydide (I, 9, 4) sur ce vers.

4. Thucydide, I, 9, 2 : πλήθει χρημάτων ἃ ἦλθεν ἐκ τῆς Ἀσίας ἔχων ἐς ἀνθρώπους ἀπόρους.

5. Cf. *Iliade*, VII, 180, et XI, 46 : βασιλῆα πολυχρύσοιο Μυκήνης.

6. Cf. Thucydide, I, 9, 1.

Une inquiétude pourtant l'obsédait : en son absence, que deviendrait Mycènes ? Il n'y laissait que sa femme Clytemnestre. Un coup de force n'était guère à craindre contre l'imprenable forteresse. Mais de la ruse une femme se défend mal : un ennemi ambitieux et adroit pouvait tromper Clytemnestre, se faire ouvrir les portes de Mycènes, s'emparer des trésors des Pélopides. Un sage conseiller saurait seul ouvrir les yeux d'une femme crédule et la préserver des embûches. Auprès de Clytemnestre, Agamemnon plaça donc un aède[1], un inspiré des dieux, à qui le ciel avait donné de connaître le bien et le mal[2], et, après l'avoir supplié à maintes reprises[3] de défendre Clytemnestre, il partit.

Or, à Argos[4], vivait le fils de Thyeste, Égisthe, vassal d'Agamemnon ; il convoitait le sceptre qu'avait porté son père. L'occasion s'offrait à lui de le conquérir sans violence. Il entreprit de séduire Clytemnestre. Il fit de fréquentes visites à

1. Cf. *Odyssée*, III, 267.

2. Cf. *Odyssée*, VIII, 63.

3. Cf. *Odyssée*, III, 267 : πόλλ' ἐπέτελλε.

4. Égisthe est un vassal d'Agamemnon ; il habite un des bourgs de la plaine, Argos. Si l'on n'admet pas cette hypothèse, les mots ἑκὰς Ἄργεος (*Od.*, III, 260) deviennent inintelligibles : Égisthe habite Argos ; en l'absence d'Agamemnon, il séduit Clytemnestre et l'emmène dans sa maison (cf. p. XVII, n. 2) ; si Ménélas était alors revenu en Grèce et avait surpris

Mycènes[1], et, par des paroles flatteuses, commença à gagner le cœur de la reine. Elle résistait cependant ; son cœur était honnête[2], et elle craignait l'aède, témoin de sa faiblesse.

Mais les dieux, dans leur prescience, voyant les maux qu'Égisthe allait attirer sur sa tête par sa propre folie, eurent pitié de lui et lui envoyèrent Hermès avec ce message : « Ne prépare point la mort d'Agamemnon, ne recherche pas son épouse ; car tu payeras ton crime en tombant sous les coups d'Oreste, petit-fils d'Atrée, le jour où, devenu un adolescent, il sentira le désir de sa terre[3] .» L'avis des dieux était un conseil bienveillant[4]. Égisthe n'y crut pas.

Alors les dieux l'abandonnèrent : son sort fut fixé et sa destinée s'accomplit[5]. Il s'empara de l'aède, le fit jeter dans une île déserte, pour qu'il

l'usurpateur, il eût fait jeter son corps dans la plaine, *loin d'Argos*, sa ville, où il aurait dû être enseveli. Ailleurs (IV, 517), le pays d'Égisthe et de Thyeste est donné comme placé ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιήν, *à l'extrémité de la plaine*. Or, pour un Mycénien, Argos, adossée au mont Larisa qui ferme l'Argolide au sud-ouest, est bien le dernier bourg de la plaine.

1. Cf. *Odyssée*, III, 264.

2. Cf. *Odyssée*, III, 266 : φρεσὶ γὰρ κέχρητ' ἀγαθῇσι.

3. Cf. *Odyssée*, I, 37 sqq.

4. Cf. *Odyssée*, I, 43 : ἀγαθὰ φρονέων.

5. Cf. *Odyssée*, III, 269. Le pronom μιν ne peut se rapporter qu'à Égisthe.

servît de pâture aux oiseaux[1], et, ayant vaincu les dernières résistances de Clytemnestre, il la conduisit à Argos[2] et l'épousa solennellement. D'innombrables cuisses de bœufs brûlèrent sur les autels divins; d'innombrables offrandes, riches tissus et bijoux d'or, furent suspendues aux murs des sanctuaires[3]. Égisthe avait obtenu plus qu'il n'avait jamais osé espérer[4], la puissance royale, les richesses de Mycènes, et la femme, « doux joyau[5] de ces trésors ».

Mais il fallait craindre maintenant le retour du roi légitime. Agamemnon pouvait débarquer brusquement au rivage d'Argos et surprendre l'usurpateur[6]. Égisthe sut prévoir et se garder. Il conduisit lui-même[7] sur une hauteur un de ses esclaves les plus dévoués, lui promit l'énorme salaire de deux talents d'or[8] et l'établit là gardien du golfe d'Argos. Une année s'écoula ainsi. Un jour, le veilleur aperçut les vaisseaux argiens.

1. Cf. *Odyssée*, III, 270 sq.
2. Cf. *Odyssée*, III, 272 : ὅνδε δόμονδε. Voyez p. XV, n. 4.
3. Cf. *Odyssée*, III, 273 sq.
4. Cf. *Odyssée*, III, 275.
5. Cf. Eschyle, *Agamemnon*, 741 : ἀκασκαῖον ἄγαλμα πλούτου.
6. Cf. *Odyssée*, IV, 527.
7. Cf. *Odyssée*, IV, 524 sq. : ὅν ῥα καθεῖσε | Αἴγισθος δολόμητις ἄγων.
8. Cf. *Odyssée*, IV, 525 sq.

Il courut avertir son maître. Agamemnon mettait le pied sur le rivage et, versant des pleurs brûlants, adorait la terre paternelle[1], quand il vit venir à lui le char d'Égisthe[2]. Le saluant au nom de ses vassaux, Égisthe l'invitait à venir à Argos où l'on fèterait par un banquet son heureux retour. Agamemnon suivit Égisthe et, comme un bœuf qu'on mène à l'étable pour l'assommer devant la crèche[3], il vint tomber devant la table du festin sous les coups de son ennemi. Ses compagnons voulurent le défendre. Mais Égisthe avait caché vingt de ses meilleurs guerriers près de la salle ; une lutte terrible s'engagea : tous les compagnons d'Agamemnon périrent et tous ceux d'Égisthe[4]. Égisthe resta seul survivant de cette scène de carnage.

1. Cf. *Odyssée*, IV, 521 sqq.
2. Cf. *Odyssée*, IV, 533, ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν.
3. Cf. *Odyssée*, IV, 535 : ὥς τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.
4. Cf. *Odyssée*, IV, 536 sq. Il n'y a pas de raison de suspecter le vers 537 ; il semble même que cette scène de massacre dût être une des plus saisissantes des épopées composées sur le meurtre d'Agamemnon, car les mêmes traits se retrouvent dans les vers 418 et suivants du chant XI, qui se rapportent pourtant à une forme déjà plus avancée de la légende (cf. p. XXIV) :

> Ἀλλά κε κεῖνα μάλιστα ἰδὼν ὀλοφύραο θυμῷ,
> ὡς ἀμφὶ κρητῆρα τραπέζας τε πληθούσας
> κείμεθ' ἐνὶ μεγάρῳ, δάπεδον δ' ἅπαν αἵματι θῦεν.

Puis il régna sept ans[1]. Le peuple lui obéissait sans murmure. Mais, suivant la menace divine, Oreste grandissait loin de l'Argolide, à Athènes, au milieu des ennemis de sa patrie[2], mais à l'abri des traîtrises d'Égisthe. Un jour, il revint à Argos, tua l'usurpateur et, pour honorer les mânes de son père, enseveli jadis en silence, célébra solennellement les funérailles d'Agamemnon[3]. Le même jour, Ménélas, suivi d'une

1. Cf. *Odyssée*, III, 305.

2. Pendant la première période de l'invasion dorienne, Athènes était le poste avancé de l'envahisseur, celui d'où il guettait l'heure propice pour pénétrer dans le Péloponnèse. C'est peu d'années auparavant qu'Eurysthée était mort en Attique, en luttant contre les Héraclides (Thucydide, I, 9, 2). Les rois de Mycènes n'avaient sans doute dans le Péloponnèse que des vassaux ou des alliés. Le refuge le plus proche et le plus sûr à la fois du jeune Oreste devait être la ville ennemie la plus voisine d'Argos, Athènes. Le séjour d'Oreste en Phocide ne fut inventé sans doute que plus tard, à l'époque où, les dieux intervenant dans le drame, il parut nécessaire que le vengeur *prédit par les oracles de Pytho, guidé dans son élan par les conseils d'un dieu* (*Choéph.*, 940 sq.), eût grandi d'abord à l'ombre du sanctuaire delphique.

3. Aucun passage du texte homérique ne nous laisse deviner comment, dans la vieille épopée, avait lieu le retour d'Oreste et le meurtre d'Égisthe. Pourtant, comme les vieux aèdes semblent ne pas trop s'écarter, en général, d'une certaine vraisemblance historique, il est permis de conjecturer qu'Oreste, s'il revenait d'Athènes, n'en revenait pas seul : il avait dû trouver parmi les Doriens des volontaires prêts à tenter une aventure dans cet empire mycénien jusque-là fermé à leurs

flotte chargée d'un immense butin, arrivait à Argos[1]. Les Pélopides redevenaient les maîtres souverains et opulents « de Mycènes pleine d'or ».

Telle est la forme achéenne de la légende. Elle ne contient pas d'autre idée religieuse que celle-ci : l'homme est lui-même l'artisan de sa perte et ajoute par sa folie aux peines que le destin lui avait réservées[2]. Mais nulle malédiction ne pèse sur la race des Pélopides ; nulle haine n'a divisé les pères, Atrée et Thyeste ; la transmission du sceptre s'était faite régulièrement, suivant les volontés de Zeus[3], jusqu'au jour où l'ambition d'un homme a voulu devancer l'ordre des destinées et jouir prématurément de la royauté mycénienne.

Mais cet homme devient alors, par son initiative même, le vrai héros de l'épopée ; c'est un aventurier hardi qui sait vouloir et prévoir. Après de longues tentatives de séduction, il sait brusquer les événements, se débarrasser de l'aède qui représente l'époux absent auprès de Clytem-

convoitises, et il était venu alors, à la tête d'une troupe hardie, attaquer Égisthe dans son palais. Égisthe tombait au milieu de ses gardes après une lutte sanglante, comme était tombé Agamemnon (cf. p. XVIII, n. 4).

1. Cf. *Odyssée*, III, 311 sq.

2. Cf. *Odyssée*, I, 33 sq.

3. Cf. *Iliade*, II, 103 sqq.

nestre, et jeter un défi aux dieux en épousant l'épouse d'Agamemnon, suivant tous les rites, au milieu d'une solennité insolente. C'est lui-même qui conduit le veilleur à son poste et s'assure à prix d'or sa fidélité; c'est lui qui le premier vient au-devant d'Agamemnon sur le rivage et l'invite à sa table[1]. Le crime commis, il est un grand roi qu'on respecte et qu'on craint[2].

Clytemnestre est une femme faible et sans volonté. Elle cède non à l'amour, mais à une volonté plus forte qui l'obsède et s'impose à elle. Elle ne prend vraisemblablement pas de part au meurtre d'Agamemnon, et, quand son fils rentre en vengeur dans sa patrie, il n'a pas à la frapper[3]. Le seul criminel, c'est Égisthe, qui a volé

1. Un vers de l'*Odyssée* (IV, 92) semblerait pourtant indiquer que c'est Clytemnestre qui a imaginé le guet-apens. Mais ceci serait en contradiction formelle avec d'autres passages de la Τηλεμάχεια qui désignent nettement Égisthe comme l'inventeur de la ruse : Αἴγισθος ἐμήσατο λυγρὸν ὄλεθρον (III, 194), Αἴγισθος δολίην ἐφράσσατο τέχνην (IV, 529). Si nous rapprochons, au contraire, les mots δόλῳ οὐλομένης ἀλόχοιο (IV, 92) de l'épithète δολόμητις (XI, 422) donnée à Clytemnestre dans la Νέκυια, nous serons en droit de nous demander si le vers du chant IV n'est pas une interpolation maladroite, qui se réfère non au récit du meurtre d'Agamemnon que connaît l'aède de la *Télémachie*, mais bien à celui que résume l'aède de la Νέκυια.

2. Cf. *Odyssée*, III, 304 : δέδμητο δὲ λαὸς ὑπ' αὐτῷ.

3. Le vers 310 du chant III manquait dans les plus anciennes éditions de l'*Odyssee*, nous apprennent les scho-

la femme d'Agamemnon. Ce qu'a d'odieux la situation de Clytemnestre, épouse du meurtrier de son mari, disparaît quand succombe le coupable. La mort d'Égisthe justifie Clytemnestre. Elle rentre dans le gynécée, où elle vieillit sans doute respectée, comme sa sœur Hélène dans le palais de Ménélas[1].

Oreste enfin n'est point un vengeur guidé par les dieux vers l'accomplissement d'une tâche sainte. Il est le prince exilé qui vient reconquérir son trône et ses richesses. Il tue l'usurpateur, puis il reprend le sceptre saint, don de Zeus[2], et, souverain incontesté, il règne dans Mycènes. — C'est une histoire banale de séduction, d'usurpation et de vengeance, qui ne doit sa célébrité qu'à la destinée tragique d'Agamemnon, assassiné dans un festin le jour même où, après dix ans de guerre, il revoit la terre paternelle, et au

lies. Il a été, sans doute, introduit dans le texte pour expliquer τάφον. L'interpolateur n'a pas compris qu'il s'agissait des funérailles d'Agamemnon. Oreste est loué sans réserve et par les hommes (Nestor le propose comme modèle à Télémaque, *Odyssée*, III, 196 sqq.) et par les dieux (*Odyssée*, I, 30 : τηλεκλυτός Ὀρέστης, et surtout 298 sqq.). S'il avait tué sa mère, une réserve à ces louanges ou, du moins, une justification du parricide serait indiquée d'un mot.

1. Cf. *Odyssée*, IV, *passim*. Il ne faut pas oublier qu'Hélène fut, après sa mort, élevée au rang des déesses.

2. Cf. *Iliade*, II, 101 sqq.

grand nom de Mycènes, à ces trésors prodigieux qui, fascinant Égisthe, lui font repousser le conseil des dieux, et qui, dans la scène finale de la vieille épopée, viennent encore s'accroître de tout l'or troyen que les nefs de Ménélas apportent aux rives d'Argolide. Le pouvoir et l'or, voilà ce qui ici fait agir les hommes, voilà ce qui cause leur folie et leur perte.

Cette forme de la légende est assurément la plus ancienne que nous puissions atteindre. Elle s'est formée à une époque où les récits épiques ne s'étaient pas encore pénétrés les uns les autres, où l'on ne suivait qu'une seule tradition, la plus rapprochée de la vérité historique, sans l'altérer pour produire un effet dramatique nouveau ou pour la mettre en accord avec d'autres légendes. Mais bientôt les aèdes s'aperçurent des rapprochements auxquels se prêtaient les divers récits de l'épopée ; ils cherchèrent des analogies et des contrastes. Ceux qui chantaient Ulysse opposèrent la femme fidèle, Pénélope, à l'épouse adultère, Clytemnestre[1]. Ceux qui chantaient le meurtre d'Agamemnon remarquèrent que les deux Atrides avaient tous deux été perdus par les deux filles de Tyndare[2]. Clytemnestre sort

1. C'est certainement une des intentions de l'aède qui a composé la Νέκυια (cf. *Odyssée*, XI, 444 sqq.).

2. Cf. *Odyssée*, XI, 436 sqq. Le thème devait être courant

alors de son effacement primitif. Elle devient agissante : on refait pour elle la scène du meurtre[1]. Égisthe a frappé Agamemnon, qui tombe sur l'épée meurtrière[2]; Clytemnestre a frappé Cassandre, dont l'appel gémissant parvient jusqu'aux oreilles d'Agamemnon : il lève alors vers sa femme un bras suppliant, qui retombe sans force sur la terre. Mais elle se détourne et ne daigne pas même fermer les yeux et la bouche à l'époux de sa jeunesse[3].

Une Clytemnestre nouvelle est née dans la poésie, une femme aux passions cruelles et fortes.

dans l'épopée. Il se retrouve encore dans une strophe de l'*Agamemnon* (1468 sqq.).

1. Ce récit de la Νέκυια ne peut se rapporter à une épopée différente de celle que nous avons résumée d'après la Τηλεμάχεια. On en a refait une scène, on n'a pas touché à la marche même du récit. Bien des indices nous le prouvent. Le vers 411 du chant XI n'est autre que le vers 535 du chant IV : pourquoi ne serait-ce point un vers du *Meurtre d'Agamemnon?* Les aèdes se citaient peut-être les uns les autres : l'expression βοῦν ἐπὶ φάτνῃ avait paru belle, on répétait le vers où elle se trouvait toutes les fois qu'on rappelait le crime d'Égisthe. Les autres détails du récit s'accordent avec cette hypothèse : Agamemnon tombe dans le palais d'Égisthe qui l'a invité à un festin (cf. XI, 410 : οἶκόνδε καλέσσας); une véritable bataille s'engage autour des cratères et des tables chargées : c'est le tableau de carnage que laissaient entrevoir les vers 536-537 du chant IV (cf. p. XVIII, n. 4).

2. Cf. *Odyssée*, XI, 424, ἀποθνήσκων περὶ φασγάνῳ.

3. Cf. *Odyssée*, XI, 421 sqq.

capable de jalousie et de haine. Mais le meurtrier reste Égisthe ; le vengeur n'aura donc point à punir celle qui n'a tué qu'une esclave dont elle avait le droit de vouloir la mort. Il n'y a encore dans la légende ni meurtre d'un mari ni meurtre d'une mère.

Il nous est difficile de suivre la légende dans les épopées du Cycle, sur lesquelles il ne nous reste rien que des textes obscurs et parfois contradictoires. Pourtant, à comparer les rares témoignages relatifs, pour cette époque, au meurtre d'Agamemnon, il n'est guère douteux que des idées doriennes ont pénétré la légende, lui donnant un caractère tout nouveau où transparaît l'image de mœurs cruelles et d'une théologie à demi barbare.

On fit d'abord de la race d'Agamemnon une race maudite. Les crimes des fils avaient été précédés des crimes des pères : Atrée et Thyeste avaient été eux-mêmes des meurtriers ; ils avaient de concert assassiné leur frère Chrysippe[1]. Puis on en fit des frères ennemis : un

1. Atrée et Thyeste, avec l'aide de leur mère Hippodamie, avaient tué leur frère Chrysippe, que Pélops avait eu de la nymphe Axioché (Sch. Pind., *Ol.*, I, 92). C'est là le récit le plus ancien et le plus digne de foi, puisqu'il est admis par des historiens comme Hellanikos (fr. 42, Müller) et surtout Thucydide (I, 9, 2).

agneau à la toison d'or, gage du pouvoir, avait été donné par Zeus[1] à Atrée ; mais Thyeste avait séduit la femme de son frère et s'était emparé de l'agneau[2]. Plus tard[3], le crime de Thyeste parut encore insuffisant : on inventa la vengeance d'Atrée offrant à Thyeste un banquet des chairs de ses enfants. On remonta ensuite jusqu'à Pélops. C'était lui le premier criminel : il avait traîtreusement fait périr Myrtile, fils d'Hermès, auquel

1. Cf. Accius, *Atrée*, fr. 8 (Ribbeck) :

> Adde huc quod mihi portento *caelestum pater*
> Prodigium misit, regni stabilimen mei,
> Agnum inter pecudes aurea clarum coma,
> Em clam Thyestes clepere ausum esse e regia,
> Qua in re adjutricem conjugem cepit sibi.

Il ne s'agit donc point ici d'une vengeance d'Hermès, irrité de la mort de son fils Myrtile ; cette forme de la légende est postérieure : cf. Sch. Eur., *Oreste*, 997 : Φερεκύδης δὲ οὐ καθ' Ἑρμοῦ μῆνίν φησι τὴν ἄρνα ὑποβληθῆναι.

2. Cette légende apparaissait pour la première fois dans le poème cyclique de l'*Alcméonide* (qui semble avoir été une suite des *Épigones*) : cf. Sch. Eur., *Oreste*, 997. Euripide y fait plusieurs fois allusion : cf. *Oreste*, 995 sqq., et *Électre*, 699 sqq.

3. C'était à ce vol de Thyeste qu'on rapportait le recul miraculeux du soleil indigné (cf. Eurip., *Électre*, 727 sqq.). Si, à ce moment-là, le festin d'Atrée avait déjà été inventé, il est bien clair qu'on eût rapporté le prodige (comme on le fit plus tard) à ce second crime, plus monstrueux que le premier. La légende de l'agneau à la toison d'or est donc antérieure à celle du festin d'Atrée.

il devait sa victoire sur Œnomaos[1]. On alla enfin jusqu'à Tantale, auteur de la race : son impiété, pour éprouver les dieux, avait osé leur offrir à sa table les membres de son fils[2]. Toute l'âpreté des vieilles légendes doriennes a passé dans l'histoire de la race d'Atrée. Le meurtre d'un mari suivi du meurtre d'une mère ne devait être que le dernier terme d'un long passé semé de haines, d'adultères et d'assassinats[3].

Mais ce n'était pas tout : il fallait expliquer religieusement l'infortune d'Agamemnon ; il ne suffisait pas qu'il fût l'héritier d'une race maudite, il fallait que lui-même se fût montré criminel et barbare comme Atrée, afin de susciter à son tour contre lui une vengeance digne de son crime et de sa race. Il fallait enfin, puisque Clytemnestre s'offrait maintenant aux imaginations comme un caractère vivant et agissant, lui donner des passions capables d'inspirer une haine hardie et

1. Cf. Phérécyde, cité par le scholiaste de Sophocle, *Électre*, 509.

2. Cf. Pindare, *Ol.*, I, 57 sqq. Il était déjà question de Tantale dans le *Rapatriement des Atrides* : cf. Athénée, VII, 281 B.

3. On cherchait de même à expliquer la violence des passions amoureuses chez les filles de Tyndare. Les *Catalogues hésiodiques* l'attribuaient à la jalousie d'Aphrodite (fr. 112, Kinkel), Stésichore à l'oubli du nom d'Aphrodite par Tyndare dans un sacrifice : δι' ὃ ὀργισθεῖσα ἡ θεὸς διγάμους τε καὶ

brûlante. Et c'est ainsi que fut créée la légende du sacrifice d'Iphigénie.

C'est dans l'épopée de Stasinos, les *Cypriaques*, qu'elle apparaît pour la première fois[1]. Les poètes des âges suivants en ont un peu dissimulé l'horreur et la dureté primitives. Le poète de Chypre avait au contraire fortement insisté sur la barbarie d'Agamemnon et choisi les détails les plus propres à rendre odieux celui qui devait être la victime de Clytemnestre. L'idée de la Némésis était le point de départ de la nouvelle légende. Agamemnon avait chassé dans un bois d'Artémis, atteint une biche sacrée et crié insolemment qu'Artémis elle-même n'eût pas mieux visé[2]. La déesse irritée avait déchaîné les vents contraires et immobilisé la flotte grecque dans les eaux d'Aulis. Puis, par la bouche de Calchas, elle demandait à Agamemnon le sang de sa fille, comme victime expiatoire de sa parole orgueilleuse. Ulysse partait alors pour Mycènes; il prétextait un mariage entre Iphigénie et Achille et emmenait la vierge au camp des Grecs. Clytem-

τριγάμους καὶ λειψάνδρους αὐτοῦ τὰς θυγατέρας ἐποίησεν (Schol. Eur., *Oreste*, 249). Partout se retrouve la même tendance à reculer de génération en génération la cause première des crimes de la race.

1. Cf. Proclos, *Chrestomathie*, livre I (Kinkel, p. 16).

2. C'est la version que suit Sophocle, *Électre*, 566 sqq.

nestre restait à Mycènes, célébrant par des danses et des chants le glorieux hyménée de sa fille, et le palais des Atrides retentissait du chant de la flûte [1], tandis que l'enfant tombait à l'autel d'Artémis, immolée par son père, qui, lui-même, tenait le couteau [2].

Un crime d'une horreur pareille devait être puni d'un châtiment égal à lui-même [3]. Celui qui avait tué lâchement et traîtreusement sa fille devait périr sous les coups de sa femme, vengeresse du sang de son enfant. Il fallait que Clytemnestre devînt elle-même la meurtrière d'Agamemnon. Il fallait par conséquent que le vengeur la frappât à son tour et que le parricide fût le dernier terme de cette progression ininterrompue dans le crime. Ces deux dernières étapes de l'histoire de la légende furent franchies d'un seul coup par un poète de génie. La légende telle que l'avait faite l'esprit dorien s'épanouit dans une grande œuvre, l'*Orestie* de Stésichore [1].

1. Ces détails se trouvent dans Euripide, *Iphig. en Tauride*, 24 sqq. et 359 sqq. M. Weil, avec raison, en fait remonter l'origine à Stasinos.

2. Cf. Eurip., *Iphig. en Tauride*, 360. Il semble bien, d'après les vers 207 sqq. et 224 de l'*Agamemnon*, que ce soit aussi la tradition suivie par Eschyle.

3. Cf. Eschyle, *Ag.*, 1527 : ἄξια δράσας ἄξια πάσχων.

4. D'après Athénée (513 A), Stésichore n'aurait fait, dans son *Orestie*, que *plagier* (παραποιεῖν) un certain Xanthos, qui

Stésichore plaçait le trône d'Agamemnon, non plus à Mycènes, mais à Amyclées, au cœur du pays dorien[1]. Clytemnestre tramait la mort d'Agamemnon, meurtrier de sa propre fille[2]. Elle l'immolait elle-même, puis essuyait son épée sanglante sur la tête de sa victime pour rejeter sur celle-ci la responsabilité du sang versé[3]. Sa colère ne s'en tenait pas là : elle

ne nous est connu que par ce passage et une indication analogue d'Élien (*Hist. Var.*, IV, 26). On peut vraiment conserver des doutes sur l'existence d'un grand poète grec du VIe siècle dont le nom et l'œuvre nous sont révélés pour la première fois par des sophistes du IIIe siècle après Jésus-Christ.

1. Cf. Schol. Eurip., *Oreste*, 46 : Ὅμηρος ἐν Μυκήναις φησὶν εἶναι τὰ βασίλεια Ἀγαμέμνονος, Στησίχορος δὲ ἐν Λακεδαιμονίᾳ. C'est Pindare qui, plus précis encore, nomme Amyclées (*Pyth.*, XI, 32), et Pindare, comme nous le verrons, s'inspire surtout dans cette ode du récit de Stésichore. D'ailleurs nous savons par Pausanias (III, 19) qu'on montrait en Laconie le tombeau de Cassandre et d'Agamemnon. Simonide suivait encore la même tradition : cf. Sch. Eurip., *Oreste*, 46.

2. Nous savons par Philodème, Περὶ εὐσεβείας, p. 24, que, pour Stésichore, « Hécate était aussi un nom d'Iphigénie ». Donc Stésichore parlait du sacrifice d'Iphigénie et, vraisemblablement, en faisait le point de départ de son poème.

3. Tout ceci peut se tirer du fragment cité par Plutarque, *Moralia*, p. 555 A. Si le fantôme d'Agamemnon apparaît à Clytemnestre, c'est qu'elle est elle-même la meurtrière ; s'il a le haut de la tête ensanglanté (κάρα βεβροτωμένος ἄκρον), c'est qu'elle a essuyé sur lui son épée. De même la Clytemnestre d'Eschyle, pour échapper à la vengeance du mort (ἐπὶ λουτροῖσι,

voulait sacrifier aussi le fils qu'elle avait conçu de lui et qui pouvait devenir un vengeur. Mais la nourrice d'Oreste, Laodamie [1], le dérobait à ses mains furieuses [2], le confiait à Talthybios [3], le fidèle héraut d'Agamemnon, qui l'emmenait en Phocide, tandis que Clytemnestre, croyant frapper Oreste, tuait le fils de Laodamie.

Des remords, des pressentiments assaillaient alors Clytemnestre. Un songe prophétique lui montrait un serpent à la tête sanglante, qui, soudain, prenait les traits d'Agamemnon [4] : le vengeur était proche. Il paraissait bientôt en Laconie [5],

dit le scholiaste du *Mediceus*), le mutile et l'ensevelit en silence (*Choéph.*, 439 sq.).

1. C'est le vieil historien Phérécyde (cité par le scholiaste de Pindare, *Pyth.*, XI, 17) qui nous raconte le dévouement de Laodamie. Or le scholiaste d'Eschyle, *Choéph.*, 731, nous apprend que Stésichore appelait la nourrice d'Oreste Laodamie. Le fait rapporté par Phérécyde devait donc être raconté dans l'*Orestie* de Stésichore.

2. Cf. Pindare, *Pyth.*, XI, 17 sq. : Κλυταιμνήστρας χειρῶν ὕπο κρατερᾶν. Phérécyde dit : ὑπὸ Αἰγίσθου. Mais ici le témoignage du poète doit être préféré à celui de l'historien. Stésichore aimait à peindre des caractères de femmes : Clytemnestre devait jouer le premier rôle dans le drame tel qu'il l'avait conçu.

3. Cf. Nicolas de Damas, fr. 28 (Dindorf).

4. Cf. Plutarque, *Moralia*, 555 A.

5. A partir d'ici, les seuls témoignages que nous ayons ne sont plus des textes, mais des monuments figurés, en particulier des vases du commencement du ve siècle à figures

suivi de Talthybios[1]. Il trouvait Électre en pleurs sur le tombeau d'Agamemnon avec la vieille Laodamie : les deux serviteurs se reconnaissaient peut-être les premiers et leur reconnaissance entraînait celle du frère et de la sœur. On concertait rapidement un plan de vengeance. Oreste, guidé par Électre, entrait dans le palais et tuait Égisthe sur son trône. Mais Clytemnestre avait suivi l'étranger et, au moment même où il frappait le roi, elle accourait par derrière et levait la hache sur sa tête. Électre, d'un cri tardif, avertissait en vain son frère : la hache allait retomber, quand Talthybios, surgissant à son tour derrière Clytemnestre, arrêtait son bras. Le fils

rouges : les scènes de l'*Orestie* représentées sur ces vases se rapportent toutes clairement à la même tradition. Or la célébrité de l'*Orestie* de Stésichore était encore très grande au ve siècle : Aristophane en glisse deux vers dans sa parabase de la *Paix*, et un poète comique ne fait de citations de ce genre que lorsqu'il est sûr qu'elles seront saisies et comprises du public. On lisait donc encore l'*Orestie* de Stésichore en 421, après celle d'Eschyle ; à plus forte raison devait-elle être populaire cinquante ans auparavant; tous les poètes lyriques y font de fréquentes allusions. C'est donc à elle aussi que doivent se rapporter les peintures de vases de cette époque. Pour cette reconstitution de l'œuvre de Stésichore, nous suivons Carl Robert, *Bild und Lied*.

1. Le παιδαγωγός de Sophocle et le πρέσβυς d'Euripide, dans leurs *Électres*, sont évidemment des souvenirs du Talthybios de Stésichore.

se faisait peut-être reconnaître de sa mère, puis il la tuait[1]. Les Furies s'attachaient alors à sa poursuite. Mais Apollon lui prêtait son arc et ses flèches[2]. Un dieu venait au secours du meurtrier : pourquoi? Avait-il donc lui-même poussé Oreste au crime? Quel rôle inattendu venait jouer Apollon dans le vieux récit mycénien?

Apollon est le dieu dorien par excellence, c'est le dieu de l'ordre et de la justice, le dieu protecteur et vengeur. A ce titre, il veille, implacable, au maintien de la loi du talion. « Sang pour sang » : quand un homme est tombé, son fils, son frère, son plus proche parent doit le venger. Au besoin, la voix fatidique du dieu saura le lui rappeler. Elle menacera le vengeur hésitant de maladies mystérieuses[3] qui peu à peu le dévoreront tout vivant. Elle lancera même sur sa ville[4] la peste ou la famine, jusqu'à ce que le courroux de ses concitoyens force le rebelle à apaiser le fléau par une obéissance aveugle. Dans cette société encore barbare, tout homme a pour

1. Nous savons (par le scholiaste cité n. 2) que l'Oreste de Stésichore était poursuivi par les Furies : donc il avait commis un parricide.

2. Cf. Sch. Eur., *Oreste*, 268.

3. Cf. Eschyle, *Choéph.*, 279 sqq.

4. Cf. Eschyle, *Choéph.*, 278 sq., et notre note sur ce passage.

devoir de se faire justice, et, s'il succombe, ce devoir retombe aux hommes de son sang. Mais nul tort ne doit rester impuni ; l'ordre du monde est tout entier dans une stricte répartition de la vengeance [1].

Mais il n'est point de lois, si antiques qu'elles soient, si adaptées qu'elles paraissent à la nature d'une race, qui puissent triompher complètement des instincts communs de l'humanité. Tant que les Doriens vécurent en soldats, conquérant lentement les plaines et les vallées du Péloponnèse, nulle crainte du sang versé, nul remords ne les troubla. Mais, quand ils se furent établis en vainqueurs dans le pays conquis, ils éprouvèrent un étonnement craintif devant les immenses tombeaux que partout avaient laissés les vaincus sur le sol achéen. Ces peuplades guerrières, errantes depuis de longues années à la

1. Dans la société homérique, le sang versé se rachète à prix d'or. Ajax, dans l'*Iliade* (IX, 632 sqq.), trouve qu'il est d'un bel exemple de voir réunis dans la même cité un meurtrier et les parents de sa victime, l'un « vivant tranquille au milieu de ses concitoyens, puisqu'il a largement payé ce qu'il devait », les autres « contenant leurs nobles cœurs, puisqu'ils ont reçu le prix du sang ». La loi dorienne, malgré sa cruauté, marque un progrès sensible de la morale grecque. Elle reconnaît le prix de la vie humaine et la met au-dessus de toute évaluation pécuniaire : les dettes de sang ne se payent point en or.

conquête de terres nouvelles et qui abandonnaient leurs morts en des pays qu'ils ne devaient plus revoir, connurent pour la première fois le respect et la crainte des morts quand ils ouvrirent ces tombes profondes où, entourés de richesses sans prix, des rois dormaient, masqués d'or. Au contact d'une société vaincue, mais dont le souvenir vivait encore par ses monuments funèbres, une terreur s'éveilla dans l'âme dorienne : cette terre qui garde les corps ne garderait-elle pas aussi les âmes, et des divinités redoutables ne seraient-elles point les vengeresses des morts contre les vengeurs trop sévères qui ont versé le sang humain ? Et c'est ainsi que naquit le culte des divinités chtoniennes, de la Terre et des Érinyes, filles de la Nuit, qui sortent des tombeaux et poursuivent sans trêve celui qui a fait couler le sang de sa race[1].

1. La superstition populaire a restreint le rôle des Érinyes à la vengeance des meurtres commis sur un homme du même sang (φόνοι ὅμαιμοι, *Eumén.*, 212). Rien ne saurait mieux montrer ce qu'il y a d'étroitesse dans cette théologie dorienne. Les Érinyes symbolisent une loi de nature, mais une loi brutale, qui ne connaît que les liens du sang et ne se préoccupe pas des liens sacrés du mariage ni des lois sociales que Clytemnestre a outragés en tuant un mari et un roi. C'est pourquoi il sera si facile à Eschyle de grandir le rôle d'Apollon. Primitivement celui-ci est, comme les Furies, un dieu obstiné et aveugle qui ne connaît que la loi

Un conflit s'élevait donc tout à coup entre la loi du sang, qui ordonne le meurtre, et la loi de nature, qui condamne le meurtrier aux remords, aux terreurs nocturnes, aux apparitions des songes. Et ce conflit se symbolisa alors dans une lutte entre le dieu des vengeances humaines, Apollon, et les divinités de l'ombre, représentées à la fois par le serpent[1] Python, qu'Apollon tuait et laissait pourrir sur le sol[2], et par la Terre[3], à qui Apollon enlevait de force[4] son sanctuaire et sa puissance mystérieuse. Il

de vengeance. Il devient chez Eschyle, en s'opposant aux Érinyes, le représentant d'une justice vraiment humaine, qui tient compte au meurtrier de ses intentions, de l'indignité de sa victime, et pardonne une faute contre la nature qui châtiait une faute contre la société.

1. Le serpent, fils de la Terre, a la même signification symbolique que les Érinyes. Et c'est pourquoi les Érinyes sont représentées la chevelure entrelacée de serpents. Sur l'*omphalos* de Delphes était peint un serpent; c'était évidemment un reste du culte de Géa. Cf. Jane E. Harrison, *Delphica*, dans le *Journal of hellenic studies*, 1899, vol. XIX, part. II.

2. Voyez l'*Hymne homérique* à Apollon Pythien.

3. Cf., par exemple, Euripide, *Iph. en Tauride*, 1233 sqq. Euripide, dans les tragédies où il a traité la légende d'Oreste, semble avoir suivi les traditions doriennes de plus près qu'Eschyle, pour se donner ensuite le malin plaisir d'y montrer l'étrangeté du rôle des dieux.

4. C'était l'ancienne tradition. Eschyle veut, au contraire, que la transmission du pouvoir prophétique se soit faite sans violence : voyez les premiers vers des *Euménides*.

était désormais un lieu sur la terre où nulle divinité souterraine, nulle âme de mort irrité, ne pouvait poursuivre le meurtrier : c'était l'enceinte sacrée de Delphes où Apollon avait vaincu les divinités des ténèbres. Là, le dieu offrait des purifications à celui qui s'était souillé de sang. Lui-même s'était purifié du sang du serpent : il s'était exilé pendant huit ans, il avait accompli dans la vallée de Tempé tous les rites expiatoires, avant de remonter couronné de laurier à son temple de Delphes. Il exigeait des autres l'exil auquel lui-même s'était soumis, puis faisait couler le sang d'un jeune porc[1] sur la tête du coupable. Ses concitoyens dès lors pouvaient lui parler, le recevoir à leur foyer ; sa souillure s'émoussait au contact des hommes[2] ; il reprenait sa place dans la cité, et il était honoré parce qu'il avait fait son devoir et souffert pour ce devoir l'exil expiatoire.

Ce sont là les idées que Stésichore avait poétiquement traduites par le prêt des flèches divines. Le dieu était venu au secours d'Oreste, et ce secours avait dû être tout-puissant, car les flèches qui avaient frappé Python restaient invincibles contre le courroux des divinités souterraines. Le

1. Cf. Eschyle, *Euménides*, 283 et 450.
2. Cf. Eschyle, *Euménides*, 238 sq.

poème de Stésichore se terminait donc par la justification d'Oreste. Mais, remarquons-le bien, cette justification est uniquement théologique. De quoi délivre-t-elle Oreste ? Des Furies, c'est-à-dire des morts. Mais l'arrache-t-elle aux vivants à qui revient la vengeance du sang versé ? Au contraire, elle le désigne à la vengeance. Si Oreste a été protégé par un dieu, c'est qu'il a obéi à la loi d'Apollon : il a payé du sang de sa mère le meurtre d'Agamemnon. Que maintenant le père de Clytemnestre, Tyndare, à qui, par cette même loi, revient le soin de la vengeance, vienne le frapper à son tour, Apollon ne le secourra point, il offrira au contraire à son meurtrier les mêmes rites purificatoires, car il est le protecteur de tous les vengeurs légitimes. Le sang continuera à couler, épuisant les cités[1]. Et nul terme n'apparaît à la série des vengeances toujours commandées par la loi, toujours exécutées par les hommes, toujours purifiées par les dieux.

Le lyrisme dorien[2] a donc profondément transformé la légende épique. Il a modifié les faits

1. Cf. Eschyle, *Euménides*, 980 sqq., et surtout Euripide, *Oreste*, 525.

2. Pindare a rapidement traité la légende d'Oreste (*Pyth.*, XI, 17 sqq.). Mais il suit évidemment la tradition de Stésichore (cf. p. XXXI, n. 2). Ce qui l'intéresse, ce sont surtout les motifs qui ont fait agir Clytemnestre : est-ce l'amour mater-

eux-mêmes, en faisant de Clytemnestre la meurtrière, et en inventant le meurtre de la mère, seule vengeance digne du meurtre du mari. Il a surtout modifié les raisons d'agir des acteurs du drame et donné un intérêt moral aux passions qui les mènent : l'obéissance à une loi sacrée devient l'excuse du crime; le sang d'Iphigénie a été payé du sang d'Agamemnon, le sang d'Agamemnon du sang de Clytemnestre. Une réelle grandeur s'attache dès lors à ces criminels : les meurtres qu'ils ont commis étaient des actes de justice ; peuvent-ils donc blesser la justice ? L'idée d'un conflit entre deux devoirs également impérieux apparaît pour la première fois à la pensée grecque. L'esprit dorien conclut à la suprématie d'un de ces deux devoirs, le devoir de vengeance, et il lui sacrifie les lois naturelles d'humanité et de respect filial. Il y a dans cette solution quelque chose de brutal qui, avec le progrès des mœurs, devait choquer la conscience grecque, et c'est pourquoi le drame attique ne reprit la légende qu'en lui cherchant un dénoûment nouveau.

nel? est-ce l'amour adultère? ou n'est-ce pas plutôt la situation faite par l'adultère, qui force la femme infidèle à tuer le mari à qui elle n'espère pas pouvoir cacher sa faute? Cette dernière façon de voir est peut-être aussi celle d'Eschyle (cf. p. XLV).

Pourquoi Eschyle en 458[1] choisit-il la légende d'Oreste pour matière d'une trilogie? Parce que ce sujet, tel qu'il le concevait, répondait à ses préoccupations politiques : il lui permettait en effet de donner aux partis de sages conseils et, en même temps, de célébrer avec toute la cité une alliance précieuse pour Athènes.

Après les guerres Médiques, l'Aréopage avait eu, non point officiellement, mais en fait, la direction des affaires de la cité[2]. Vers 462, le chef du parti démocratique, Éphialtès, lui avait enlevé ses attributions les plus importantes pour les rendre aux Cinq-Cents et aux tribunaux[3]. En 458, Périclès reprenait cette lutte contre l'Aréopage et cherchait à enlever ses dernières prérogatives[4] à l'assemblée qui symbolisait pour le parti démocratique le gouvernement des aristocrates. Eschyle appartenait-il au parti attaqué? La chose est douteuse[5], mais il avait sans doute des

1. Cette date, qui nous était déjà donnée par l'Argument de l'*Agamemnon*, a été confirmée encore en 1886 par la découverte d'une inscription sur l'Acropole. Cf. Ch. Michel, *Recueil d'Inscriptions grecques*, n° 879, A, I.

2. Cf. Aristote, *Const. d'Athènes*, XXIII, 1.

3. Cf. Aristote, *Const. d'Athènes*, XXV, 2.

4. Cf. Aristote, *Const. d'Athènes*, XXVII, 1. Voyez aussi Weil, *Études sur le drame antique*, p. 54 sq.

5. Si Eschyle eût été vraiment du parti oligarchique, eût-il célébré cette alliance avec Argos contre Sparte, qui était la négation même de toute la politique extérieure de Cimon?

amis dans ce parti ; il avait souffert de voir succomber sous des accusations politiques un grand nombre d'Aréopagites[1]. Au milieu de la terreur qui avait dû régner alors dans la société oligarchique d'Athènes, il avait pu croire que la démocratie menait la cité à l'anarchie et, pour sauver l'Aréopage, il voulut en rappeler à ses concitoyens les origines divines, en dissimuler le caractère politique et en célébrer au contraire le rôle d'humanité et de justice, symbole du rôle d'Athènes dans le monde grec.

Mais, pour exalter l'Aréopage, quelle légende choisir? Une ancienne tradition rattachait le nom de la colline où il siégeait au meurtre d'Halirrhotios par Arès[2]. Eschyle, sans aucun doute, la connaissait. Mais il savait aussi que, parmi les accusés illustres qui avaient été jugés sur la colline attique, on citait le nom d'Oreste[3] : un roi argien avait dû son salut à Athéna. Or, à ce même moment, un rapproche-

1. Éphialtès avait commencé par intenter des procès privés à de nombreux membres de l'Aréopage (cf. Aristote, *Const. d'Athènes*, XXV, 2).

2. Cf. Euripide, *Électre*, 1258 sqq.

3. Nicolas de Damas, dans le fragment que j'ai déjà cité (p. XXXI, n. 3), après avoir rappelé l'acquittement d'Oreste, ajoute : Αὕτη ἡ δίκη φόνου τετάρτη ἐν Ἀθήναις ἐκρίθη. Ces mots ne peuvent se rapporter qu'à une tradition ancienne, probablement celle d'après laquelle Arès commettait le pre-

ment avait lieu entre Athènes et Argos. La politique de Cimon, qui, satisfaite de la puissance d'Athènes, voulait défendre Sparte contre ses alliés, était devenue prodigieusement impopulaire depuis le jour où les Lacédémoniens avaient dédaigneusement renvoyé l'armée de secours qu'Athènes leur avait prêtée contre leurs révoltés[1]. Périclès avait inauguré une politique plus hardie qui visait à donner à Athènes l'hégémonie de la Grèce entière par l'écrasement de Sparte. Une alliance avec toutes les villes du Péloponnèse hostiles à Sparte rentrait donc dans les plans du parti démocratique, et c'est pourquoi Athènes se rapprochait d'Argos. Rien ne devait être plus agréable aux Athéniens que d'entendre,

mier meurtre qu'Athènes eût vu juger ; on ajouta ensuite au nom d'Arès tous les noms de criminels célèbres, dont celui d'Oreste. Le tribunal était composé, pour Oreste comme pour Arès, des douze grands dieux (cf. Euripide, *Oreste*, 1650 sq., et Démosthène, *Contre Aristocrate*, 66). Donc, faire juger Oreste à Athènes n'était pas une invention : ce qui était nouveau, c'était de faire fonder l'Aréopage pour Oreste. Les raisons d'Eschyle se devinent. Il rattachait ainsi plus étroitement cet Aréopage qu'il voulait défendre à la grande cité dont l'alliance était à ce moment si populaire à Athènes : les Argiens ne devaient-ils pas vénérer le tribunal fondé pour sauver un de leurs rois et devant lequel Oreste avait, le premier, juré fidélité éternelle à la ville de Pallas (cf. *Eum.*, 762 sqq.)?

1. Cf. Thucydide, I, 102, 4.

dans leur théâtre, Oreste promettre à Athéna la fidèle alliance de son peuple [1].

Ainsi ce fut pour des raisons politiques qu'Eschyle se décida, en 458, à faire de l'Orestie le sujet d'une trilogie qui rappellerait le rôle élevé de l'Aréopage et célébrerait l'alliance argienne. Mais les modifications qu'il fit subir à la légende ne furent pas dictées par des raisons politiques : elles devaient naturellement sortir du contact de la vieille légende avec l'esprit attique.

La légende dorienne laissait la victoire à Apollon : les Érinyes étaient repoussées par les flèches infaillibles du dieu. Autrement dit, le silence était imposé à la plainte des morts implorant la vengeance et à la voix de la nature révoltée devant le parricide. Cette solution brutale ne pouvait satisfaire l'esprit d'un Athénien, toujours disposé à suivre la nature, à répudier tout excès de volonté, toute loi qui se fonde sur l'écrasement des premiers sentiments de l'homme. En même temps, les Mystères faisaient naître dans les âmes la préoccupation de la mort et y entretenaient l'idée d'une vie prolongée au-delà du tombeau. Nier la puissance des morts, la faire

1. C'est aussi pour cela qu'Eschyle a localisé la légende à Argos. L'ancienne Mycènes avait été détruite par les Argiens dix ans avant la représentation de l'Orestie.

insulter par un parricide, pour un Athénien du v[e] siècle, c'était un blasphème. Nulle violence humaine, nulle autorité divine ne peut imposer silence à la plainte impérieuse du mort. Le fils parricide n'échappera pas au souvenir de son crime. Tout dans Eschyle contribue à mettre cette idée en lumière. Oreste a beau avoir agi avec l'appui sacré du mort, sur l'ordre même d'Apollon, que Pylade lui a rappelé à la minute suprême; il a beau crier devant le peuple d'Argos que son acte fut juste : les Furies ne s'en dressent pas moins devant lui, au moment même où il invoque le dieu qui le poussa au crime. Il fuit jusqu'à Delphes : les Furies violent le sanctuaire du dieu tout-puissant, vainqueur de Géa et de Python; elles dorment dans le temple saint; elles le quittent moins parce qu'Apollon les en chasse que parce que la poursuite de leur victime les appelle ailleurs. Athéna elle-même reconnaît qu'on ne peut sans danger leur refuser une satisfaction; et, même le jugement rendu, elles ne sont pas des vaincues[1]; leur vengeance reste pendant un moment suspendue sur Athènes : leur colère ne cède qu'à la douceur, à la Persuasion sainte[2], quand Pallas leur promet le res-

1. Cf. Eschyle, *Euménides*, 795.
2. Cf. Eschyle, *Euménides*, 885 et 970.

pect d'un peuple, un culte éternel dans sa cité. Les morts n'ont pas été vaincus ; les morts se sont laissé apaiser par des offrandes expiatoires ; les morts ont pardonné.

Oreste n'est donc point justifié; il est gracié. Le parricide reste pour Eschyle un crime sans excuse, et, pour en atténuer l'horreur, il s'applique à aggraver la faute de Clytemnestre et à diminuer la responsabilité d'Oreste. — La meurtrière donnera bien comme excuses de son crime le sacrifice d'Iphigénie, la faiblesse d'Agamemnon pour ses captives; elle couvrira sa haine pour son mari du nom de jalousie[1] et d'amour maternel[2] : l'arrivée insolente d'Égisthe à la fin de la pièce parlera plus haut qu'elle et dira la vraie raison du crime, la situation créée par l'adultère[3]. — Oreste, au contraire, arrive à Argos en justicier; la voix d'Apollon l'a conduit jusqu'au tombeau de son père; maintenant c'est

1. Cf. Eschyle, *Agamemnon*, 1439 sqq. Cassandre a, par avance, réfuté cette excuse : cf. 1258 sqq.

2. Cf. Eschyle, *Agamemnon*, 1415 sqq. et 1523 sqq.

3. Le personnage d'Égisthe diminue et s'efface à mesure que grandit celui de Clytemnestre. Dans Eschyle, il apparaît surtout comme un beau parleur, aussi présomptueux que lâche : sa suffisance naïve est très spirituellement marquée dans les *Choéphores* (voyez en particulier les vers 847 et 854). Il est, dans toute la force du terme, ce que M. de Wilamowitz appelle énergiquement un *freluquet*.

de ce tombeau que la vengeance sortira : un long thrène éveillera le mort, lui rendra sa force invincible de victime qui veut se venger, et c'est lui qui, par le bras de son fils, frappera Clytemnestre [1]. — Tout concourt donc à atténuer l'odieux du parricide, et, malgré tout, le parricide n'est point absous : il reste le crime inexpiable. La pauvreté des arguments d'Apollon [2] devant les juges d'Oreste montre combien il était difficile, pour un poète attique du ve siècle, non pas seulement d'admettre, mais même de comprendre et de présenter avec force les idées sur lesquelles reposait la légende dorienne.

Ce n'était pas seulement la conscience d'Eschyle qui était, en effet, choquée par ces vieilles idées ; c'était aussi sa conception de la société. La loi du sang conduit les villes à leur perte en les épuisant par des meurtres vengeurs. Elle convient non à des hommes civilisés, mais à des bêtes sauvages [3]. Elle se fonde sur les plus bas sentiments de l'homme, qui souffre dans son orgueil plus que

1. Cf. Eschyle, *Choéph.*, 927.

2. La faiblesse du plaidoyer d'Apollon n'est pas discutable. Mais il ne faut pas oublier qu'il ne pouvait guère en être autrement chez Eschyle, car Apollon ne sort pas vainqueur du débat : la conscience humaine se partage et ne peut se prononcer ; pour correspondre à la vérité (ἀληθῶς, 796), c'est un arrêt *indécis* qui sort seul de l'urne.

3. Cf. Eurip., *Oreste*, 524 : τὸ θηριῶδες τοῦτο.

dans ses affections de ne pas voir vengés ceux qui le touchent de près. Mais, d'autre part, si le crime reste impuni, les meurtres croîtront aussi, bien que pour des raisons différentes. Il faut donc que tout meurtre soit vengé. Mais il faut que le vengeur soit tel qu'il ne puisse à son tour susciter de vengeance contre lui : ce sera la Cité. La Cité, autant que la famille, est atteinte par la mort d'un de ses membres. Elle a donc à la fois le droit et le devoir de la venger. Mais un frère, un fils de celui qu'elle a condamné osera-t-il ensuite se venger d'elle ? Il ne le peut sans renoncer par là même aux autres lois de la Cité, dont il accepte le bienfait. L'institution d'un tribunal chargé, au nom de la Cité, de la vengeance du sang versé mettra donc fin à ces meurtres barbares qui se paraient du nom de devoirs et se cachaient sous la protection d'un dieu. Le règne de la pure justice et des lois équitables va commencer.

L'Orestie reconnaît donc et célèbre le progrès ; elle est une des premières œuvres poétiques où se manifeste un commencement de sens historique. Il ne faut pas s'y tromper pourtant : il n'y avait point, chez Eschyle, d'observation attentive, d'étude approfondie et impartiale du passé. Mais il y avait une volonté impérieuse et réfléchie de concilier le passé et le présent, les traditions de l'un et les audaces de l'autre. Deux courants

d'idées régnaient alors à Athènes et divisaient les esprits. — Les uns, respectueux du passé jusqu'à la superstition, voulaient, pour l'éducation de la jeunesse grecque, conserver comme vérités et règles de vie indiscutables toutes les traditions léguées par l'antique poésie, sans s'apercevoir des contradictions de ces légendes anciennes, successivement transformées suivant les âges et les pays par le développement de mœurs nouvelles. Le triomphe de la vieille loi du sang, bien qu'elle fût d'origine toute dorienne et nullement adaptée au caractère attique, les eût à peine choqués dans un drame athénien. — D'autres, au contraire, élèves des philosophes qui avaient dénoncé l'immoralité des vieilles légendes épiques et la vanité des thèmes familiers au lyrisme, eussent trouvé dans l'absolution du parricide un outrage à la raison et aux sentiments d'humanité qui font l'homme civilisé. — Ici comme ailleurs, Eschyle a voulu concilier : il a refait la légende pour lui donner un dénoûment de nature à satisfaire la raison et la conscience ; le parricide d'Oreste sera pardonné, parce que le libre pardon peut, seul, à de certaines heures, arrêter l'enfantement continu des crimes par les crimes ; mais la loi du sang, la véritable meurtrière, sera condamnée ; elle disparaîtra pour faire place à des lois humaines et justes. Ici, comme dans la trilogie de Prométhée,

les colères s'apaisent et le règne de la justice naît de la réconciliation et de l'oubli. Cette conception peut paraître d'un optimisme naïf; mais, dans le cas de l'Orestie, elle se justifiait par le choix du lieu où s'accomplissait la réconciliation des Érinyes et des mortels : la cité d'Eschyle était alors dans tout l'éclat de sa gloire civilisatrice; elle se flattait d'être « le joyau de la Grèce », le rempart de l'Europe contre la barbarie, la ville libre où la légalité seule est souveraine, et il était naturel que tout rappel d'un passé à demi barbare se terminât par un hymne à Athènes et à ses lois.

AGAMEMNON

Au fond du théâtre, le palais des Atrides à Argos. Au sommet d'une tour, le Veilleur est accroupi sur un lit grossier. C'est la nuit.

LE VEILLEUR

J'implore des dieux la délivrance de mes peines, depuis une longue année de garde qu'étendu sur le toit des Atrides, veillant ainsi qu'un chien, j'ai appris à connaître l'assemblée des astres nocturnes et leurs princes lumineux qui, apportant aux hommes et l'hiver et l'été, règnent dans l'éther. Et me voici encore épiant le signal du flambeau, la lueur enflammée qui de Troie nous portera la nouvelle, le mot victorieux : ainsi l'ordonne en sa virile volonté une femme au cœur impatient. Parfois, sur la couche où s'agitent mes nuits, pénétré de rosée, abandonné des songes — car l'Épouvante vient au lieu du Sommeil s'asseoir à mes côtés et me défend de joindre en paix mes paupières dormantes — parfois je veux chanter, fredonner, par un refrain combattre la torpeur, et ne puis soudain que pleurer sur le sort de cette maison où de vrais maîtres ne commandent plus. Ah ! puisse donc luire l'heureuse délivrance de mes

peines et le feu, messager de joie, briller enfin dans les ténèbres!

Une flamme jaillit, lointaine, mais puissante et claire. Le Veilleur se soulève à demi. — Avec une émotion religieuse :

Salut, flambeau qui fais naître le jour au milieu de la nuit et d'innombrables chœurs se former dans Argos pour fêter la victoire!

Il se lève. Joyeux :

Ah ! ah ! dans un instant je préviens à voix haute la femme d'Agamemnon ; que, levée en hâte de sa couche, elle fasse, en réponse à ce fanal, s'élever du palais une longue clameur de joie, puisque la cité d'Ilios est prise : le messager de feu l'a proclamé. Et j'aurai le premier part à la fête : les succès de mes maîtres rejailliront sur moi ; grâce à l'heureux signal, j'ai gagné la partie. Puissé-je voir du moins le retour de mon roi et, de cette main, porter à mes lèvres sa main chérie ! Je n'en dis pas plus : un bœuf énorme est sur ma langue. Si la voix lui était donnée, ce palais, de lui-même, clairement dirait tout. Mais moi, si je parle sans peine à ceux qui savent, pour les autres j'ai tout oublié.

Il sort. — Le jour naît. Le Chœur entre : douze vieillards encore vigoureux, un bâton à la main, l'épée au côté. Ils défilent lentement au son de la flûte, tandis que le Coryphée s'arrête au milieu de l'orchestre.

LE CORYPHÉE

Voici dix ans déjà que Priam a vu deux grands adversaires, Ménélas et Agamemnon, rois fils d'Atrée, couple puissant, honoré par Zeus d'un double trône et d'un double sceptre, lever de ce pays une flotte de mille vaisseaux grecs, pour prêter à leur cause le secours des armes. Mélodrame

Ils sont partis criant la guerre du fond de leur cœur irrité, semblables aux vautours qui, dans un deuil éperdu, tournoient au-dessus de l'aire sans couvée, ramant dans l'espace à grands coups d'ailes, frustrés des soins perdus à veiller leurs petits au nid.

Et, au-dessus d'eux, une divinité, Pan, Apollon ou Zeus, entendant se plaindre en leur langue d'oiseau aiguë et gémissante ces métèques du Ciel, envoie tôt ou tard aux coupables l'Érinys vengeresse.

C'est ainsi que le puissant Zeus Hospitalier dirige contre Pâris les fils d'Atrée, afin que, pour une femme qui fut à plus d'un homme, des membres s'engourdissent en des combats sans trêve, des genoux s'écroulent dans la poussière et des lances se brisent, dans ces hétacombes guerrières qu'offriront d'abord aux dieux Troyens et Grecs à la fois !

Dans quelque voie que marche maintenant l'avenir, son but est fixé par le destin. Ni feux ni libations ni pleurs n'apaiseront l'inflexible colère

des offrandes dont la flamme et les dieux ne veulent pas.

Pause. — Des esclaves sortent du palais en courant et se dirigent vers la ville. D'autres, la figure joyeuse, apprêtent de petits autels devant les statues de dieux qui décorent l'entrée du palais.

Pour nous, dont le vieux corps ne peut payer sa dette et que l'armée partie a laissés derrière elle, nous restons ici, appuyant sur nos bâtons une faiblesse égale à celle de l'enfance.

Car, si les membres où monte une jeune sève sont débiles comme ceux des vieillards, il n'est pas davantage de place pour Arès dans les corps flétris, comme troncs sans verdure, par l'extrême vieillesse. Ils marchent sur trois pieds et, sans plus de force que des enfants, ils vont errant comme des songes égarés à la lumière.

Il se tourne vers le palais.

A toi, fille de Tyndare, reine Clytemnestre, de nous instruire. Qu'y a-t-il? Quelle nouvelle? Qu'as-tu donc appris? Sur la foi de quel message tes ordres vont-ils de tous côtés provoquer des sacrifices?

Tous les dieux de la ville, dieux du ciel et des enfers, dieux de la maison et de la place publique, voient leurs autels embrasés d'offrandes.

Partout la flamme jaillit jusqu'au ciel, avivée par des caresses dont la douceur n'est pas trompeuse, les caresses de l'huile sainte que la reine,

pour l'offrir aux dieux, a tirée du fond du palais.

Ce que tu peux m'apprendre, ce qu'il m'est permis de savoir, dis-le-moi, et guéris mon âme anxieuse, qui tantôt se torture et tantôt voit l'espérance jaillir brillante et douce du feu des autels, apaisant mon angoisse insatiable de larmes, mal mortel pour les cœurs.

LE CHŒUR

Ce que je puis, c'est dire l'infaillible présage qui salua le départ de notre jeune armée. Les dieux n'ont conservé qu'une force à la vieillesse : la persuasion qui coule de ses chants. **Large**

Je dirai comment les deux puissants rois dont les volontés unies conduisent vers le sol troyen les lances et les bras vengeurs de la jeunesse grecque sont partis accompagnés d'un présage guerrier : deux rois des oiseaux qui apparurent aux rois des nefs, l'un noir, l'autre au dos blanc.

Ils apparurent près du palais, du côté du bras qui brandit la lance, bien en vue, dévorant une hase pleine et sa portée — (**Mordant**) *qui n'achera pas sa course vers la vie.*

Dis le chant lugubre, lugubre, mais que triomphe le sort heureux !

Et le sage devin de l'armée, songeant aux cœurs audacieux des deux fils d'Atrée, reconnut dans les aigles dévorants les belliqueux chefs de l'expédition. Et il interpréta le prodige :

« Avec le temps ils s'empareront de la ville de Priam ceux qui partent à cette heure, et, par leurs mains, la Destinée ravagera, brutale, les antiques richesses que, derrière ses remparts, tout un peuple amassa. Que seulement la jalousie divine ne vienne pas d'abord frapper et anéantir l'armée qui va dompter Troie!

Car la pure Artémis est indignée contre les chiens ailés de son père qui ont immolé avec sa portée la malheureuse hase encore pleine : — (**Mordant**) *elle a horreur du festin des aigles.*

Dis le chant lugubre, lugubre, mais que triomphe le sort heureux!

Puisque tu as pareille bienveillance, belle déesse, pour les tendres fruits des lions violents et les faibles nourrissons de toutes les bêtes qui peuplent les campagnes, je t'en supplie, les yeux fixés sur ces signes d'espoir et de deuil : ne réalise de ces présages que ceux qui nous promettent la joie!

Et j'implore Péan qu'on invoque avec des cris aigus pour que tu n'arrêtes pas nos vaisseaux immobilisés dans l'attente par des souffles contraires, réclamant à ton tour un festin de mort, dont la victime te restera entière, qui engendrera des luttes dans le sein des familles et ne respectera même pas un époux. Car, prête à se redresser un jour terrible, une intendante perfide garde la maison : c'est la Haine qui n'oublie pas et veut venger une enfant. » Tel fut le sort sinistre, joint à des triomphes sans prix, qu'en face des pré-

sages du départ Calchas prédit au palais de nos rois. Et toi, d'accord avec l'oracle, dis le chant lugubre, lugubre, mais que triomphe le sort heureux !

Pause.

Ferme et sonore

Zeus, quel que soit ton vrai nom, si celui-ci t'agrée, c'est celui dont je t'invoque. J'ai tout mesuré et n'ai pu comparer Zeus qu'à lui-même. Rejetons de nos cœurs le fardeau d'une recherche vaine : la vérité le veut.

Un dieu fut grand jadis, débordant d'une audace prête à tous les combats : on ne saura plus un jour qu'il exista. Un autre vint ensuite, qui trouva son vainqueur et sa fin. Mais l'homme dont l'âme enthousiaste chantera le nom victorieux de Zeus atteindra la sagesse suprême.

Il a ouvert aux hommes la voie de la science. Il a voulu que « souffrir pour savoir » fût leur loi. Jusque dans le sommeil l'angoisse du remords s'infiltre au fond des cœurs ; la sagesse pénètre même qui la repousse : bienfaisante violence des dieux assis au gouvernail sacré du monde !

C'est ainsi qu'en ces temps-là l'aîné des chefs de la flotte achéenne n'avait certes que respect pour les devins, docilité pour les arrêts du sort ! Mais, devant ses voiles pliées, ses sacs vidés, l'armée grecque s'énervait, arrêtée en face de Chalcis, dans les brisants d'Aulis.

Plus vif

Les vents soufflaient du Strymon, portant avec

eux les retards funestes, la famine, les dangers du mouillage, la dispersion des hommes, l'inexorable ruine des vaisseaux et des cordages, et, par des délais toujours renouvelés, desséchaient dans l'attente la fleur des Argiens. Et quand, se couvrant du nom d'Artémis, le devin vint encore proclamer un remède plus cruel pour les chefs que la tempête amère, à ce coup, les Atrides frappèrent la terre de leurs sceptres et ne continrent plus leurs larmes.

Et l'aîné des rois parla ainsi : « Cruel est mon sort si je désobéis, mais cruel est-il aussi, si je dois immoler mon enfant, le joyau de ma maison, et, près de l'autel, souiller mes mains paternelles du sang chaud d'une vierge égorgée. De tous côtés c'est la souffrance. Puis-je, déserteur de ma flotte, tromper mes alliés assemblés ? S'il enchaîne les vents, le sacrifice de ce sang virginal, avec ardeur, ardeur profonde, on peut le désirer sans crime. Qu'il soit donc notre salut ! »

Et, sous son front une fois courbé sous le joug du destin, un revirement se fait, impur, impie, sacrilège : il a changé, le voilà prêt à tout oser ! Car, à la source de tous les crimes, une funeste conseillère de honte, la folie, est là pour souffler l'audace aux mortels. Il osa immoler sa fille, pour aider une armée à poursuivre une femme, ouvrir la mer à des vaisseaux !

Suppliante, appelant son père, elle vit sa jeunesse et sa virginité comptées pour rien par ces chefs épris de guerre. Et, les dieux invoqués, le père fait un signe

aux servants de Calchas pour que la vierge défaillante promptement soit saisie, soulevée, sur l'autel portée comme une chèvre, dans les longs plis de ses voiles tombants, et pour qu'un bâillon sur sa bouche délicate arrête, au moins par la force, par ce frein brutal mis à sa voix, toute imprécation contre les siens.

Sa robe de safran a coulé sur le sol et ses yeux vont blesser de pitié ceux même qui la tuent. Elle semble une image impuissante à parler, elle qui tant de fois, dans la salle des festins paternels, chantait et, de sa voix pure de vierge aimante, entonnait pour la troisième libation le joyeux péan de son père aimé !

Ce qui a suivi, je ne l'ai point vu et ne le peux dire. Mais les oracles de Calchas ne sont pas vains et ce n'est qu'à ceux qui ont souffert que la Justice donne la science. Pour l'avenir lui-même, c'est assez tôt le connaître quand il vient au jour. Jusque-là ne songeons pas à lui : ce serait vouloir gémir d'avance. Il se révélera un jour à nous dans sa pleine lumière. Puisse seulement, autant qu'il est possible, se réaliser le succès qu'appellent de leurs vœux les vigilants gardiens restés seuls à veiller sur la terre d'Apis !

A la porte de gauche du palais, celle du gynécée, Clytemnestre paraît, entourée d'esclaves.

LE CORYPHÉE

Je suis venu rendre hommage à ton autorité, Clytemnestre. Il est juste d'honorer une épouse

royale, quand est vide le trône de l'époux. Mais, dis-moi, as-tu quelque heureuse nouvelle, ou l'Espérance, seule, est-elle la douce messagère qui t'invite à sacrifier? Je t'entendrai avec joie; mais, si tu te tais, je respecte même ton silence.

CLYTEMNESTRE

Douce messagère, si le proverbe dit vrai, puisse l'être l'Aurore, fille de la Nuit douce! Ta joie va dépasser toutes tes espérances. Les Argiens ont conquis la ville de Priam.

LE CORYPHÉE

Quoi? J'ai mal entendu l'incroyable nouvelle?

CLYTEMNESTRE

Troie est aux mains des Grecs : parlé-je clairement?

LE CORYPHÉE

La joie pénètre en moi et me tire des larmes.

CLYTEMNESTRE

Tes yeux attestent bien ton amour pour tes rois.

LE CORYPHÉE

As-tu de la nouvelle un indice certain?

CLYTEMNESTRE

Sans doute, à moins qu'un dieu n'ait voulu me jouer.

LE CORYPHÉE

Ton crédule respect se fierait-il aux songes ?

CLYTEMNESTRE

Je crois mal aux visions de l'esprit endormi.

LE CORYPHÉE

Est-ce quelque bruit vain qui t'enfle de chimères ?

CLYTEMNESTRE

Tu me crois une enfant pour me railler ainsi.

LE CORYPHÉE

Depuis quand Ilios a-t-elle succombé ?

CLYTEMNESTRE

Depuis la nuit qui vient de nous donner ce jour.

LE CORYPHÉE

Quel messager rapide a donc franchi l'espace ?

CLYTEMNESTRE

Héphaistos, de l'Ida lâchant la flamme claire. ırâce au courrier de feu, chaque fanal allait dépê-·hant un fanal vers Argos. L'Ida envoie au cap l'Hermès à Lemnos, et un signal éclatant, parti ı son tour de l'île, a reçu accueil de l'Athos, dont ʻeus possède les sommets. Là, le pin enflammé

élève vers le ciel sa lueur messagère, et, d'un bond puissant qui franchisse la croupe des mers, le flambeau voyageur s'élance à cœur joie, transmettant sa lumière d'or, soleil de la nuit, aux rochers du Makistos. Le mont veillait : sans retard il s'est chargé du message, et l'éclat de son fanal part au loin vers l'Euripe rapide porter la nouvelle aux gardiens du Messapios. Ceux-ci, allumant un amas de bruyère sèche, ont fait luire leur réponse et transmis l'ordre au loin. Toujours sans défaillance, la flamme vigoureuse traversait d'un vol rapide la plaine de l'Asôpos, semblable à la lune brillante, et venait éveiller sur le sommet du Cithéron un nouveau relai du lumineux coureur. La garde s'empressait alors de faire jaillir, plus haute même que je ne l'ordonnais, une flamme infatigable, qui bondit par-dessus le lac Gorgôpis et vient sur l'Égiplancte inviter les signaux prescrits à ne pas s'attarder. On allume un brasier fougueux et dévorant, et l'on dépêche une gerbe de flamme assez haute pour que la clarté en aille au loin dépasser le rivage entrevu au delà du golfe Saronique. Elle s'élance, s'arrête sur le mont d'Arachné, poste voisin d'Argos. Et enfin il vient s'abattre sur le toit des Atrides, ce feu descendu du feu de l'Ida. Telles étaient les lois fixées à mes lampadéphores ; pour y satisfaire, ils se sont passé tour à tour le flambeau, laissant la victoire au dernier parti et premier arrivé. Voilà mon sûr indice, le signal que mon époux m'a transmis de Troie.

LE CORYPHÉE

Je vais tout à l'heure rendre grâces aux dieux, femme ; mais ce que tu me dis là, je voudrais de nouveau l'entendre et l'admirer à loisir.

CLYTEMNESTRE

A cette heure les Grecs possèdent Troie. Je m'imagine entendre la cité retentir de deux clameurs qui jamais ne se fondent. Verse vinaigre et huile dans un même vase : tu les verras rester séparés comme deux ennemis. Ainsi vaincus et vainqueurs ne confondent pas plus leurs voix que leurs destins. Les uns, tombant à terre, étreignent les cadavres d'un frère, d'un mari, ou, vieillards qui furent d'heureux pères, d'un enfant, et, courbant un front désormais sous le joug, gémissent sur la mort de tout ce qu'ils aimaient. Les autres, la tâche vagabonde et sanglante de la nuit les rassemble affamés autour des mets les meilleurs que contienne la ville, sans autre signe de ralliement pour les grouper que le sort tiré par chacun dans l'urne du hasard. Déjà ils s'installent dans les maisons captives de Troie, délivrés enfin des gelées et des rosées du ciel : avec quel bonheur ils dormiront la nuit entière sans avoir à se garder ! Et si leur piété respecte les dieux nationaux de la terre conquise et leurs sanctuaires, ils n'auront pas à craindre la défaite après la victoire. Mais qu'avant le retour nulle convoitise ne les pousse à de sacri-

lèges pillages, ne les fasse céder à la cupidité ! Pour trouver le salut, le retour aux foyers, il faut courir en sens inverse la piste déjà courue. Partiraient-ils même purs d'offense envers les dieux que le courroux des morts peut aussi s'éveiller et se trahir par des coups imprévus. Voilà les pensées d'une simple femme. Mais puisse l'espoir heureux triompher sans réserve ! Nos succès sont grands : je ne demande plus que le droit d'en jouir.

LE CORYPHÉE

Femme, tu parles en homme sage, et tes souhaits sont bons. J'en crois tes sûrs garants et m'apprête à mon tour à invoquer les dieux. Une joie digne de nos peines enfin nous est donnée.

Clytemnestre et sa suite rentrent dans le palais par la porte centrale.

Mélodrame O Zeus souverain, ô Nuit amie qui nous a conquis tant de gloire !

Vous avez jeté sur les remparts de Troie un filet enveloppant, et ni enfant ni homme fait n'a pu échapper au vaste réseau de servitude où le Châtiment divin les a tous faits prisonniers.

Oui, c'est Zeus Hospitalier que j'adore, car sa volonté a tout conduit et son bras n'a tendu si longtemps son arc contre Pâris que pour éviter à un trait prématuré de s'égarer au-delà des astres.

LE CHŒUR

Troie peut dire que le coup vient de Zeus; il lui est facile d'en reconnaître l'origine : elle a eu le sort qu'il avait décrété. Les dieux ont peu de souci, disait-on, des mortels qui foulent aux pieds l'inviolable sainteté des lois. C'est là langage d'impie. Un Arès vengeur finit par apparaître à ceux qui, dans l'opulence débordante de leurs maisons, respirent un orgueil insolent. La mesure est le bien suprême. Souhaitons un bonheur sans danger : il suffit à qui est sage. — (Un peu retenu) *Nul rempart ne sauvera celui qui, dans l'orgueil de la richesse, a renversé l'autel sacré de la Justice : il périra.* Animé

Elle fait violence à la volonté, la funeste persuasion, affreuse fille d'Até. Dès lors tout remède est vain. La faute n'est pas cachée : lueur à l'éclat funèbre, elle brille à tous les yeux. Comme une mauvaise monnaie noircie par l'usage et les chocs, il est enfin jugé à son prix celui qui, pour suivre, ainsi qu'un enfant, un oiseau ailé, a mis sur sa ville une intolérable souillure. Aucun dieu n'écoute ses prières; s'il s'est complu à de tels crimes, le coupable est anéanti. — (Un peu retenu) *C'est ainsi que Pâris, dans la demeure des Atrides, souilla la table de son hôte par un rapt adultère.*

Laissant à son pays vaisseaux à armer, boucliers et lances à froisser dans les mêlées, apportant pour dot à Ilios la mort, légère, elle a franchi ses

portes, osant ce qu'on n'osa jamais. Les devins du palais gémissaient et disaient : Ah! palais! palais et princes! Lit où l'épouse a laissé son empreinte chérie! Le roi s'enferme dans le silence : son regret la suit au-delà des mers, et ce n'est plus qu'une ombre qui semble commander dans sa maison. — (Un peu retenu) *La grâce des belles statues n'est plus qu'odieuse à l'époux. Elles n'ont pas les yeux d'Hélène : tout leur charme amoureux a fui.*

Dans les songes, de douloureuses apparitions lui apportent une vaine joie, car c'est bien vanité, si du bonheur qu'on croit voir la vision glisse rapide entre vos bras et s'envole par les routes du sommeil. Telles sont les souffrances qu'enferme ce palais. Il y en a d'autres ailleurs, plus cruelles encore. A tous les foyers des guerriers partis de la terre de Grèce règne un deuil lourd à porter. Bien des pensées percent le cœur. — (Un peu retenu) *On sait qui l'on a vu partir; mais, au lieu de guerriers, c'est une urne et des cendres qui rentrent dans chaque maison.*

Arès, changeur de mort, dans la mêlée des javelines, a dressé ses balances. On lui donne des hommes : il renvoie d'Ilios la triste cendre des bûchers et de cette poussière cruelle à des parents emplit des urnes chétives. On gémit en vantant tel guerrier si habile au combat, tel autre glorieusement tombé dans la lutte sanglante... pour une femme qui ne lui était rien; mais cela à voix basse; et la douleur va se mêlant de haine contre les

Atrides, champions de la vengeance. — (Un peu retenu) *D'autres, autour des murs même où ils avaient lutté, reposent, corps inviolés, dans le sol troyen : la terre ennemie a caché ses vainqueurs.*

La gloire est lourde qu'accompagne la haine du pays ; elle paie son tribut à la malédiction d'un peuple. Mon angoisse pressent quelque coup ténébreux. Ceux qui versèrent des flots de sang retiennent les regards des dieux, et les noires Érinyes, avec le cours des changeantes années, anéantissent un jour le mortel dont le bonheur offensait la Justice : et que devient la force d'un mort? Trop grande gloire est périlleuse : la foudre de Zeus frappe les sommets. — (Un peu retenu) *Je veux que mon bonheur n'excite pas l'envie : puissé-je n'être, moi, ni destructeur de villes, ni esclave soumis aux caprices d'autrui.*

— *L'heureuse nouvelle apportée par le courrier de feu se répand rapide à travers la cité. Mais est-elle vérité ou mensonge divin, qui le sait?*

— *Qui serait assez enfant, assez fou, pour s'enflammer d'espoir aux messages du feu, quitte à souffrir déçu, quand changeront les choses?*

— *Sans attendre la pleine lumière, faire chanter l'hymne d'actions de grâces est bien un ordre de femme : crédule par nature, la femme promptement va au-delà des faits; mais promptement aussi périssent les nouvelles proclamées par sa voix.*

Le Coryphée regarde au loin, vers la droite.

LE CORYPHÉE

Nous saurons bientôt si ces flambeaux éclatants, ces signaux enflammés aux relais de feu ont dit la vérité ou si c'est une lumière de songe qui est venue éblouir nos esprits charmés. Je vois du rivage s'avancer un héraut le front ombragé de rameaux d'olivier. La poussière, sœur altérée de la boue, m'atteste qu'une voix humaine, et non plus un feu de bois allumé sur les monts et sans autre langage que sa flamme enfumée, va nous dire en termes clairs s'il nous faut réjouir encore ou si au contraire… l'idée m'en fait horreur! Que des succès continuent les succès qui nous luisent déjà! Si quelqu'un fait ici d'autres vœux pour la ville, qu'il recueille le fruit du crime de son cœur!

Talthybios, le héraut, entre par la droite, puis s'arrête et fait le geste des adorants, étendant le bras droit et s'inclinant légèrement.

LE HÉRAUT

Ah! terre maternelle du pays argien, après dix ans elle a donc lui, l'heure où je te revois! De tant d'espoirs brisés un seul se réalise. Je ne me flattais plus de trouver, à ma mort, une place chérie dans un tombeau creusé au sol d'Argos. Salut donc enfin, patrie; salut, lumière du soleil; et toi, Zeus, dont la pensée plane sur cette terre; et toi qui règnes à Pytho, archer dont les traits ne sont plus

pour nous ; assez longtemps, près du Scamandre, tu fis notre détresse : aujourd'hui sois pour nous salut et guérison, Apollon souverain. — (Il fait quelques pas, puis s'arrête devant le palais.) Je vous invoque aussi, vous tous, dieux de nos places, et toi, divin patron, Hermès, héraut chéri, orgueil des hérauts ; et vous, demi-dieux qui jadis avez accompagné les guerriers qui partaient, accueillez ceux qui rentrent épargnés par la lance. Ah ! palais de mes rois, demeure chérie ; sièges augustes ; statues ensoleillées de nos dieux ; si toujours vous avez eu pour nous des regards favorables, accueillez comme il sied le roi longtemps absent. Il vient en pleine nuit faire briller le jour pour vous, pour tous ceux-ci, Agamemnon, mon maître. Ouvrez-lui donc vos bras ; il le mérite, le destructeur de Troie à qui Zeus a prêté son hoyau vengeur pour retourner le sol, détruire autels et temples, anéantir la race entière du pays. Ainsi fut domptée Ilios par le roi qui revient, aîné des fils d'Atrée, héros fortuné et de tous les vivants le plus digne de respect. Pâris et sa ville, avec lui condamnée, ne pourront dire que le châtiment est resté au-dessous de la faute. Convaincu de rapt et de vol, il a vu sa proie lui échapper et a entraîné sous la faux destructrice la maison paternelle et sa patrie entière. Les Priamides ont deux fois payé leurs fautes.

LE CORYPHÉE

Sois heureux, cher héraut de l'armée achéenne.

LE HÉRAUT

Je suis heureux; aux dieux j'abandonne ma vie.

LE CORYPHÉE

Le regret du pays a travaillé ton âme?

LE HÉRAUT

Crois-en les pleurs de joie qui remplissent mes yeux.

LE CORYPHÉE

Vous avez donc connu le doux mal de nos cœurs?

LE HÉRAUT

Que dis-tu? instruis-moi, et je comprendrai mieux.

LE CORYPHÉE

Vous brûliez du désir de qui vous désirait.

LE HÉRAUT

Cette terre pleurait ses fils qui la pleuraient?

LE CORYPHÉE

Et de mon sombre cœur jaillissaient les sanglots.

LE HÉRAUT

Quelle amère souffrance envahissait vos âmes?

LE CORYPHÉE

Le silence à ma peine était le seul remède.

LE HÉRAUT

Voyant tes rois absents tu redoutais quelqu'un?

LE CORYPHÉE

Comme à toi, la mort même m'eût été un bienfait

LE HÉRAUT

Oui, car mes vœux sont comblés. Mais, comme tout ce qui dure, la guerre a joint à ses succès d'inévitables revers : les dieux seuls voient sans souffrance s'écouler leur vie éternelle. Si je vous contais toutes nos peines sur mer, veillées sous le ciel, relâches rares et sans abri! Avons-nous passé sans gémir une heure, marquée par quelque joie? Et sur terre la peine était autre, mais plus cruelle encore. Nous campions sous les murs même de l'ennemi, et du ciel et de la terre la rosée venait couvrir la plaine; le sol humide perdait nos vêtements; nos barbes incultes nous donnaient un aspect sauvage. Et si l'on vous peignait l'hiver, tueur d'oiseaux, que rend insup-

portable la neige de l'Ida, ou la chaleur de l'été, quand la mer à midi, dans le calme des vents, laisse retomber sur sa couche ses flots endormis! Mais à quoi bon s'en attrister encore? La peine est passée et bien passée; les morts ne songent plus à se lever de terre; les vivants n'ont pas à renouveler leur souffrance en comptant les absents. Il reste, en somme, bien des sujets de joie dans notre aventure, et, pour les survivants de l'armée argienne, le bonheur l'emporte encore et compense largement la peine passée. Nous pouvons à la face du soleil nous rendre gloire, nous dont le nom vole par-dessus la terre et les mers : « Conquérante de Troie, une armée argienne a cloué dans leur temple ces dépouilles vouées aux dieux de la Grèce, antique et brillant trophée. » De tels souvenirs feront célébrer Argos et ses capitaines et rendre hommage à la faveur de Zeus à qui ces exploits sont dus. J'ai tout dit.

LE CORYPHÉE

Je me rends à tes récits, je l'avoue : on n'est jamais trop vieux pour aller à l'école de la vérité. Mais c'est surtout cette maison, c'est Clytemnestre que touchent ces nouvelles : je n'ai droit qu'à ma part du trésor de leur joie.

Clytemnestre paraît à la porte centrale, entourée de femmes.

CLYTEMNESTRE

Il y a longtemps déjà que j'ai poussé une longue clameur de joie, quand, le premier, arriva dans la nuit le messager de feu, annonçant la prise et la destruction d'Ilios. Et, plein de reproches, chacun me disait : « Des signaux enflammés suffisent à te convaincre que Troie est aujourd'hui détruite ! Il est bien d'une femme de s'exalter ainsi ! » De tels propos me peignaient folle. Malgré tout, je sacrifiais ; sur mon ordre de femme, Argos entière retentissait de longs cris de triomphe et, dans les temples divins, les prêtres s'efforçaient d'endormir la dévorante ardeur des flammes parfumées. Et maintenant qu'ai-je besoin que tu m'en dises plus ? J'apprendrai tout du roi lui-même. Je ne veux plus songer qu'à recevoir de mon mieux l'époux respecté qui me revient enfin. Quel soleil luit plus doux à une femme que celui qui l'éclaire ouvrant ses portes au mari que les dieux ont sauvé de la guerre ? Tout cela, dis-le à mon époux, et qu'il vienne en hâte répondre aux désirs de sa ville ; qu'il vienne retrouver dans sa maison, telle qu'il l'y a laissée, une épouse fidèle, chienne de garde à lui dévouée, farouche à ses ennemis, toujours la même en tout, et qui n'a point violé, durant sa longue absence, les dépôts confiés. Teindre le fer ne m'est pas chose plus inconnue que le plaisir coupable et l'infamant renom que vous fait l'adultère. Tel

éloge de soi, quand il est plein de vérité, ne disconvient point aux lèvres d'une noble femme.

Elle entre dans le gynécée. Le Coryphée la suit des yeux, d'un regard sévère et triste.

LE CORYPHÉE

Pour toi qui n'entends que les mots, ils te semblent sans doute clairs interprètes de pensées qui conviennent! — Mais parle, héraut : que je sache si Ménélas a trouvé avec vous le salut et le retour, lui, le roi cher à ce pays.

LE HÉRAUT

Je ne puis inventer de séduisants mensonges, dont le profit pour vous, amis, soit bien durable.

LE CORYPHÉE

Ah ! puisse joie pour nous être aussi vérité! La joie qui n'est pas vraie vite est désabusée.

LE HÉRAUT

Le roi et son vaisseau ont tous deux disparu de l'armée achéenne : voilà la vérité.

LE CORYPHÉE

Était-il parti seul d'Ilios devant vous? ou un même fléau vous frappa-t-il ensemble?

LE HÉRAUT

Comme un habile archer tu as touché le but, et résumé d'un mot un immense désastre.

LE CORYPHÉE

Parmi vos compagnons, dans la flotte des Grecs, le croyait-on vivant ou à jamais perdu?

LE HÉRAUT

Personne n'en a plus de nouvelles certaines, si ce n'est le Soleil, nourricier de la terre.

LE CORYPHÉE

Dis-moi donc le fléau que le courroux des dieux déchaîna sur la flotte, et quelle en fut l'issue.

LE HÉRAUT

Il ne convient pas de souiller un jour de joie d'un récit de deuil: chaque divinité veut être adorée à son heure. Quand un messager, la tristesse au front, vient apporter à la cité l'horrible douleur d'une armée anéantie, la blessure est commune à tous; c'est la blessure du pays, autant que des foyers où la mort a choisi les nombreuses victimes vouées au double fouet que partout porte Arès, comme un guerrier sa double lance, couple sanglant de fléaux. C'est alors qu'il convient au héraut chargé de ces douleurs d'entonner, comme

tu le demandes, le péan des Érinyes. Mais, entrant, messager de salut, dans une ville tout à la joie de son triomphe, dois-je mêler la tristesse au bonheur, en vous contant une tempête qui trahit des dieux irrités contre nous ? Nous avons vu en effet deux ennemis jusqu'ici irréconciliables, la mer et le feu, se conjurer et montrer leur alliance en détruisant la malheureuse armée des Argiens. C'est dans la nuit qu'en tourbillons cruels la mort se leva contre nous. Les vents de Thrace choquaient nos vaisseaux les uns contre les autres : eux, se heurtant de front avec violence sous le déchaînement de la tourmente, sous le fouet de grêle de l'ouragan, berger de malheur, tournoyaient et disparaissaient aux regards. Quand se leva la radieuse lumière du matin, la mer Égée était toute fleurie de cadavres grecs, de débris de vaisseaux. Pour nous, sur notre nef intacte, un brusque élan de la carène guidée par une main divine qui prit le gouvernail nous déroba à la mort. La Fortune libératrice s'assit à la place du pilote, et nous ne sentîmes ni, au mouillage, l'assaut furieux de la vague, ni, en marche, le heurt d'un écueil rocheux. Mais, échappés aux portes qu'Hadès s'ouvre sur la mer, nous ne pûmes, même à la clarté du jour, jouir de notre bonheur, car nos cœurs anxieux nourrissaient une nouvelle souffrance : notre armée perdue et détruite ! A cette heure même, s'il en reste sur terre un survivant, sans doute il parle de nous comme de morts, tandis qu'ici nous lui

prêtons le même destin. Qu'il en soit pour le mieux! Et pour Ménélas surtout, attends-toi à ce qu'il reparaisse ici le premier. Si quelque rayon du Soleil le voit quelque part vivant et les yeux ouverts à sa lumière par l'efficace volonté de Zeus qui se refuse à anéantir la race d'Atrée, un espoir nous reste de le voir rentrer en son palais. Tu viens d'entendre, sache-le, l'entière vérité.

Il rentre dans le palais par la porte de droite.

LE CHŒUR

Animé

Qui donc, sinon quelque être invisible qui, dans sa prescience, fait parler à nos lèvres la langue du destin, donna ce nom si vrai à l'épousée qu'escortent les lances et la guerre, à Hélène? Elle est née, en effet, pour perdre les vaisseaux, les hommes et les villes, celle qui, soulevant ses molles tentures, s'enfuit sur la mer au souffle du zéphyr ardent, tandis que, sur la trace évanouie de son vaisseau, d'étranges chasseurs armés de boucliers et suivis d'une meute guerrière venaient aborder aux rives où le Simoïs fit croître les feuillages arrosés du sang des batailles.

Une Vengeance aux desseins infaillibles poussa vers Ilios celle dont l'alliance allie à la mort, afin de faire un jour payer la table hospitalière et Zeus protecteur du foyer méprisés par Pâris à tous ceux qui, à pleine voix, avaient répété le chant d'hyménée qu'en l'honneur des jeunes époux entonnèrent alors

les fils de Priam. Après l'hymne de joie elle apprend l'hymne de deuil, la vieille cité troyenne, et, dans ses lourds sanglots, maudissant Pâris aux funèbres amours, elle fait éclater un péan de douleur sur le sanglant destin de ses guerriers aimés !

C'est ainsi qu'un homme a dans sa maison nourri un lionceau, lui a fait partager le lait de ses agneaux, et, dans les premiers jours, l'a vu, plein de douceur, caresser les enfants, amuser les vieillards. Souvent il l'a pris en ses bras comme un nouveau-né quand celui-ci venait, l'œil brillant, flatter la main à laquelle sa faim le fait obéir.

Mais, avec le temps, il révèle l'âme qu'il doit à sa naissance. Pour payer les soins de ceux qui l'ont nourri, il se donne au milieu des brebis égorgées un festin imprévu ; la demeure est trempée de sang, pour tous ceux qui l'habitent incurable fléau, massacre ruineux. C'est un prêtre d'Até envoyé par les dieux qu'a nourri la maison.

De même, puis-je dire, entra dans Ilios une femme sereine comme une mer sans brise, joyau charmant de la richesse, douce flèche qui vise aux yeux, fleur d'amour qui mord les cœurs. — (Soutenu) *Mais bientôt elle change, et son hymen donne des fruits amers, c'est pour perdre qui la reçoit, c'est pour perdre qui l'approche qu'elle est venue aux Priamides. Zeus Hospitalier conduit cette Érinys dotée de pleurs.*

Depuis longtemps l'homme répète un vieux dicton : le bonheur humain, s'il s'élève assez haut, ne meurt pas stérile, il devient fécond : de la prospérité germe une insatiable misère.— (Soutenu) *A l'écart des autres, je pense seul ainsi : c'est l'acte impie qui en enfante d'autres, semblables au père dont ils sont nés. Mais, aux foyers de justice, la prospérité n'a que de beaux enfants toujours.*

L'insolence orgueilleuse fait naître dans les cœurs injustes une insolence nouvelle, tôt ou tard, quand est venu le jour fixé à sa naissance, et, avec elle, une divinité indomptable, invincible, Até, funeste aux maisons, audacieuse et impie, semblable à sa mère.

La Justice brille sous les toits enfumés et honore les vies pures. Mais des palais parsemés d'or, où une main souillée a laissé son empreinte, elle détourne ses regards et s'attache à la pureté sainte, sans égard pour la puissance de l'or et sa contrefaçon de gloire. Par elle tout marche à son vrai terme.

Agamemnon entre par la droite. Il est debout sur son char. Derrière lui, cortège de guerriers et de captifs. Sur un autre char, quelques pas en arrière, Cassandre immobile et les yeux obstinément fixés sur la statue d'Apollon, protecteur des routes, qui est à côté de la porte centrale du palais des Atrides.

LE CORYPHÉE

Ah! roi destructeur d'Ilios, fils d'Atrée, comment te saluer? Comment t'exprimer, sans aller au delà, Melodrame

sans rester en deçà, la sincérité de ma joie? Tant de mortels jouent l'affection aux dépens de la vérité!

L'homme malheureux trouve chacun prêt à gémir avec lui, sans que le chagrin pénètre et morde les cœurs.

D'autres semblent partager vos joies dont le visage contraint est bien loin du rire.

Mais celui qui connaît son troupeau sait lire dans les yeux qui semblent parler d'affection sincère et dont la flatteuse amitié est noyée d'envie.

Pour moi, quand, pour Hélène, tu levas une armée, je ne puis le cacher,

J'inscrivis en mon cœur : « L'insensé laisse donc sa raison aller à la dérive! »

Mais maintenant mon âme dévouée ne respire plus que sympathie profonde pour ceux qui ont su vaincre.

Tu sauras plus tard, si tu veux t'informer, qui des citoyens restés dans la cité a suivi la justice et qui l'a transgressée.

Agamemnon, comme Talthybios, étend le bras et salue la terre paternelle.

AGAMEMNON

Je dois d'abord saluer Argos et ses dieux, aides puissants de mon retour et du châtiment que j'ai tiré de la ville de Priam. Juges insensibles aux mensonges des mots, tous les dieux ont été, d'un

même mouvement, déposer dans l'urne sanglante un suffrage de ruine et de mort pour Troie ; de l'urne de clémence seul l'espoir s'approchait, mais l'urne restait vide. La fumée indique maintenant où fut la ville que nous avons conquise. L'ouragan du destin reste seul vivant, tandis qu'Ilios s'éteint dans la cendre mourante d'où montent des vapeurs lourdes de sa richesse. C'est aux dieux qu'une fidèle reconnaissance est due, si nous avons dressé d'infranchissables panneaux, et si, pour une femme, une ville a péri sous le monstre argien, issu des flancs d'un cheval, peuple armé du bouclier, qui, à l'heure où se couchent les Pléiades, a bondi sur Troie, a franchi ses remparts, et, lion cruel, s'est désaltéré de sang royal. C'est pourquoi j'ai prolongé d'abord mon salut aux dieux. — Pour tes réflexions, j'y ai prêté une oreille attentive, et je t'approuve, et je le répète avec toi : oui, peu d'hommes savent sans envie rendre hommage à l'ami qui réussit. Quand le trait de haine a touché un cœur, c'est double souffrance pour celui qui en est blessé : il sent le poids de ses propres malheurs et gémit au spectacle du bonheur d'autrui. J'en parle par expérience, car je connais à fond le miroir trompeur de l'amitié, ce fantôme d'une ombre que fut l'affection de ceux que je crus mes amis. Seul, Ulysse, qui partit avec tant de regrets, une fois attelé à mes côtés, me prêta toujours une aide fidèle. Qu'il soit mort ou vivant, je lui rends témoignage. Pour ce qui regarde la

ville et les dieux, nous ouvrirons dans l'assemblée des débats publics et nous en délibérerons. Le bien, il faudra veiller à le rendre durable et permanent. Mais, là où besoin sera de salutaires remèdes, brûlant et taillant pour le bien de l'État, nous essayerons de détourner l'odieuse contagion. Pour l'instant, j'entrerai dans le palais et, devant le foyer, je saluerai d'abord les dieux qui, après m'avoir accompagné au loin, m'ont ramené ici. Et que la Victoire, qui m'y a suivi, y fixe sa demeure!

Clytemnestre, depuis un moment, est apparue à la porte du gynécée. Des esclaves la suivent chargées d'étoffes et de tapis précieux.

CLYTEMNESTRE

Citoyens qu'on respecte entre les Argiens, j'exprimerai sans rougir devant vous mon conjugal amour: le temps étouffe la timidité dans les cœurs. C'est ma propre vie que je vous conterai, ma vie de misère, tant que cet homme fut sous Ilios. Pour une femme, rester au foyer, délaissée, sans époux, c'est déjà un mal affolant. Mais sans cesse venait encore un messager, puis un autre, annonçant à grands cris des maux toujours plus cruels pour cette maison. Oui, si cet homme avait reçu autant de blessures que mille canaux divers en portaient ici la nouvelle, son corps aurait plus de plaies qu'un filet de mailles; et, s'il était mort aussi souvent que le récit nous en arrivait, il pourrait

se vanter, nouveau Géryon, d'avoir eu trois corps et d'avoir, succombant sous chacun d'eux, donné à tous trois le manteau de la tombe. Voilà quelles rumeurs, exaspérant ma peine, me firent suspendre plus d'une fois mon corps à un lacet mortel, dont la violence seule savait me détacher. Et c'est aussi pourquoi ton fils n'est pas ici, comme il eût convenu, Oreste, garant de notre foi. Ne t'en étonne point : un hôte ami l'élève, Strophios de Phocide, par qui je sus entrevoir un double danger : ta mort sous Ilios, ici l'émeute qui pouvait renverser le Sénat ; piétiner l'homme à terre étant un désir inné aux mortels. La ruse n'a pas place en de pareilles raisons. Pour moi, j'ai vu se tarir les sources jaillissantes de mes pleurs et n'ai plus une larme. J'ai brûlé mes yeux dans les longues veillées où je pleurais sur toi, dans l'obstiné silence des signaux enflammés. Et, dans mes songes, le vol léger et bourdonnant du moucheron m'éveillait, les yeux encore pleins des maux que j'avais vus t'envelopper plus nombreux que les minutes de mon rêve. Après tous ces maux soufferts, l'âme aujourd'hui libre d'angoisses, je puis bien appeler cet homme le chien de l'étable, le câble sauveur du navire, la colonne soutien de la haute toiture, l'enfant unique chéri de son père ; ou mieux encore, la terre inespérée apparue au matelot, la lumière si douce après la tempête, la source vive qui calme la soif du voyageur. Oui, voilà de quels noms il faut le saluer : qui triomphe du sort goûte joie sans mélange. Et que

l'envie ne s'attaque pas à notre bonheur : il fut précédé d'assez de maux. Et maintenant, tête chère, descends de ce char, sans poser à terre, ô maître, ce pied qui a renversé Troie. Que tardez-vous, captives à qui j'avais confié le soin de couvrir de tapis le sol qu'il doit fouler ? Que sur ses pas naisse un chemin de pourpre, et que la Justice le conduise dans une demeure inespérée ! L'avenir, une pensée que le sommeil ne dompte pas, en disposera suivant la justice avec l'aide des dieux.

Elle s'est peu à peu avancée jusqu'à la porte centrale, et, en prononçant ces derniers mots, elle l'ouvre brusquement. Elle est maintenant debout sur le seuil.

AGAMEMNON

Fille de Léda, gardienne de mon foyer, ton discours s'est mesuré sur mon absence : tous deux ont été longs. La seule louange qui convienne, c'est l'hommage que nous rend autrui. Ne m'entoure pas d'ailleurs, comme une femme, de luxe amollissant ; ne m'accompagne pas, ainsi qu'un roi barbare, de cris et de génuflexions. Ne me fais pas un chemin d'étoffes précieuses qui puisse éveiller l'envie. Ce sont les dieux qu'il faut honorer ainsi. Mais, mortel, je ne puis sans crainte marcher sur ces merveilles aux mille couleurs. Je veux être honoré en homme, non en dieu. Sans ces tapis ni ces riches tissus, la gloire saura parler de nous. La sagesse est le premier don des dieux. Il ne faut

estimer heureux que celui dont la vie s'est achevée dans la douce prospérité. Ainsi ai-je dit, ainsi ferai-je : la prudence le veut.

CLYTEMNESTRE

Ne parle pas ainsi contre tous mes désirs.

AGAMEMNON

Sache qu'aux miens non plus je ne veux rien changer.

CLYTEMNESTRE

Ce pourrait être un vœu que t'eût dicté la crainte.

AGAMEMNON

Je sais ce que je veux ; mon refus est formel.

CLYTEMNESTRE

Qu'eût fait Priam, dis-moi, s'il eût été vainqueur ?

AGAMEMNON

Sans doute il eût marché sur de riches tissus.

CLYTEMNESTRE

Cesse de craindre alors le blâme des mortels.

AGAMEMNON

Je crains la voix du peuple, et grande est sa puissance.

CLYTEMNESTRE

Qui n'est pas envié n'est pas digne de l'être.

AGAMEMNON

La femme ne doit pas se complaire au combat.

CLYTEMNESTRE

Même aux heureux il sied parfois d'être vaincus.

AGAMEMNON

Tu tiens à vaincre aussi, toi, dans cette querelle.

CLYTEMNESTRE

Tu restes le vainqueur en cédant de plein gré.

AGAMEMNON

Eh bien, puisque tu le veux, que l'on me délie en hâte ces sandales, servantes de mes pas. (Une esclave lui délace ses sandales.) Mais qu'au moment où je mets le pied sur ces tissus de pourpre, un regard envieux d'en haut ne tombe pas sur moi ! C'est grande

honte que de piétiner et de perdre un tel luxe d'étoffes achetées à prix d'or. Mais assez là-dessus. (Il montre Cassandre.) Tu vois cette étrangère, accueille-la avec bienveillance. Le maître doux, les dieux ont pour lui des regards complaisants, car nul ne porte sans douleur le joug de l'esclavage. Celle-ci, fleur choisie entre mille richesses, présent de mon armée, a dû suivre mes pas. — Et maintenant que je me suis laissé vaincre par tes paroles, je rentre au fond de mon palais sur un chemin de pourpre.

Il rentre lentement dans le palais, tandis que Clytemnestre répond avec emphase :

CLYTEMNESTRE

Il y a la mer, et qui l'épuisera? Elle qui nourrit l'inépuisable et précieuse sève d'une pourpre infinie pour teindre nos tissus. Grâces aux dieux, maître, la maison peut en avoir à elle : notre foyer ne connaît pas la pauvreté. J'eusse offert dans mes vœux bien des tissus de pourpre à tes pieds vainqueurs, si des oracles fussent venus en ce palais révéler à mon angoisse le prix du retour d'une tête si chère. Oui, avec la racine vivace, c'est le feuillage qui revient étendre sur ce toit son ombre protectrice de la canicule. Ton retour au foyer domestique, c'est pour nous un retour de l'été au milieu de l'hiver; une fraîcheur, douce comme celle des mois où Zeus pour le vin mûrit la grappe verte, pénètre la maison quand le

maître, l'époux, l'emplit de sa présence. Zeus, Zeus, par qui tout s'accomplit, accomplis mes souhaits, et songe bien à l'œuvre que tu dois accomplir.

Elle rentre dans le palais derrière Agamemnon. La porte reste ouverte.

LE CHŒUR

Bien marqué

Pourquoi cette épouvante qui obstinément se dresse devant mon cœur prophète et vole autour de lui? Sans avoir reçu ordre ni salaire, mon chant veut prédire. Et pourquoi ne puis-je même pas cracher, comme on fait pour un songe obscur, et sentir s'asseoir en mon âme la persuasive confiance? Il y a longtemps que du sable de nos rivages nos nefs se sont détachées, le jour où vers Ilios s'élancèrent nos marins en armes.

Et, de mes propres yeux, je vois leur retour, moi-même j'y assiste; et, malgré tout, le thrène sans lyre de l'Érinys s'élève de mon cœur, à qui nul ne l'apprit au fond de mon être, mais en qui est morte à jamais la douce confiance de l'espoir. Non, le cœur ne se trompe pas, et, dans les poitrines justes, les mouvements qui l'agitent toujours ont dit vrai. Dieux! puissent cette fois ses pressentiments être mensongers et, de ma pensée anxieuse, aller se perdre hors du monde réel!

Oui, trop florissante, la santé effraye, car la maladie, sa voisine, appuie sur elle les murs de sa maison. La prospérité humaine, si droites en soient les voies, va heurter un écueil invisible. — Mais du moins, si une crainte sage sait jeter, comme un lest sauveur, un peu des richesses acquises, ainsi que surnage la barque allégée, la maison ne sombre pas toute, malgré sa charge de malheurs : Zeus et les sillons de l'année, par de nombreux et amples dons, éloignent la famine.

Mais le sang noir d'un homme une fois répandu sur le sol, nul enchanteur ne le rappellerait dans les veines mortes, pas même celui qui ramenait les morts du royaume des ombres et dont Zeus arrêta les bienfaits. — Ah! si les dieux n'avaient étroitement borné le lot de chacun, mon cœur préviendrait ma langue et déborderait, tandis qu'il ne peut que gémir dans l'ombre et la douleur, sans même espérer qu'un oracle sauveur se déroule jamais de ma poitrine en feu.

Clytemnestre reparaît sur le seuil du palais. Elle cherche des yeux dans l'orchestre et appelle Cassandre toujours immobile sur son char.

CLYTEMNESTRE

Rentre, toi aussi, Cassandre, puisque Zeus veut que, déposant la haine, tu purifies tes mains dans notre eau lustrale, debout au milieu de nos nombreux esclaves, près de l'autel qui protège nos biens. Descends de ce char et ne fais plus la fière.

Le fils d'Alcmène lui-même, dit-on, fut un jour vendu et connut la rudesse du fouet de l'esclavage. En tout cas, celui sur qui tel destin s'abat doit rendre grâces aux dieux de tomber chez des maîtres dont vieille est la richesse. Ceux qui contre tout espoir ont fait riche moisson sont cruels à l'esclave et en tout rigoureux. Tu trouveras chez nous tradition de douceur.

LE CORYPHÉE

C'est à toi qu'elle vient de parler clairement : tu n'es pas hors des filets du sort pour pouvoir n'obéir qu'à ton heure, désobéir même.

CLYTEMNESTRE

A moins qu'elle n'ait langage inconnu et barbare comme l'hirondelle, elle serait folle de désobéir à ma voix.

LE CORYPHÉE

Suis-la : elle te donne le conseil aujourd'hui le meilleur. Obéis, quitte ton siège sur ce char.

CLYTEMNESTRE

Je n'ai pas le loisir de perdre mon temps à la porte. Déjà, au cœur de la maison, devant le foyer, les victimes sont prêtes, attendant le couteau : car nous n'espérions plus goûter pareille joie. Pour toi, si tu veux m'écouter, hâte-toi. Si,

fermée à notre langage, tu n'entends pas mon ordre, à défaut de la voix, parle ainsi, par gestes barbares.

LE CORYPHÉE

C'est un clair interprète dont l'étrangère aurait besoin, je crois. On dirait une bête qu'on vient de capturer.

CLYTEMNESTRE

Elle est folle à coup sûr et obéit au délire, si, arrachée d'hier à sa ville conquise, elle ne sait se résigner au frein sans exhaler sa fougue en écume sanglante. Je ne subirai pas l'affront de parler plus longtemps en vain.

Elle rentre dans le palais. La porte reste ouverte.

LE CORYPHÉE

Pour moi — car j'ai pitié — je ne m'irriterai pas. Va, malheureuse, abandonne ton char, et, cédant au destin, fais l'épreuve du joug.

Cassandre est restée immobile, les yeux toujours fixés sur la statue d'Apollon, protecteur des routes. Tout à coup, sans un geste, toujours immobile sur son char :

CASSANDRE

Hélas! Ah! Terre et Ciel! Agité
Apollon! Apollon!

LE CORYPHÉE

Pourquoi gémir ainsi au nom de Loxias? son culte ne veut pas du thrène funéraire.

CASSANDRE

Agité *Hélas! Ah! Terre et Ciel!*
Apollon! Apollon!

LE CORYPHÉE

Sa lugubre clameur invoque encore le dieu dont la place n'est point dans les chants de douleur.

CASSANDRE

Agité *Apollon! Apollon, dieu des routes!*
Apollon qui m'appelles!
Accentué *Tu m'appelles à ma perte une seconde fois!*

LE CORYPHÉE

Elle semble prévoir sa propre destinée. Le souffle du dieu vit encore dans l'âme esclave.

CASSANDRE

Agité *Apollon! Apollon, dieu des routes!*
Apollon qui m'appelles!
Accentué *Où donc m'as-tu conduite? Ah! dans quelle demeure!*

LE CORYPHÉE

Dans celle des Atrides ; si vraiment tu l'ignores, sache-le maintenant ; va, je ne te mens point.

Cassandre lève les deux bras comme pour maudire. Avec force :

CASSANDRE

Palais haï des dieux, complice de crimes sans nombre, de membres mutilés par un frère — (Accentué) *où le sang humain coule inondant le pavé.* Agité

LE CORYPHÉE

L'étrangère, je crois, a le nez d'une chienne : elle va découvrir le sang qu'elle a flairé.

CASSANDRE

Oui, j'en crois ces témoignages, ces enfants que je vois pleurer sous le couteau — Accentué *et ces membres rôtis dévorés par un père.* Agité

LE CORYPHÉE

Va, nous connaissons tous ton renom prophétique. Mais du passé éteint nul ne cherche un prophète.

Cassandre étend les bras en avant.

CASSANDRE

Ah! que prépare-t-on là? Quelle nouvelle douleur prépare-t-on à ce palais, immense, déchirante, into- Agité

lérable pour les siens, inguérissable? Et le secours est loin.

LE CORYPHÉE

Ce qu'elle prédit là, je ne puis le saisir; le reste m'est connu : Argos entière le crie.

CASSANDRE

Agité *Ah! misérable, tu oses cela: tu baignes ton époux, puis... comment achever? Bientôt sera ce qui doit être : l'un après l'autre, deux bras avidement se tendent pour frapper.*

LE CORYPHÉE

Je comprends moins encore : aux énigmes succèdent des oracles obscurs, et je reste interdit.

CASSANDRE

Agité *Ah! horreur! horreur! que vois-je? N'est-ce point un filet d'Hadès? Le vrai filet, c'est la femme complice d'adultère et de meurtre. Insatiable Discorde attachée à la race, salue donc du cri rituel le sacrifice d'infamie!*

LE CORYPHÉE

Ah ! de quelle Érinys provoques-tu le cri sur ce palais? Ta voix maintenant m'épouvante.

LE CHŒUR

Oui, mon sang vers mon cœur reflue en ondes pâles, ainsi qu'un sang guerrier répandu par la lance aux rayons couchants d'une vie. Rapides sont les pas d'Até. Agité

CASSANDRE

Ah! vois! vois! écarte le taureau de la vache! La bête aux cornes noires d'une tunique a fait un piège; elle frappe, il tombe au fond de la baignoire pleine. Bain de ruse et de sang: tu connais maintenant l'artifice. Agité

LE CORYPHÉE

Je ne suis certes pas grand connaisseur d'oracles; mais, sous des mots pareils, je prévois un malheur.

LE CHŒUR

Quelle parole de joie jamais est sortie des oracles? C'est par des maux que l'art ambigu des devins vérifie la terreur qu'il inspire. Agité

CASSANDRE

Hélas! hélas! lamentable misère d'une infortunée! C'est ma propre souffrance que je proclame ici: le calice déborde. — (Accentué) *Où donc m'as-tu conduite en m'amenant ici, malheureuse? où, sinon à la mort comme lui?* Agité

LE CHŒUR

Tu délires, jouet des dieux, entonnant sur toi-même un chant qui n'enchante guère ; ainsi l'oiseau au brun plumage, le rossignol, hélas! insatiable de cris, appelle : Itys! Itys! pleurant en son cœur douloureux sa vie trop riche de misères.

CASSANDRE

Hélas! hélas! heureux le sort du rossignol mélodieux! les dieux l'ont revêtu d'un corps ailé ; — (Accentué) *sa vie s'écoule tout en la douceur des plaintes : moi, je suis réservée à la hache tranchante.*

LE CHŒUR

Qui te révèle ainsi les inévitables douleurs par les dieux entassées sur ta tête? Qui te fait chanter tes terrifiants oracles à la fois en clameurs obscures et en pénétrantes paroles? Qui te guide à travers l'ambiguïté obscure des chemins prophétiques?

CASSANDRE

Agité *Hélas! hymen, hymen de Pâris, qui perdit tous les siens! Scamandre dont s'abreuve le sol de ma patrie! C'est sur tes rives que j'ai grandi, formée par tes soins. —* (Accentué) *Maintenant le Cocyte, les bords de l'Achéron m'entendront seuls prophétiser bientôt.*

LE CHŒUR

Ah! quel est ce trop clair oracle? Même un enfant cette fois l'eût compris. J'ai senti comme une sanglante morsure quand j'ai compris le douloureux destin dont tu gémis et dont je m'épouvante.

CASSANDRE

Hélas! efforts, efforts derniers de Troie à jamais disparue! Hécatombes où mon père, pour sauver nos remparts, immolait par milliers les bœufs qui paissent l'herbe! Et tout remède a été vain. — (Accentué) *La ville de Priam a subi son destin, et moi, chaude d'un dieu, je vais droit au filet.*

LE CHŒUR

Tes oracles ne se démentent pas. Un dieu haineux s'est de tout son poids abattu sur ta tête et te fait chanter tes gémissantes et mortelles douleurs. Et mon angoisse ignore le terme de ces maux.

Cassandre descend de son char.

CASSANDRE

Oui, l'oracle bientôt brillera devant vous, et non plus à travers un voile, ainsi qu'une jeune épousée : tel un vent éclatant qui bondit vers l'Orient, il fera déborder vers la lumière qui se lève comme une mer de maux toujours, toujours plus grands. Mes avis alors ne s'envelopperont plus d'énigmes. Du moins rendez-moi témoignage que,

le nez sur la piste, j'ai suivi sans écart la trace des forfaits anciens. C'est que cette maison jamais n'est désertée par un chœur dont les voix ne s'unissent qu'en un unisson d'horreur; car son chant n'est point une aubade. Non, pour se donner plus d'audace, c'est du sang humain qu'elle a bu, l'étrange troupe de fête qui s'est établie en ce palais et que nul n'en chassera; car elle est composée des Furies de la race. Attachées à ces murailles, elles chantent l'égarement qui commença vos maux : tour à tour, chacune flétrit la couche adultère funeste au frère qui la souilla. Ai-je dit vrai ? ou mon arc a-t-il mal visé ? Suis-je une radoteuse qui va mendier de porte en porte avec de fausses prophéties ? Veux-tu me réfuter ? Jure-moi d'abord que mes oracles ignorent les anciens crimes de ce palais.

LE CORYPHÉE

Plût au ciel que la fermeté d'un serment fermement juré suffît à guérir nos maux ! Mais j'admire comment, élevée sur des rives lointaines, étrangère à notre langage, tu rencontres partout la vérité, comme si tes yeux l'avaient vue.

CASSANDRE

Apollon, le devin, m'a fixé cette tâche.

LE CORYPHÉE

. . . .

CASSANDRE

J'avais honte autrefois de parler de ces choses.

LE CORYPHÉE

Tout dieu qu'il est, fut-il atteint du trait d'amour?

CASSANDRE

. . . .

LE CORYPHÉE

Trop de bonheur toujours inspire de l'orgueil.

CASSANDRE

Il luttait pour m'avoir, tout embrasé d'amour.

LE CORYPHÉE

Et fîtes-vous pas œuvre de père et mère ensemble?

CASSANDRE

Je promis à Loxias et trahis mon serment.

LE CORYPHÉE

Possédais-tu déjà l'art qui t'inspire ici?

CASSANDRE

Je prédisais déjà les maux de ma patrie.

LE CORYPHÉE

Et le courroux du dieu ne te punit-il pas ?

CASSANDRE

Du jour où j'eus menti, personne ne me crut.

LE CORYPHÉE

Trop croyables pour nous sont ici tes oracles.

CASSANDRE

Ah ! ah! de nouveau le travail prophétique me pénètre et me fait tournoyer d'horreur, prélude qui déjà m'épouvante! Ah! douleurs! douleurs! Voyez ces formes jeunes assises dans le palais, pareilles aux apparitions des songes. Oui, ce sont des enfants tués par leurs parents : leurs mains, pleines de lambeaux sanglants, offrent à manger de leur propre chair, entrailles et viscères, festin lamentable auquel un père a goûté. Mais de ces crimes, je vous le dis, quelqu'un médite la vengeance, un lion, mais un lion lâche, qui reste au foyer et, vautré dans le lit, attend que du combat revienne le maître... mon maître : car il faut maintenant porter un joug d'esclave. Et celui qui a guidé les nefs de la Grèce et détruit Ilios ne voit pas que la misérable dont la langue lèche et flatte comme celle d'un chien joyeux, lui pré-

pare traîtreusement la mort, complice d'un destin jaloux. Oui, telle est son audace : par elle, la femelle meurtrière du mâle existe maintenant. De quel monstre odieux emprunterai-je le nom pour lui donner celui qu'elle mérite? Dragon à deux têtes? Scylla, gîtée dans les rochers, fléau des marins, furieuse prêtresse d'Hadès, contre tous les siens respirant guerre sans trêve? Quelle clameur de triomphe elle a poussé, l'audacieuse, comme un guerrier vainqueur devant la déroute ennemie! Et vous n'avez vu là que sa joie pour l'heureux retour d'un époux! Et que vous me croyiez ou non, que m'importe? Ce qui sera, sera; et toi, qui bientôt en dois être témoin, plein de pitié, tu reconnaîtras alors que j'étais trop véridique prophétesse.

LE CORYPHÉE

Tu as parlé du festin offert à Thyeste des chairs de ses enfants : j'ai compris et j'ai frissonné, et la terreur m'envahit quand j'entends la vérité nue et sans images. Mais au reste de tes oracles, mon esprit court égaré hors de la carrière.

CASSANDRE

Agamemnon mourra, te dis-je, sous tes yeux.

LE CORYPHÉE

Ah! tais-toi, malheureuse; endors ta voix : silence!

CASSANDRE

Nul remède n'existe aux maux que je prédis.

LE CORYPHÉE

S'ils doivent voir le jour; mais les dieux nous en gardent!

CASSANDRE

Faites vœux et prières : eux préparent le meurtre.

LE CORYPHÉE

Quel homme apprête donc ce sacrilège infâme?

CASSANDRE

Tu t'égares, je vois, loin du sens des oracles.

LE CORYPHÉE

Nomme le criminel : je doute et ne comprends.

CASSANDRE

Pourtant je sais parler la langue de l'Hellade.

LE CORYPHÉE

Loxias aussi : obscurs pourtant sont ses oracles.

CASSANDRE

Ah! ah! quel feu s'avance, là? Et il marche sur moi! Hélas! Apollon Lycien, pitié, pitié pour moi! C'est elle, la lionne à deux pieds, elle qui dort avec le loup en l'absence du noble lion, qui me tuera, infortunée! Dans la coupe de mort qu'elle lui prépare, elle veut mettre aussi mon salaire et, tandis qu'elle aiguise le poignard contre son époux, elle prétend lui faire payer de son sang une femme amenée ici! Pourquoi donc porter encore la dérision de cette parure sacrée, sceptre, bandelettes prophétiques retombant sur mes épaules? Je les perdrai avant de me perdre moi-même. Allez, roulez à la mort : j'y marcherai avec vous. Enrichissez désormais de douleur une autre que moi. Vois, Apollon lui-même me dépouille du manteau prophétique, mais qu'il s'est plu longtemps d'abord à me voir cruellement raillée dans ces vêtements mêmes par ceux qui eussent dû m'aimer et qui me haïssaient! railleries bien vaines, nul n'en doute à cette heure. Je me suis vu traiter de vagabonde, comme une diseuse de prophéties, une mendiante folle et affamée. Et maintenant encore le prophète qui m'a fait prophétesse me conduit lui-même à ce destin sanglant. Au lieu de l'autel où tomba mon père, un billot m'attend, que rougira le sang chaud de mon égorgement. Mais du moins les dieux ne laisseront pas notre mort impunie : un autre viendra,

un justicier, dont le bras immolera sa mère et vengera son père. Exilé, errant, banni de cette terre, il reviendra porter à son comble les douleurs de sa race. Car un grand serment a uni les dieux : il fera payer aux coupables le cadavre paternel étendu sur la terre. Pourquoi donc ainsi gémissante m'apitoyer sur moi-même ? Si j'ai vu la ville d'Ilios traitée comme elle le fut, je vois aujourd'hui ses vainqueurs finir à leur tour condamnés par les dieux. Résignée dès lors à mon destin, je subirai la mort. Oui, je salue ici les portes d'Hadès, et je ne souhaite plus qu'un coup bien porté qui, sans convulsion, dans les flots d'un sang qui tue doucement, vienne fermer mes yeux.

LE CORYPHÉE

O femme trop infortunée, trop clairvoyante aussi, longue a été ta prophétie. Mais si vraiment tu connais ton destin, pourquoi, comme une génisse poussée par les dieux, marcher ainsi, audacieuse, à l'autel ?

CASSANDRE

Je n'éviterai rien par le délai d'une heure.

LE CORYPHÉE

Mais de l'heure dernière le prix est infini.

CASSANDRE

Non, le jour est venu : que gagnerais-je à fuir ?

LE CORYPHÉE

Sache que ton courage aura seul fait ta perte.

CASSANDRE

Mourir glorieusement est un bienfait des dieux.

LE CORYPHÉE

Nul heureux de ce monde ne l'entend comme toi.

CASSANDRE

Père, je vais vers toi et vers tes nobles fils.

Elle s'enveloppe la tête et marche vers le palais, puis, brusquement, recule.

LE CORYPHÉE

Qu'y a-t-il ? Quelle crainte a ramené tes pas ?

CASSANDRE

Ah ! Ah !

Elle se détourne avec horreur.

LE CORYPHÉE

Pourquoi ces cris ? quel monstre apparait à ton âme ?

CASSANDRE

Ce palais sent le meurtre et le sang répandu.

LE CORYPHÉE

Non, il sent les parfums consumés à l'autel.

CASSANDRE

C'est une odeur semblable à celle des tombeaux.

LE CORYPHÉE

Ah! ce n'est pas l'encens dont tu nous veux parler.

Cassandre recule encore.

CASSANDRE

Ah! étrangers! — Je ne suis pas un oiseau qui crie effrayé devant un buisson ; je veux seulement que vous puissiez me rendre témoignage au jour où, pour payer mon sang, le sang d'une femme, une femme aussi versera le sien, et où, perdu par son épouse, un homme tombera pour l'homme qu'il tua. C'est le présent d'hospitalité que de vous une mourante implore.

LE CORYPHÉE

Infortunée ! j'ai pitié du sort que te font les dieux.

CASSANDRE

Un souhait encore : car mon thrène est fini. En face de ce soleil, le dernier qui luira pour moi, je

fais le vœu que les vengeurs d'un père fassent aussi payer à mes meurtriers la mort de l'esclave qui leur fut une proie si facile. Et maintenant je descends chez les morts continuer à gémir sur le sort de Cassandre et d'Agamemnon. Qu'ici s'arrêtent mes jours !

Elle entre dans le palais. Les portes se referment derrière elle. La nuit tombe peu à peu.

LE CORYPHÉE

Ah ! triste sort de l'homme ; son bonheur n'est qu'une peinture que le malheur, comme une éponge humide, noie et efface en un moment : revers plus digne de pitié qu'un malheur qui toujours dura.

Le bonheur ne saurait satisfaire l'homme : des demeures même que leur prospérité fait montrer au doigt, personne jamais n'a su l'écarter d'un mot impérieux : « N'entre plus ici. » Mélodrame

C'est ainsi qu'à Agamemnon la grâce fut donnée par les dieux bienheureux de conquérir la ville de Priam. Et le voici qui rentre en sa patrie honoré à l'égal d'un dieu. Mais, s'il doit maintenant racheter le sang qu'il a d'abord versé et si, en payant de sa vie les vies qu'il a sacrifiées, il suscite à son tour de nouveaux meurtres pour venger le sien,

Quel mortel pourra désormais se vanter d'être né pour un sort sans orage?

On entend tout à coup, derrière la porte, l'appel d'Agamemnon.

AGAMEMNON

Hélas! un coup mortel a déchiré mon flanc!

PREMIER CHOREUTE

Silence! Qui donc crie, atteint d'un coup mortel?

AGAMEMNON

Hélas! encore hélas! un second coup m'abat.

PREMIER CHOREUTE

Le crime est accompli: ces gémissements sont de notre roi. Songeons à réunir ici de sûrs avis.

DEUXIÈME CHOREUTE

Mon avis, le voici : allons et courons par la ville : « Au secours! Dans le palais royal! »

TROISIÈME CHOREUTE

Non, nous-mêmes, en toute hâte, bondissons au palais et saisissons le crime l'épée encore sanglante.

QUATRIÈME CHOREUTE

Oui, je partagerai tout avis de ce genre; agissons : l'heure n'est plus aux vains délais.

CINQUIÈME CHOREUTE

Elle permet de réfléchir pourtant : c'est à la tyrannie qu'ils préludent, nous en avons ici de sûrs indices.

SIXIÈME CHOREUTE

Oui, parce que nous hésitons ; mais eux foulent aux pieds la gloire d'hésiter et ne laissent point s'endormir leurs bras.

SEPTIÈME CHOREUTE

Je ne sais quel conseil donner : même à qui veut agir, il appartient de réfléchir d'abord.

HUITIÈME CHOREUTE

Cet avis est le mien : je doute que nos cris ressuscitent le mort.

NEUVIÈME CHOREUTE

Doit-on, pour allonger sa vie, obéir à des maîtres qui souillent ce palais ?

DIXIÈME CHOREUTE

Intolérable honte ! certes, mourir vaut mieux ; la mort est plus douce que la tyrannie.

ONZIÈME CHOREUTE

Mais avons-nous des preuves ? pourquoi, sur un gémissement, prophétiser la mort de notre roi ?

DOUZIÈME CHOREUTE

Ce n'est que lorsqu'on sait que l'on doit s'indigner : conjecturer n'est pas savoir.

PREMIER CHOREUTE

Ma voix donne du moins le nombre à cet avis : sachons d'abord ce qu'il en est du roi.

La porte centrale s'ouvre. On aperçoit Agamemnon, nu, étendu sur un large voile ensanglanté. Cassandre est couchée à ses côtés, le front ouvert. Clytemnestre est debout derrière les deux cadavres, la hache à la main.

CLYTEMNESTRE

La nécessité tout à l'heure m'a dicté bien des mots : je ne rougirai pas ici de les démentir. Quand on veut sur ceux qu'on hait, mais qu'on semble aimer, satisfaire sa haine, comment, sans le mensonge, tendre le panneau du malheur assez haut pour que nul ne puisse le franchir ? Cette heure décisive d'une vieille querelle, longtemps je l'avais préparée : elle est venue, enfin ! Et je me dresse sur ma victime, mon œuvre accomplie. Je ne le nierai pas, j'ai tout fait pour qu'il ne pût ni fuir, ni écarter la mort. C'est un filet sans issue, vrai filet à poissons, que je tends autour de lui, un voile à l'ampleur funeste. Et je frappe, deux fois ; et, en deux gémissements, il a laissé aller ses membres ; et, comme il s'affaisse, je lui donne encore un troisième coup, offrande votive au Zeus

Sauveur des morts, qui règne sous la terre. Tombé, il crache alors son âme, et, tandis qu'avec violence le sang jaillit de ses blessures, la rosée du meurtre m'inonde de ses noires gouttes aussi douces à mon cœur que la pluie bienfaisante de Zeus à la graine dans le sein du bouton. Voilà les faits, citoyens respectés dans Argos ; qu'ils vous plaisent ou non, moi, je me glorifie de ce que j'ai fait. Si même les dieux permettaient de verser des libations sur une victime humaine, ce serait justice sur cet homme, plus que justice même : tant il a pris plaisir, dans sa maison, à remplir de crimes exécrables le cratère qu'à son retour il a dû lui-même vider d'un seul trait.

LE CORYPHÉE

J'admire ta langue impudente, toi qui te glorifies aux dépens d'un époux.

CLYTEMNESTRE

Vous voulez m'effrayer comme si j'étais une femme sans résolution. Et moi, je vous dis, d'un cœur qui ne tremble pas, vous le savez bien : — quant à vos louanges ou à vos blâmes, peu m'importe — celui-ci est Agamemnon mon époux ; ma droite en a fait un cadavre, ouvrière d'une œuvre de justice. Voilà.

LE CHŒUR

Quelle herbe empoisonnée nourrie des sucs terrestres, quel breuvage jailli du gouffre marin as-tu donc Agité

absorbé, pour t'être chargée d'un tel meurtre? Dans des malédictions où gronde la voix d'un peuple, la haine vigoureuse de tes concitoyens déjà t'a rejetée, retranchée d'Argos : désormais tu es sans patrie.

CLYTEMNESTRE

Ainsi maintenant tu me voues à l'exil loin d'Argos, à la haine de la cité, aux malédictions populaires, alors que, pour lui, tu n'eus pas un mot de blâme, lorsque insouciant comme un homme qui prend une victime dans les brebis sans nombre de ses troupeaux laineux, il immola sa propre fille, douloureux fruit de mes entrailles, pour enchanter les vents de Thrace! N'était-ce pas lui qu'il fallait jeter hors de sa ville pour lui faire payer ses souillures? Et pour moi, rien qu'à entendre ce que j'ai fait, tu deviens un juge sévère! Mais voici les seules menaces que je te permette, car je suis prête à y répondre : combattons; vainqueur, tu seras mon maître. Mais, si les dieux en décident autrement, de tardives leçons t'apprendront la sagesse.

LE CHŒUR

Agité *Ta pensée est hautaine, ta parole orgueilleuse. Ainsi, tout souillé de son meurtre, le criminel se persuade, en son délire, que sa sanglante tache est parure sur son front. Mais tout n'est pas fini : je jure qu'abandonnée, méprisée de tous, tu paieras coup pour coup.*

CLYTEMNESTRE

Et voici l'arrêt de mes serments à moi. Non, par la Justice qui aujourd'hui a su venger ma fille, par Até, par l'Érinys, à qui j'ai immolé cet homme ; non, n'espérez pas que la crainte pose un pied dans ma maison, tant que sur mon foyer brillera mon feu sacré, Égisthe, dont l'amour est toujours à moi. Voilà le large bouclier auquel je me fie. Il est donc à terre, l'homme qui fit mon malheur, délices des Chryséis sous Ilios. Et elle aussi, la captive, la devineresse, la prophétesse qui partagea son lit, elle est donc revenue, fidèle, prendre place sur cette couche, comme elle avait pris place sur sa nef marine. Ils ont eu le sort qu'ils avaient mérité. Lui, est tombé comme j'ai dit. Elle, ainsi qu'un cygne, a chanté pour la dernière fois son plaintif chant de mort, avant de s'étendre près de lui à sa place d'amante, et c'est pour assaisonner mon festin de vengeance qu'il s'est trouvé avoir conduit ici celle qui fait encore la volupté du lit où il repose.

LE CHŒUR

Ah ! quelle mort rapide viendra, sans longue an- Anime
goisse ni couche d'agonie, apporter à nos cœurs le sommeil qui ne s'interrompt ni ne se termine, maintenant qu'il a succombé, celui dont l'amour veillait

sur nous, qui tant souffrit pour une femme et par une femme perdit la vie!

LE CORYPHÉE

Mélodrame

Ah! ah! Hélène, folle qui, seule, immolas sous Troïe des centaines et des milliers de vies...

LE CHŒUR

Un peu retenu

Par toi s'épanouissent nos malheurs en un inoubliable et ineffaçable crime, puissante Discorde, fléau d'un époux.

CLYTEMNESTRE

Mélodrame

N'appelle pas la mort parce que ceci t'accable. Et ne tourne pas ton courroux contre Hélène; ne crois pas qu'elle ait, seule homicide, seule meurtrière de guerriers innombrables, ouvert aux flancs de la Grèce la blessure qui ne se peut fermer.

LE CHŒUR

Animé

Génie qui t'abats sur les palais et les têtes des deux Tantalides, tu te sers de femmes aux âmes pareilles pour triompher en déchirant nos cœurs. Debout sur le cadavre, semblable à un corbeau de mort, elle se flatte d'entonner en règle un chant de victoire.

CLYTEMNESTRE

Mélodrame

Ah! maintenant ta bouche rectifie ton erreur: tu as su nommer le Génie qui trois fois déjà s'est

engraissé du sang de cette race. C'est lui qui, dans nos entrailles, nourrit cette soif de meurtre qui, avant la fin de l'ancienne douleur, veut déjà verser un sang nouveau.

LE CHŒUR

Oui, puissant est-il, tout-puissant ici, le Génie aux lourdes rancunes que tu viens nous rappeler. Ah! rappel douloureux d'un destin insatiable d'horreurs! Hélas! hélas! Et cela, par Zeus, par qui tout est voulu et réalisé! Car, sans Zeus, rien s'accomplit-il parmi les hommes? Tout ici-bas est l'œuvre des dieux. Plus vif

LE CORYPHÉE

Ah! mon roi! mon roi! comment te pleurer? Du fond de mon cœur qui t'aimait, quels mots sauront aller vers toi? Mélodrame

Ton corps est là gisant dans ces fils d'araignée et ton âme s'exhale sous un coup sacrilège!

LE CHŒUR

Hélas! tu gis sur cette couche indigne, dompté par une mort traîtresse sous l'arme à deux tranchants que ce bras tient encore! Un peu retenu

CLYTEMNESTRE

Tu oses dire que c'est là mon ouvrage. Non, tu n'as même plus devant toi l'épouse d'Agamemnon. Mélodrame

Sous la forme de l'épouse de ce mort, c'est l'antique, l'âpre Génie vengeur d'Atrée, du cruel amphitryon, qui s'est payé sur ce cadavre, s'immolant un guerrier pour venger des enfants.

LE CHŒUR

Vif *Toi, innocente de ce meurtre ! qui oserait en témoigner ? qui donc ? qui donc ? Mais le Génie vengeur de la race a pu te porter aide : car sa colère va se trahissant par des ruisseaux de sang fraternel. Partout où ce noir Arès portera ses pas, le sang coulera, rançon du sang des enfants dévorés.*

LE CORYPHÉE

Mélodrame Ah ! mon roi ! mon roi ! comment te pleurer ? Du fond de mon cœur qui t'aimait, quels mots sauront aller vers toi ?

Ton corps est là gisant dans ces fils d'araignée et ton âme s'exhale sous un coup sacrilège !

LE CHŒUR

Un peu retenu *Hélas ! tu gis sur cette couche indigne, dompté par une mort traîtresse sous l'arme à deux tranchants que ce bras tient encore.*

CLYTEMNESTRE

Mélodrame Mais la mort traîtresse, n'est-ce pas lui qui l'a fait entrer dans ce palais ? Il avait à l'enfant née de notre sang, à notre Iphigénie tant pleurée, fait un sort qui méritait le sort subi par lui. Qu'il n'aille

pas dans l'Hadès étaler son orgueil : sa mort sous la hache tranchante n'a fait que payer ses crimes.

LE CHŒUR

La pensée m'échappe et avec elle toute décision sûre. Je ne sais plus où me tourner : la maison croule autour de moi. Je tremble au bruissement de l'averse sanglante dans laquelle glisse ce palais. Déjà c'est un déluge. La Justice dans le sang des forfaits anciens lave son épée pour des forfaits nouveaux. Plus vif

LE CORYPHÉE

Ah! terre, terre, que ne m'as-tu reçu dans ton sein, avant que j'eusse vu ce héros gisant au fond de sa baignoire d'argent! Mélodrame

Qui l'ensevelira? qui chantera son thrène? L'oseras-tu donc, toi? Oseras-tu, après avoir tué ton époux, l'accompagner des lamentations rituelles et, contre toute justice, payer ses exploits d'un honneur déshonorant?

LE CHŒUR

Qui donc, sur le tombeau du héros divin, prendra soin de verser larmes et louange funèbre d'un cœur qui ne mente pas? Un peu retenu

CLYTEMNESTRE

Ce n'est pas à toi que revient ce soin. C'est par nous qu'il est tombé, qu'il est mort, et qu'il Mélodrame

sera enseveli sans les gémissements des siens. Mais Iphigénie, pleine de tendresse puisqu'elle fut sa fille, ira, comme il sied, au-devant de son père, aux bords du fleuve rapide des douleurs et, jetant ses bras autour de son cou, l'accueillera de son baiser.

LE CHŒUR

Fiévreux *L'outrage répond à l'outrage : impossible de juger. Le violent souffre violence, le meurtrier paie sa dette. Une loi doit régner tant que Zeus régnera : « Au coupable, le châtiment », car c'est là décret divin. Ah! qui pourra de cette maison rejeter la semence des malédictions? La race est liée à Até.*

CLYTEMNESTRE

Mélodrame Oui, tu viens cette fois de proclamer la vérité. Pour moi, je veux, du moins, échanger des serments avec le génie des Plisthénides et me résigner au présent, si dur qu'il puisse être, pourvu que désormais, sortant de cette maison, il aille épuiser une autre race par ces meurtres domestiques. La moindre part des biens de ce palais saura me suffire, si je chasse enfin d'ici cette fureur de mutuels homicides.

Elle jette la hache loin d'elle. — Égisthe apparaît à l'entrée de droite. Il est suivi de guerriers en armes. Il s'arrête à la vue du cadavre d'Agamemnon.

ÉGISTHE

Ah! la bienfaisante lumière d'un soleil justicier! Désormais je puis dire qu'il est, pour venger les mortels, des dieux qui de là-haut attachent leurs regards aux forfaits de la terre, puisque enfin je vois, dans des voiles tramés par les Érinyes, ce cadavre étendu, pour ma joie à moi et pour le paiement des crimes paternels. C'est Atrée, en effet, roi d'Argos et père de cet homme, qui voyant Thyeste, son frère et mon père à moi, pour parler clairement, lui disputer le trône, le chassa de sa cité et de sa demeure. Revenu en suppliant au foyer d'Atrée, le malheureux Thyeste y trouva un refuge, sans doute, car son propre sang ne coula pas sur le sol des ancêtres. Mais le père impie de ce mort, sous prétexte d'offrir au mien un présent d'hospitalité, le convia à célébrer joyeusement un jour de sacrifice et lui fit un festin des chairs de ses enfants. Il avait découpé les mains et les pieds seul, à l'écart, pour que les convives assis chacun à sa table ne pussent les reconnaître. Et Thyeste aussitôt, sans défiance, étend la main et goûte ce mets, qui a coûté cher, tu le vois, à la race entière. Soudain il comprend le crime exécrable et, poussant un gémissement, il tombe en arrière, crachant la chair de ses fils égorgés. Il appelle alors sur les Pélopides un destin d'horreur et, pour accompagner son imprécation, renversant la table du pied :

« Ainsi périsse, dit-il, toute la race de Plisthène. » C'est sous cette malédiction que cet homme est tombé. Le soin me revenait de droit de tramer sa mort : j'étais le troisième enfant de Thyeste, épargné par Atrée et chassé avec mon père, encore dans les langes. Mais j'ai grandi et la Justice m'a ramené dans ma patrie, et, sans franchir ses portes, j'ai fait sentir à cet homme la force de mon bras, en formant contre lui les nœuds de ce complot. Et maintenant la mort même m'apparaît douce, puisque enfin je l'ai vu dans les filets de la Justice.

LE CORYPHÉE

Égisthe, l'insolence des lâches ne m'en impose pas. Tu dis que, sans avoir frappé cet homme en son palais, tu as, seul, du dehors, préparé le meurtre. Je te dis, moi, que ta tête n'échappera pas aux bras vengeurs du peuple chargés de pierres et d'imprécations.

ÉGISTHE

C'est toi qui, du dernier banc des rameurs, oses ainsi élever la voix ? Tu oublies que les ordres ne viennent que du pont du vaisseau. Tu vas apprendre, malgré ton âge, combien il est dur pour un vieillard de recevoir bon gré mal gré des leçons de sagesse. Les chaînes, la vieillesse, les douleurs de la faim sont, pour guérir l'ignorance, d'excellents médecins. Tes yeux ne s'ouvrent pas

à voir ce que tu vois? Ne regimbe plus contre l'aiguillon : un faux pas te coûterait cher.

LE CORYPHÉE

Quoi! c'est toi, une femme! toi qui attendais au foyer le retour des guerriers, toi qui souillais la couche d'un héros, quoi! c'est toi qui tramas la mort d'un chef d'armée!

ÉGISTHE

Voilà encore des mots qui feront naître bien des pleurs. Ta voix est le contraire de la voix d'Orphée. Lui, par son chant, enchainait la nature charmée. Toi, pour nous provoquer par de sots hurlements, tu seras enchaîné. Dompté, tu te montreras plus traitable.

LE CORYPHÉE

Quoi! tu serais mon roi, tu serais roi d'Argos, toi qui, après avoir machiné le meurtre d'un héros, n'osas pas même agir et frapper de ton bras.

ÉGISTHE

La ruse clairement revenait à la femme. Ennemi héréditaire, moi, j'eusse été suspect. Maitre des biens de cet homme, mon dessein est maintenant de commander à la cité. Qui n'obéira pas, sera lié à un joug pesant, au lieu d'être nourri

d'orge comme un poulain de volée, et la faim méchante associée aux ténèbres le verra devenir plus doux.

LE CORYPHÉE

Pourquoi, dans ta lâcheté, n'as-tu pas toi-même frappé ce guerrier? Pourquoi est-ce une femme, souillure du pays et des dieux du pays, qui a porté les coups? Oreste, du moins, voit le jour pour revenir ici, guidé par un destin propice, et vous frapper tous deux de son bras vainqueur.

Dans un mouvement plus vif qui doit être conservé jusqu'à la fin de la pièce :

ÉGISTHE

Tu le veux : eh bien! tu vas voir si je sépare la parole et l'acte... Allons, gardes, voici l'heure d'agir.

Il tire l'épée.

LE CORYPHÉE

Allons, l'épée au poing : tous en garde!

Les vieillards tirent l'épée.

ÉGISTHE

Soit! Je consens à mourir aussi l'épée au poing.

LE CORYPHÉE

Tu parles de mourir : fort bien! j'en accepte l'augure.

Clytemnestre descend vivement les marches du seuil et se place devant Égisthe.

CLYTEMNESTRE

Arrête, ô le plus cher des hommes, n'ajoutons pas aux maux présents. Nous avons déjà lié une riche gerbe de douleurs ; c'est assez de souffrances : ne répandons plus le sang. Rentrez tous, toi comme les vieillards, chacun dans la maison que le sort lui a donnée, sans infliger ni subir d'inutiles outrages. Ce que nous avons fait, nous l'avons dû faire. Puisse la mesure de nos maux paraître suffisante aux dieux ! C'est notre seul souhait ; car leur lourde colère nous a durement frappés. Voilà ce que pense une femme, si l'on veut l'écouter.

ÉGISTHE

L'épée toujours menaçante.

Quoi ! ceux-là déploieront ainsi contre moi leurs langues insolentes, provoqueront le sort par de telles menaces et manqueront au sage respect dû à qui commande !

Les vieillards ont remis l'épée au fourreau ; mais ils se montrent du doigt Égisthe avec colère.

LE CORYPHÉE

Non, non, jamais Argos ne flattera un lâche.

Égisthe, déjà sur les marches du seuil, se retourne brusquement.

ÉGISTHE

Va, je saurai t'atteindre dans les jours qui viendront.

LE CORYPHÉE

A moins qu'un dieu ne guide Oreste jusqu'à nous.

ÉGISTHE

Ironique.

On sait que l'exilé se repaît d'espérances !

LE CORYPHÉE

Courage ! l'heure est bonne : gave-toi d'injustices !

ÉGISTHE

Ah ! tu me paieras cher ta folie de ce jour.

LE CORYPHÉE

Hardi donc ! fais le beau, coq, auprès de ta poule !

CLYTEMNESTRE

Dédaigne ces vains aboiements : nous saurons bien tous deux rétablir l'ordre dans un palais où nous régnons.

Ils rentrent tous deux dans le palais. Le Chœur sort lentement, en regardant avec colère les gardes d'Égisthe, qui, l'épée nue, se sont rangés devant la porte.

LES CHOÉPHORES

Au fond du théâtre, le palais des Atrides. Devant ce palais, un peu de côté, s'élève un tertre : le tombeau d'Agamemnon.

L'aube se lève. — Par la gauche entrent deux jeunes gens. L'un a dix-huit ans à peine ; sa longue chevelure tombe sur ses épaules ; il porte une épée au côté. C'est Oreste. Pylade le suit. Il paraît un peu plus âgé. Il tient deux javelines dans sa main droite.

Pylade reste immobile à l'entrée de l'orchestre. Oreste va droit au tombeau, et s'arrête à quelques pas de lui.

ORESTE

Grave et religieux :

Hermès infernal, dont l'œil reste attaché au trône de mon père, je t'implore, sois mon sauveur, mon allié dans le combat. Me voici en ma patrie, me voici de retour...

Il monte sur le tertre.

Sur le tertre de ce tombeau, je lance l'appel consacré : Père, prête l'oreille, écoute...

Avec son épée, il coupe une boucle de sa chevelure.

J'ai déjà, près des sources de l'Inachos, offert au fleuve qui nourrit ma jeunesse une boucle de ma chevelure : j'en offre une seconde ici au père que je pleure...

Je n'ai pas été là, mon père, pour déplorer ta mort ! Je n'ai pas étendu le bras, quand ton cadavre a quitté la maison !...

Il regarde vers la droite.

Que vois-je ? quel cortège de femmes s'avance ainsi en longs voiles noirs ? Quel malheur dois-je donc supposer encore ? Une douleur nouvelle est-elle entrée dans ce palais ? Ou dois-je comprendre plutôt que ces femmes apportent à mon père les offrandes qui apaisent les morts ? Oui, c'est bien cela : car voici, je crois, Électre qui s'avance, Électre, ma sœur, que trahit sa douleur amère. Ah ! Zeus, permets-moi de venger le meurtre de mon père et de toi-même viens aider mon bras ! — Pylade, tenons-nous à l'écart : je saurai clairement ce que veulent ces suppliantes.

Il se cache près de l'entrée de gauche avec Pylade.

Par la porte de droite, le Chœur sort du palais. Il est composé de femmes vêtues de noir, les voiles en lambeaux et les cheveux coupés en signe de deuil. Les unes portent des vases funéraires, les autres se frappent la poitrine, toutes ont le visage ensanglanté. — Au milieu d'elles est Électre, que rien ne distingue de ses compagnes.

LE CHŒUR

Animé *Envoyée du palais, je viens, chargée d'offrandes funéraires. Ma main rapide bat mon sein et sur ma joue fraîchement labourée mes ongles ont laissé de sanglants sillons — car les sanglots, c'est chaque jour que s'en nourrit mon cœur ! — et, faisant crier*

le lin des tissus, ma douleur a mis en lambeaux les voiles drapés sur ma poitrine : toute joie m'a fuie à jamais sous les coups qui m'ont frappée.

Dans le clair langage d'un songe, l'Épouvante qui hérisse les cheveux, vrai devin de cette maison, soufflant la vengeance du fond du sommeil, a fait au cœur de la nuit retentir dans le palais profond une terrifiante clameur, s'abattant lourdement sur les chambres des femmes. Et les interprètes des songes, dont la parole a les dieux pour garants, ont déclaré que sous terre les morts gémissent et s'indignent contre leurs meurtriers.

Et c'est dans un ardent désir d'expier l'inexpiable et de détourner le malheur, ô Terre mère, qu'ici m'envoie la femme impie — je tremble au mot qui vient de m'échapper. Mais quel rachat peut-il exister du sang répandu à terre? Ah! foyer riche de misères! Ah! palais abattu! Impénétrables au soleil, odieuses aux vivants, les ténèbres enveloppent la maison désormais sans maître

Ce respect d'autrefois, triomphant, invincible, inattaquable, qui remplissait les oreilles et le cœur du peuple, s'est évanoui, et la crainte règne seule. Le succès, voilà ce dont les mortels font un dieu, plus qu'un dieu. Mais la Justice veille, souveraine : elle frappe les uns promptement en leur midi ; pour d'autres fait germer des douleurs plus tardives quand déjà règne le crépuscule ; en laisse d'autres enfin atteindre la pleine nuit.

Mais le sang bu par la terre nourricière devient garant de la vengeance et se fige sans pouvoir s'écouler. Le châtiment peut être retardé : un douloureux remords fait germer dans le cœur coupable une souffrance qui suffit à l'expiation.

Pour qui osa violer la chambre d'une vierge, il n'est point de remède au mal qu'il a fait. De même, pour laver le Meurtre aux mains souillées, vainement tous les fleuves ensemble déborderaient vers lui.

Pour moi, que les dieux ont avec ma patrie enveloppée de malheurs et conduite en esclavage loin des foyers paternels, ma loi est de me résigner aux volontés justes ou injustes des maîtres de ma vie, en contenant ma haine amère. Et je pleure sous mes voiles le coup aveugle du sort qui frappa mon maître, glacée par la douleur que je cache.

Électre s'est arrêtée devant le tombeau, puis a semblé hésiter longtemps. Enfin elle se tourne vers le chœur.

ÉLECTRE

Captives, par qui l'ordre règne dans ce palais, puisque vous êtes mes compagnes dans cette pompe suppliante, soyez aussi mes conseillères. En versant sur la tombe ces libations de deuil, quels mots qui lui plaisent adresser à mon père ? Comment formuler ma prière ? Puis-je dire que c'est là l'offrande d'une épouse aimante à l'époux aimé ?... alors qu'elle vient de ma mère ! Ou lui

demander, selon l'usage consacré, d'accorder à ceux qui l'implorent une grâce égale à leurs dons ?... un présent digne alors du mal qu'ils lui ont fait ! Je n'ose et ne sais quels mots prononcer en répandant cette offrande sur le tombeau paternel. A moins qu'en silence, dernier outrage digne de sa mort, je ne verse brusquement ces libations sur le sol qui les boira, puis, rejetant la coupe, comme une souillure qu'on lance loin de soi, je ne m'en revienne au logis sans détourner les yeux. Quelle décision prendre ? amies, secourez-moi, puisque dans ce palais nous sommes unies par la haine. Ne me cachez pas le fond de vos cœurs : qu'avez-vous à craindre ? La mort attend l'homme libre aussi bien que l'esclave au pouvoir d'un maître. Ah ! parlez, si vous avez mieux à me dire.

LE CORYPHÉE

Le tombeau de ton père pour moi est un autel : devant lui, l'âme emplie de respect, je te dirai, puisque tu le veux, ce que pense mon cœur.

ÉLECTRE

Parle comme t'inspire le respect de la tombe.

LE CORYPHÉE

Verse la coupe et prie le mort pour ceux qui l'aiment.

ÉLECTRE

Qui donc parmi les siens puis-je ainsi désigner ?

LE CORYPHÉE

Toi d'abord et quiconque aussi déteste Égisthe.

ÉLECTRE

C'est pour moi et pour toi alors que je prierai ?

LE CORYPHÉE

Réfléchis : c'est à toi d'achever ma pensée.

ÉLECTRE

Qui donc pourrais-je ici nous associer encore ?

LE CORYPHÉE

Rappelle-toi Oreste, tout exilé qu'il soit.

ÉLECTRE

Ah ! bien dit ! cette fois, tu m'as ouvert les yeux.

LE CORYPHÉE

Maintenant souviens-toi, et contre les coupables...

ÉLECTRE

Que dois-je demander? instruis mon ignorance.

LE CORYPHÉE

Demande que surgisse enfin, dieu ou mortel...

ÉLECTRE

Qu'ajouterai-je? un juge ou bien un justicier?

LE CORYPHÉE

Ah! dis-le sans détour : un meurtrier comme eux.

ÉLECTRE

Et, pour les dieux, ce vœu ne serait point impie?

LE CORYPHÉE

C'est piété de payer le crime par le crime.

ÉLECTRE

Puissant messager des vivants et des morts, viens à moi, Hermès infernal, et charge-toi de mon message : qu'elles écoutent mes prières les divinités souterraines, gardiennes du sang de mon père, et la Terre elle-même, qui seule enfante tous

les êtres, les nourrit, puis en reçoit à nouveau le germe fécond. (Deux choreutes font couler l'eau lustrale sur ses mains.) Et moi, en purifiant mes mains pour parler aux morts, je crie au père que j'invoque : Aie pitié de moi et de ton Oreste, ramène-nous dans ta maison. Car, à cette heure, nous errons sans asile, vendus par celle même qui nous a enfantés, et, en échange, elle a pris un amant, Égisthe, lui, le complice de ta mort. Moi, je suis traitée en esclave, Oreste est exilé de ses biens, et eux, insolemment, triomphent dans le faste conquis par tes fatigues. Ah ! qu'Oreste ici revienne, guidé par le destin, je t'en supplie, père, entends ma voix. Et à ta fille accorde un cœur plus chaste que sa mère et des mains plus pieuses. Voilà mes vœux pour nous. Mais, pour nos ennemis, que surgisse enfin ton vengeur, père, et qu'il tue ceux qui ont tué : c'est justice. Telle est la prière que je t'adresse aussi, réservant aux seuls criminels mes souhaits de mort. A tes enfants, au contraire, envoie la joie du fond de l'ombre, avec l'aide des dieux, de la Terre et de la Justice triomphante. Et, pour accompagner mes vœux, je verse ces libations. A vous, selon le rite, de les couronner de gémissements, en chantant le péan du mort.

Elle verse les libations tout autour du tombeau.

LE CHŒUR

Agité *Laissez éclater vos sanglots et que vos pleurs viennent mourir dans la terre où dorment nos morts,*

afin que ce tombeau nous protège et sache détourner de nous la souillure abominable des libations de l'impiété. Écoute-nous, roi vénéré; écoute-nous, maître, du fond des ténèbres où ton âme s'enveloppe. Las! las! las! Que vienne donc enfin délivrer cette maison un héros à la forte lance, qui, comme un Arès scythe, agite à la fois l'arc qu'on tend pour le combat et le glaive brandi par la poignée qui ne sait frapper que de près!

Électre, qui a fait le tour du tombeau, redescend du tertre, tenant en main la boucle d'Oreste. Elle jette la coupe loin d'elle.

ÉLECTRE

La terre a bu nos libations, et mon père les a reçues. Mais partagez maintenant ma surprise.

LE CORYPHÉE

Ah! parle donc : mon cœur palpite d'épouvante.

ÉLECTRE

Je vois sur le tombeau cette boucle coupée.

LE CORYPHÉE

D'un homme ou d'une vierge à la taille élancée ?

ÉLECTRE

La chose est bien facile à deviner, pourtant.

LE CORYPHÉE

De plus jeunes ici auront donc à m'instruire.

ÉLECTRE

Personne autre que moi n'aurait-il pu l'offrir ?

LE CORYPHÉE

La haine et non le deuil remplit ici les cœurs.

ÉLECTRE

Oui, oui, pour la couleur, cette boucle est pareille...

LE CORYPHÉE

A quels cheveux ? C'est là ce que je veux savoir.

ÉLECTRE

Aux miens ! Ce sont les miens que sa teinte rappelle.

LE CORYPHÉE

Serait-ce donc d'Oreste une offrande furtive ?

ÉLECTRE

Oui, c'est à ceux d'Oreste que ces cheveux ressemblent.

LE CORYPHÉE

Comment a-t-il osé venir jusqu'à la tombe?

ÉLECTRE

Il a pu envoyer cette boucle en offrande.

LE CORYPHÉE

Ah! qu'as-tu dit? mes larmes redoublent, si son pied ne doit plus toucher le sol d'Argos!

ÉLECTRE

Moi aussi, j'ai senti un flot d'amertume monter à mon cœur et un trait déchirant pénétrer en moi. Et de mes yeux les larmes jaillissent, brûlantes, irrésistibles comme un débordement d'orage, à la vue de cette boucle. Puis-je croire qu'elle vienne de quelque autre Argien? Encore moins est-ce la meurtrière qui a pu la couper, ma mère, il est vrai, mais qui dément ce nom par une haine impie pour ses enfants. D'autre part, affirmer sans réserve que cette offrande vient du plus cher des mortels, d'Oreste... je ne puis. Et pourtant je sens la caresse de l'espoir! Ah! si elle avait la voix d'un messager vivant, je cesserais du moins d'être ballottée entre deux pensées, et je pourrais sans hésiter ou la rejeter avec horreur, si le fer l'a coupée sur un front ennemi, ou, si elle vient

de mon frère, l'associer au deuil dont j'orne cette tombe pour honorer un père. — Mais voici un second indice : des empreintes semblables entre elles et dont la forme rappelle mes pas. Oui, ces traces trahissent deux hommes : lui-même sans doute et son compagnon!... Talons, dessin des muscles du pied, quand on les compare, sont analogues à mes propres empreintes. Ah! l'angoisse saisit mon cœur bouleversé! Mais les dieux que nous invoquons savent bien quels orages nous emportent en leur tourbillon comme des marins en détresse, et, s'ils veulent que nous échappions au naufrage, du plus petit germe va peut-être jaillir, immense, l'arbre du salut!

Oreste paraît. Pylade reste à quelques pas derrière lui.

ORESTE

Fais des souhaits pour l'avenir, si tu veux que les dieux puissent réaliser tes prières.

ÉLECTRE

Quelle grâce viennent donc de m'accorder les dieux?

ORESTE

Te voilà devant ceux qu'invoquait ton désir.

ÉLECTRE

Quel mortel sais-tu donc que mon âme appelait?

ORESTE

C'est Oreste, je le sais, que désirait ton cœur.

ÉLECTRE

En quoi mes vœux ici sont-ils donc satisfaits ?

ORESTE

C'est moi : ne cherche pas un mortel plus chéri.

ÉLECTRE

Étranger, contre moi est-ce une ruse ourdie ?

ORESTE

Contre moi-même alors j'en serais l'artisan.

ÉLECTRE

C'est donc que tu te veux rire de mes misères ?

ORESTE

Des miennes donc aussi, si je riais des tiennes.

ÉLECTRE

Est-ce vraiment Oreste qui parle par ta voix ?

ORESTE

Ainsi, quand tu me vois, tu refuses de me reconnaître, et tout à l'heure, rien qu'en apercevant

cette boucle de deuil, en cherchant dans leurs empreintes la trace de mes pas, ton cœur s'envola d'allégresse, et tu croyais alors me voir. Regarde; rapproche de la place où elle fut coupée cette boucle empruntée aux cheveux de ton frère si semblables aux tiens; vois ce tissu, ouvrage de tes mains; contemple les figures de chasse qu'y tracèrent jadis les coups de la navette.

Électre se jette dans ses bras.

ÉLECTRE

O doux objet qui retiens quatre parts de ma tendresse : je dois en toi saluer un père; à toi aussi revient l'amour que je dois à ma mère — elle, je la hais sans remords — et à ma sœur égorgée sans pitié; enfin, tu es donc le frère fidèle qui me rendra le respect des hommes!

ORESTE

Contiens-toi : ne te laisse pas égarer par la joie; car ceux qui nous doivent ici leur amour ne nous paient que de haine.

ÉLECTRE

O cher souci du foyer de ton père, espoir tant pleuré qui vas sauver ta race, fie-toi à ton bras vigoureux, et tu recouvreras le palais de ton père. Que seulement la Force et le Droit, et Zeus enfin, le plus grand des dieux, nous prêtent leur secours!

ORESTE

Zeus, Zeus, viens contempler notre misère. Vois : es petits de l'aigle ont perdu leur père dans les nlacements et les nœuds d'une vipère infâme, et a faim dévorante presse les orphelins, car ils n'ont as la force de rapporter au nid la proie de leur ère. C'est ainsi, tu le vois, que nous venons à toi, noi et elle, Électre, enfants sans père, tous deux xilés de notre foyer. Si tu fais périr la couvée de elui qui longtemps t'honora de riches sacrifices, uelle main désormais t'offrira, aussi libérale, de omptueux festins ? La race de l'aigle anéantie, u n'enverras plus aux mortels de signes prophéiques ; cette race royale une fois séchée jusqu'en es racines, qui prendra soin de tes autels dans es jours d'hécatombes ? Protège-nous ; tu peux à otre maison relevée rendre sa grandeur, toute léchue qu'elle semble aujourd'hui.

LE CORYPHÉE

Enfants d'Agamemnon, sauveurs du foyer paterel, faites silence, de peur que quelqu'un ne vous ntende, enfants, et, pour le plaisir de parler, n'aille out révéler à nos maîtres. Ah ! ceux-là, puissé-je oir fondre leur chair dans la flamme tourbillonante du bûcher résineux !

ORESTE

Non, il ne me trahira pas, l'oracle tout-puissant de Loxias, qui m'ordonne d'aller jusqu'au bout du péril, et, de ses clameurs pressantes, menace mon cœur en fièvre d'orageuses souffrances, si je ne poursuis pas les meurtriers d'un père, pour les tuer comme ils ont tué, dans l'élan d'une colère qui n'admet pas l'or pour rançon du sang. Il l'a dit : je paierai une désobéissance de ma vie au milieu d'effrayants supplices. Car les vengeances infernales font naître, pour qui les provoque, d'odieuses maladies. La lèpre rongeuse montera à l'assaut de ma chair et de ses dents sauvages dévorera mon jeune corps, tandis que, pour achever mes maux, des poils blancs envahiront tous mes membres. Et sa voix me prédisait encore d'innombrables attaques des Furies provoquées par le sang paternel : je verrai dans mes songes l'œil de mon père briller dans l'ombre. Délire, vaines frayeurs naissant du sein des nuits, tous ces traits ténébreux des morts de la race, qui du fond des enfers implorent la vengeance, viennent troubler le coupable, l'agiter, le chasser enfin de sa ville avec un fouet d'airain, le corps ravagé. Dès lors, plus de part pour lui aux cratères ni aux libations : la colère invisible du père l'écarte des autels ; personne ne peut le recevoir ni partager son gîte : rejeté de la cité, sans ami, il meurt enfin, desséché, consumé par son mal. A de tels oracles il faut donc obéir, et, ne fût-ce

ıême pas par obéissance, l'œuvre toujours devrait tre accomplie. Car toutes mes raisons d'agir iennent sur un point s'accorder avec l'ordre du ieu, mon ardent regret de mon père et le dénûıent qui m'accable : c'est ma volonté de ne pas tisser mes concitoyens, les plus nobles des ommes, dont la prouesse glorieuse a renversé 'roie, être ainsi les serfs de deux femmes. Car on cœur est d'une femme ; s'il ne le sait, il va apprendre.

Tous se tournent vers le tombeau. Le Coryphée se place entre Oreste et Électre.

LE CORYPHÉE

O grandes Parques, qu'au nom de Zeus notre uvre marche vers son but, par où le Droit va sa ute.

« Qu'à l'outrage réponde l'outrage », voilà ce u'à voix haute proclame la Justice, qui de tout upable exige sa dette.

« Et qu'un coup meurtrier soit payé d'un coup ıeurtrier. Au coupable, le châtiment », c'est là ntence trois fois vieille.

ORESTE

O mon père, malheureux père! par quels mots, Modéré
uelles offrandes, atteindrai-je aux rives lointaines ı t'enserre ta couche d'ombre? Les ténèbres et la

lumière sont deux mondes ennemis : et l'on voudrai que l'hommage de nos gémissements funèbres pû encore toucher les Atrides, jadis maîtres en ce palais

LE CHŒUR

Fils, la dent sauvage du feu ne dompte pas l'âm du mort : il révèle un jour ses colères. Chante su lui le chant de deuil, et voici qu'un vengeur se lève La lamentation rituelle sur le tombeau où dort u père le poursuit au fond de l'ombre de son irrésis-tible plainte.

ÉLECTRE

Écoute donc aussi, père, mes souffrances lamen-tables. Tes deux enfants sur ce tertre font gémir l thrène funèbre, et ta tombe accueille en eux de suppliants, des exilés tout ensemble! Où donc trou-ver une espérance? De tous côtés, c'est la douleur Invincible est le Destin.

LE CORYPHÉE

Mélodrame Mais, de cette détresse même, un dieu, s'il veut. peut faire naître de plus joyeuses clameurs. Au lieu du thrène sur une tombe, le péan peut encore, au palais de nos rois, ramener la douceur nouvelle des libations de la victoire.

ORESTE

Ah! si devant Troie, ô père, tu étais tombé en guerrier sous une lance lycienne, laissant dans ta

maison un nom vénéré et, sur les routes de tes enfants, l'imposant édifice de ta prospérité, tu dormirais au-delà des mers sous un tertre dont le renom du moins consolerait les tiens!

LE CHŒUR

Mais, aimé de ceux qu'il aima, comme lui morts glorieusement, il règne encore au milieu d'eux, prince entouré de leurs respects, et ministre choisi des dieux qui commandent aux enfers. Car il fut roi tant qu'il vécut, roi de ceux mêmes à qui un décret du Destin confia le pouvoir des armes et le sceptre des conseils.

ÉLECTRE

Non, ce n'était pas à toi, père, à tomber sous les murs de Troie, frappé avec les tiens d'une lance mortelle, ni à reposer dans le sable sur les rives du Scamandre, mais c'était à tes meurtriers à périr les premiers là-bas, tandis qu'ici ce palais, informé de leur mort lointaine, eût ignoré ces angoisses!

LE CORYPHÉE

Tes souhaits, enfant, veulent plus que l'or, plus que la félicité suprême des peuples hyperboréens: tout est possible à des vœux! Mélodrame

Mais songe plutôt que le double bruit de vos poitrines frappées déjà pénètre sous la terre, éveillant vos défenseurs.

Songe à ceux qui règnent ici, au sang qui souille leurs mains, à la haine du mort pour eux, à la haine encore plus ardente qui doit animer ses enfants.

ÉLECTRE

Ta parole, comme un trait, a traversé mon oreille. Zeus, par qui tôt ou tard sort des enfers le Châtiment vengeur, permets qu'un bras humain accomplisse ici ton œuvre, par l'audace et la perfidie : mais il le faut, pour un père!

LE CHŒUR

Ah! puissé-je donc enfin saluer d'un long cri de joie la chute des deux victimes, homme, femme, immolés ensemble! Pourquoi donc cacher ma pensée? D'elle-même, elle échappe à mon cœur : mon visage dit assez l'ardeur de ma haine.

ORESTE

Et quand donc le bras de Zeus tout-puissant frapperait-il plus justement? Ah! que les têtes qu'il abattra soient pour Argos des gages d'espérance! Je réclame justice contre l'injustice. Terre, écoute-moi et vous, puissances infernales!

LE CORYPHÉE

Mélodrame

C'est une loi que les sanglantes gouttes, une fois répandues à terre, provoquent un sang nouveau. Le

meurtre appelle l'Érinys pour qu'au nom des premières victimes elle entasse meurtre sur meurtre.

ÉLECTRE

Hélas! hélas! souverains des enfers! puissantes Imprécations des morts! Voyez ce qui reste des Atrides, en quelle indicible misère! en quel humiliant exil! Où donc se tourner, ô Zeus?

LE CHŒUR

Mon cœur bouillonne de colère quand j'entends gémir ainsi. Et je perds alors tout espoir et mon âme s'assombrit à ses mots découragés. Mais, aux sons d'une voix virile, toutes mes craintes disparaissent et je reviens à l'espérance.

ORESTE

Pourquoi rappeler nos souffrances? Nous les devons à une mère : des caresses peut-être les apaiseraient. Mais il en est d'autres que nulle magie jamais ne charmera. Ma mère elle-même a fait de mon cœur un loup carnassier que des caresses n'apaisent plus.

Pause. — Le Chœur gémit et se frappe la poitrine.

LE CHŒUR

J'ai battu sur ma poitrine le rythme du thrène arien et, suivant le rite des pleureuses cissiennes, Plus vif

sans relâche ma main errante a bondi, redoublant les coups, frappant de haut et de loin, faisant gémir sous ses chocs mon front meurtri et douloureux.

ÉLECTRE

Ah! mère impudente et cruelle, tu as osé — cruelles funérailles! — ensevelir en silence un roi sans deuil de sa cité, un mari sans larmes pieuses!

ORESTE

Ah! tu viens de rappeler toute l'infamie du passé. Hélas! Mais l'outrage fait à mon père, il faudra qu'elle le paye, immolée par les dieux, immolée par mon bras. Que je frappe, puis que je meure!

LE CHŒUR

Elle l'a mutilé, si tu veux tout savoir; puis, dans cet état, l'a enseveli, voulant mettre sur ta vie une intolérable souillure. Telle fut l'ignominie du sort fait à ton père.

ÉLECTRE

Tu sais le sort de ton père : écoute maintenant le mien. Solitaire, dédaignée, humiliée, j'étais rejetée du foyer ainsi qu'un chien malfaisant, et, les larmes dans les yeux, le sourire banni des lèvres, je mêlais à mes pleurs un sanglot étouffé. Entends ma plainte, inscris-la dans ton cœur.

LE CHŒUR

Que ta volonté grave et calme se pénètre de mes avis. La chose est telle que j'ai dit. Le reste, il sera temps de l'écouter plus tard. C'est avec un cœur de fer qu'il faut descendre dans l'arène.

ORESTE

Père, c'est toi que j'appelle; prête secours à tes enfants. Très vif

ÉLECTR

Je t'invoque aussi tout en pleurs.

LE CHŒUR

Et nos voix unies font écho à leur prière. Viens au jour : prête-nous l'oreille. Sois avec nous contre nos ennemis.

ORESTE

La Force luttera contre la Force et le Droit contre le Droit.

ÉLECTRE

Dieux! que votre justice achève l'œuvre de justice!

LE CHŒUR

Je tressaille à ces accents. Le Destin a longtemps tardé : nos prières hâteront ses pas.

TOUS ENSEMBLE

Plus soutenu *Ah! misère de la race! coup lugubre et meurtrier du destin. Hélas! intolérables, déchirantes douleurs! Hélas! souffrance sans trêve!*

Mais le remède à sa blessure, ce palais le porte en lui-même : il agira par la lutte, l'horreur et le sang. Et voilà l'hymne qui convient aux dieux infernaux!

LE CORYPHÉE

Mélodrame Et vous, mânes bienheureux, écoutez notre prière, et que votre bonté envoie à ces enfants votre secours victorieux!

Oreste et Électre montent sur le tertre, s'agenouillent et frappent la terre des mains.

ORESTE

Père, tombé d'une mort indigne d'un roi, je t'implore, fais-moi régner en ta maison.

ÉLECTRE

Et moi, père, voici ma prière : permets-moi de frapper Égisthe et d'échapper à ses coups.

ORESTE

Alors en ton honneur s'établiront les festins consacrés. Sinon, au milieu des morts honorés de

banquets funèbres, tu seras seul oublié, aux jours où fumeront les autels d'Argos.

ÉLECTRE

Et ta fille t'apportera son héritage entier en offrande d'hymen, quand elle quittera la maison paternelle. Et ta tombe lui sera sacrée par-dessus toute chose.

ORESTE

Terre, ouvre-toi : mon père veut veiller au combat.

ÉLECTRE

Perséphone, envoie-nous la brillante victoire.

ORESTE

Souviens-toi du bain, père, où tu fus immolé.

ÉLECTRE

Souviens-toi du filet de leurs ruses nouvelles.

ORESTE

Le jour où ils te prirent dans des chaînes de lin.

ÉLECTRE

Dans les voiles perfides d'un infâme complot.

ORESTE

Père, t'éveilles-tu enfin à ces outrages ?

ÉLECTRE

Soulèves-tu enfin ta tête bien-aimée ?

ORESTE

Envoie donc la justice combattre avec les tiens ; ou toi-même, plutôt, permets-leur de prendre ta revanche, si, jadis vaincu, tu veux vaincre à ton tour.

ÉLECTRE

Écoute aussi, père, mon dernier appel de détresse. Vois ta couvée blottie sur ce tombeau. Prends pitié de la plainte du fils et de la fille.

ORESTE

N'efface pas du sol les derniers fils de Pélops : par eux tu te survis jusque dans la mort.

ÉLECTRE

Les enfants d'un héros sont de vivants souvenirs qui sauvent son nom de l'oubli, ainsi que le liège sauve des eaux profondes le filet de lin.

ORESTE

Entends-moi, c'est pour toi que je t'implore. Tu te sauves toi-même en exauçant notre prière.

Ils redescendent du tertre.

LE CORYPHÉE

Vous avez, selon le rite, en prolongeant votre prière, racheté la plainte funèbre oubliée sur ce tombeau. Et maintenant, puisque ta volonté s'est levée pour agir, à l'œuvre! tente la fortune.

ORESTE

Oui. Mais est-il hors de propos de savoir d'abord pourquoi elle a voulu ces libations? Quelle idée la pousse à apaiser trop tard une inguérissable souffrance? Pour le mort insensible à sa prière, c'est une pauvre expiation qu'elle ose offrir à son ombre. J'ai peine à m'expliquer ces offrandes; mais je sais qu'elles restent au-dessous de la faute. Pour payer une goutte de sang, tu peux d'un seul coup verser tous tes biens: vain sera ton effort. C'est ainsi. Mais, je t'en prie, si tu le peux, réponds à ma demande.

LE CORYPHÉE

Je le puis, enfant, car j'étais là. Ce sont des songes, des terreurs qui, troublant ses nuits, l'ont fait bondir hors de sa couche, pour envoyer ces libations, malgré son audace impie.

ORESTE

Mais le songe lui-même, peux-tu me le conter?

LE CORYPHÉE

Elle crut enfanter un serpent, disait-elle.

ORESTE

Dis-moi la fin, dis-moi où ce rêve aboutit !

LE CORYPHÉE

Elle, comme un enfant, l'abritait au berceau.

ORESTE

Mais de quoi vivait-il, le monstre nouveau-né ?

LE CORYPHÉE

Elle-même, en son rêve, lui présentait le sein.

ORESTE

Et le sein ne fut pas blessé par un tel monstre ?

LE CORYPHÉE

La bête avec le lait tira un flot de sang.

ORESTE

Il ne sera pas vain ce songe prophétique !

LE CORYPHÉE

Du fond du sommeil elle pousse un cri d'épouvante. Aussitôt les lumières, dont l'éclat s'était

·teint dans l'ombre, se rallument en foule dans a maison à la voix de la maîtresse. Elle envoie dors ces offrandes funèbres, espérant y trouver e remède à ses maux.

ORESTE

Eh bien ! je prie la Terre qui nous porte et ce ombeau de mon père de me laisser réaliser ce songe. Et vois comment je l'interprète en le ser-rant de près. Si, sorti du même sein que moi, ce serpent, comme un enfant, s'est enveloppé de anges, a sucé la mamelle qui jadis me nourrit et a mêlé de sang le doux lait d'une mère, tandis qu'elle, effrayée, jetait un cri douloureux, il faut lonc, comme elle l'a donné au monstre qui l'épou-vanta, qu'elle me donne aussi son sang, et c'est noi, transformé en serpent, qui la tuerai, ainsi que le prédit son rêve.

LE CORYPHÉE

Ah ! je t'agrée aujourd'hui pour devin. Puisse-t-il lonc en être ainsi ! Et maintenant dis à tes amis ce qu'ils doivent, selon les cas, faire ou éviter.

ORESTE

Simple est mon dessein. (A Électre, qui se dirige alors vers le palais, puis, déjà sur les marches, s'arrête et se retourne pour entendre les derniers ordres de son frère.) Que celle-ci

rentre au palais. Vous, couvrez ici mes projets afin qu'après avoir tué par la ruse un guerrier glorieux, ils soient à leur tour victimes de la ruse et périssent dans le même filet, ainsi que Loxias l'a proclamé lui-même, Apollon souverain, le devin qui jamais ne mentit. Semblable à un étranger, chargé d'un bagage complet de voyageur, je me présenterai avec Pylade, aux portes de la cour, apportant des nouvelles d'une maison amie. Tous deux nous emploierons la langue du Parnasse en imitant l'accent du parler phocidien. Et personne, sans doute, ne nous ouvrira en souriant la porte d'une maison que les dieux déjà bouleversent de sinistres présages. Nous attendrons alors, sans bouger, afin que chaque passant s'interroge et se dise : « Pourquoi Égisthe écarte-t-il de son seuil le suppliant, puisqu'il est à Argos et doit être averti ? » Mais, que je franchisse la porte pour le trouver, lui, sur le trône de mon père, ou que je le laisse venir jusqu'à moi et me jeter un regard, en tout cas, sache-le, avant qu'il ait dit : « De quel pays est l'étranger ? » j'en fais un mort, l'enveloppant de l'airain rapide. Et l'Érinys satisfaite boira du sang pur pour troisième libation. (A Électre qui, cette fois, entre dans le palais, par la porte du gynécée.) Ainsi donc, toi, surveille l'intérieur du palais, pour que tout marche avec ensemble. Vous ici, je ne vous demande qu'une langue prudente qui sache à propos se taire et tenir le langage qui convienne. Le reste, le dieu y

eillera, puisqu'il m'a lui-même mis dans la route es combats où brille l'épée.

Oreste et Pylade sortent par la gauche.

LE CHŒUR

Innombrables sont les fléaux de douleur et d'effroi ue nourrit la terre, et les monstres cruels à l'homme u'enferme le sein des mers. Entre terre et ciel ıême volent jusqu'à nous des éclairs sublimes. lonstres ailés ou rampants, vents courroucés de la mpête, tout homme peut vous décrire. Vigoureux

Mais quels mots sauraient donc peindre l'audace ıns bornes de l'homme, la passion sans frein de la mme impudique, et l'accouplement qui les lie, avec n cortège de crimes? L'amour sans amour qui dompte ı femme surpasse en horreur monstres et tourillons.

Que tous ceux qui n'ont point laissé s'envoler de leur ıémoire les histoires qu'on leur conta, se souviennent u feu perfide que, pour perdre son enfant, osa llumer Althéa, abandonnant à la flamme le tison rdent auquel étaient attachés les jours de son fils epuis son premier cri au sortir du sein maternel qui devait le suivre à travers la vie jusqu'au jour arqué par le destin.

Les vieux récits flétrissaient encore la sanglante cylla qui, pour plaire à un ennemi, sacrifia son ropre père, et, séduite par les bracelets d'or crétois,

présents de Minos, coupa la boucle d'immortalit[é] sur le front de Nisos endormi sans défiance — l'impu[-] dente chienne! — et Hermès se saisit de lui.

Plus vif *Et puisque j'ai rappelé ces passions affreuses, n'est-ce pas l'heure de maudire enfin l'union haïe d[e] ce palais, la perfidie d'un cœur de femme contr[e] un guerrier, un roi respecté de ses ennemis même[s] et de réserver nos respects au foyer paisible o[ù] l'épouse exerce douce royauté?*

Entre tous les crimes, le langage des hommes a s[u] mettre à part celui des Lemniennes. Il est partou[t] flétri avec horreur, et le malheur même maintenan[t] est dit « lemnien ». La créature qui se souille de c[e] crime haï des dieux doit périr dans l'ignominie : nu[l] ne soutient ce que les dieux ont condamné. Ai-je tor[t] de rappeler ces vérités?

•

Le glaive aigu et pénétrant vient frapper les cou[-] pables au cœur. La Justice veut qu'ils soient foul[és] aux pieds, même au prix d'un crime, ceux dont l[e] crime osa violer les lois que respecte Zeus.

Inébranlable reste la Justice : le Destin d'avance a forgé ses épées; et l'enfant des meurtres anciens es[t] enfin conduit au foyer dont il doit laver les soui[l-] lures par un guide aux vues profondes, la glorieu[se] Érinys.

Oreste et Pylade reparaissent dans un accoutrement compl[et] de voyageurs. Leurs armes sont cachées sous leurs manteau[x]. Oreste frappe à la porte centrale.

ORESTE

Esclave, esclave, entends frapper aux portes de a cour. N'y a-t-il personne dans ce palais ? Esclave, sclave, encore un coup ! Voilà trois fois que j'ap- elle : que quelqu'un sorte enfin, si le puissant gisthe est homme hospitalier.

La porte s'ouvre.

LE PORTIER

Eh bien ! J'écoute. De quel pays est l'étranger ? 'où vient-il ?

ORESTE

Va dire à ceux qui commandent ici que j'arrive orteur d'un message — mais hâte-toi, car le char énébreux de la nuit se hâte aussi, et l'heure est enue pour le voyageur de laisser tomber l'ancre ans des demeures hospitalières — fais sortir un es maîtres de la maison, soit une femme ayant utorité ici, soit plutôt un homme. *Le portier rentre dans palais et en referme la porte, tandis qu'Oreste achève avec vivacité.* 'ar, devant une femme, notre gêne s'exprime en iots embarrassés : l'homme avec l'homme parle ans crainte et tient un clair langage.

Clytemnestre apparaît à la porte du gynécée, entourée d'esclaves. Électre est derrière elle.

CLYTEMNESTRE

Étrangers, dites ce qu'il vous faut. Vous trou-verez dans ce palais ce que vous êtes en droit d'y attendre, des bains chauds et, pour endormir vo fatigues, un lit, sur lequel veillera un regar bienveillant. Si vous venez pour chose plus sé-rieuse, c'est l'affaire des hommes, à qui nous en référerons.

ORESTE

Étranger à ce pays, je viens de Daulis en Pho-cide. Comme je cheminais vers Argos, portant moi même mon propre bagage, dans l'état même o j'arrive ici, sans me connaître et sans m'être connu un homme m'a abordé, et, après m'avoir parlé d son voyage, questionné sur le mien, voici ce qu m'a dit Strophios de Phocide — j'appris son nom en causant : — « Puisque aussi bien tu vas à Argos étranger, songe à dire aux parents d'Oreste qu'i est mort. Ne l'oublie pas, de grâce. Veulent-ils l voir ramener auprès d'eux ? préfèrent-ils qu'i soit enseveli ici, étranger devenu notre hôte tout jamais ? rapporte-moi leurs ordres. Pour l'ins-tant, les flancs d'une urne d'airain enferment se cendres pleurées selon les rites. » Je t'ai répét tout ce qu'il m'a dit. Parlé-je à des parents quali-fiés pour m'entendre ? je l'ignore : mais il sied qu le père au moins soit averti.

ÉLECTRE

Malheur sur moi ! Ton message anéantit cette maison. Ah ! qu'il est difficile de lutter contre toi, Imprécation tombée sur ce palais ! Comme tu sais porter partout les yeux et, même de loin, dompter de ton arc infaillible ce que nous croyions avoir mis à l'abri ! Tu me dépouilles donc de tous les miens, infortunée désormais sans espoir ! Oreste avait gagné la première partie et retiré son pied du bourbier sanglant, et maintenant lui-même, le dernier espoir qui nous restât de guérir le délire l'ivresse de cette maison, il te faut aussi marquer son échec !

Oreste regarde fixement Clytemnestre, qui est restée froide et muette.

ORESTE

J'aurais voulu que de meilleures nouvelles me issent connaître et accueillir d'hôtes aussi nobles. Personne est-il mieux disposé qu'un hôte pour ses hôtes ? Mais mon cœur eût jugé impie de dissimuler des amis quelque chose d'un pareil message, après promesse là-bas faite et accueil ici reçu.

CLYTEMNESTRE

Tu n'en seras pas moins traité selon ton mérite t reçu en ami par cette maison. Un autre tôt ou ard nous eût porté même message. Mais l'heure

est venue, pour le voyageur qui a fait sa journée de rencontrer des soins en rapport avec sa longue route. (A Électre.) Conduis-le dans les chambres réservées à nos hôtes avec ses serviteurs et ses compagnons. Et qu'ils y trouvent tout ce qui convient à leurs membres lassés. Je t'avertis : songe en m'obéissant que tu m'en rendras compte. — (Oreste et Pylade suivent Électre et entrent dans le palais par la porte centrale.) Pour nous, nous allons tout rapporter au maître du palais, et, comme nous ne sommes pas, nous, à court d'amis, nous délibérerons avec eux sur l'événement.

Clytemnestre rentre dans le gynécée.

LE CORYPHÉE

Mélodrame — Eh bien! captives du palais, quand donc déploierons-nous, en faveur d'Oreste, la force amie de nos prières?

LE CHŒUR

O terre sacrée, et toi, dernier rivage de la lumière, tombeau sacré élevé sur le corps du roi qui guida les nefs de la Grèce, l'heure est venue, écoute-nous, secours-nous. Oui, l'heure est venue pour la Persuasion traîtresse de descendre avec eux dans la lice, et pour Hermès infernal, pour le mort du fond de sa nuit, de guider leurs épées aux combats meurtriers.

La nourrice sort du palais par la porte de droite.

LE CORYPHÉE

L'étranger, je pense, prépare le meurtre. Je vois là, tout en pleurs, la nourrice d'Oreste. Où vas-tu, Cilissa, hors du palais clos? Le chagrin, je crois, t'accompagne, sans que tu l'aies payé pour cela.

LA NOURRICE

La maîtresse veut que j'appelle Égisthe bien vite pour qu'il voie les étrangers et que plus nettement, d'homme à homme, il vienne écouter leur message. Devant les serviteurs, elle a feint de le trouver triste; mais son œil cachait un sourire, car, pour elle, tout se termine à souhait, tandis que, pour cette maison, c'est le malheur complet que trop clairement nous apportent ces étrangers. Ah! lui, rien qu'à entendre la chose, va sentir son cœur tout joyeux! Las! chétive! comme les vieux souvenirs en moi gravés des maux si lourds de la maison d'Atrée déjà pesaient à mon cœur! Mais jamais encore je n'avais eu à porter un pareil chagrin. Les autres, je les épuisais patiemment. Mais mon Oreste, pour qui j'ai usé ma vie, que j'ai reçu sortant de sa mère et nourri jusqu'au bout! Ah! ces cris impérieux qui me faisaient courir des nuits entières! J'aurais donc supporté pour rien toutes ces misères de l'enfance! Car ce qui ne connaît pas, comment faire? il faut bien l'élever comme un petit chien, deviner ses envies : encore dans les

langes, l'enfant ne parle pas, qu'il ait faim, soif ou besoin plus pressant; mais son petit ventre se soulage seul. J'avais à tout prévoir, et comme, ma foi ! souvent j'y étais trompée, je devenais laveuse de langes : blanchisseuse et nourrice confondaient leurs besognes. Mais, en acceptant cette double peine, j'avais élevé Oreste pour son père ! Et il est mort ! Voilà ce que j'apprends, malheureuse Mais je vais vers l'homme qui a perdu ce palais c'est sans peine, lui, qu'il va entendre la nouvelle

LE CORYPHÉE

Mais en quel appareil veut-elle qu'il se montre

LA NOURRICE

Quel appareil ? répète et je comprendrai mieux

LE CORYPHÉE

Avec toute sa garde ou bien seul, sans escorte

LA NOURRICE

Elle veut qu'il amène tous ses porteurs de lances

LE CORYPHÉE

Ne transmets pas l'avis au maître que tu hais Pour ne pas l'effrayer, dis-lui, d'un cœur joyeux de venir seul, en hâte. Bon messager redress message tortueux.

LA NOURRICE

Mais peux-tu espérer, après cette nouvelle ?

LE CORYPHÉE

Mais Zeus peut bien changer tous nos malheurs n joies.

LA NOURRICE

Comment? Oreste est mort, l'espoir de ce palais.

LE CORYPHÉE

Pas encore : qui le croit sera mauvais devin.

LA NOURRICE

Que dis-tu? As-tu donc reçu d'autres nouvelles?

LE CORYPHÉE

Va t'acquitter de ton message et remplis les -dres reçus : aux dieux de veiller à quoi ils ›ivent veiller.

LA NOURRICE

J'irai donc et suivrai ton conseil. Que la faveur .vine tourne tout pour le mieux!

La nourrice sort par la droite.

LE CHŒUR

Animé *Maintenant, je t'en conjure, Zeus, père des dieux de l'Olympe, accorde-nous la victoire, une décisive victoire, car c'est pour un sage héros, dont l'ardent désir n'est que justice et piété, que Péan a élevé la voix. Et toi, Zeus, veille sur lui.*

Plus soutenu *Oui, fais triompher de ses ennemis, Zeus, celui qui est dans ce palais, car, si tu l'élèves au trône de son père, il t'en paiera, joyeux, un double et triple prix.*

Animé *Vois le jeune coursier, orphelin d'un roi qui te fut cher, attelé à un char de douleurs. Fais que, sans s'égarer loin du but, sans briser son timon, il atteigne enfin le sol de cette terre où tendaient avidement les pas qu'il a faits.*

Plus soutenu *Oui, fais triompher de ses ennemis, Zeus, celui qui est dans ce palais, car, si tu l'élèves au trône de son père, il t'en paiera, joyeux, un double et triple prix.*

Animé *Et vous qui, dans le sanctuaire domestique, aimez l'éclat joyeux de l'or, dieux bienveillants, prêtez-moi l'oreille. Allons, que le sang de nouveaux meurtres vengeurs lave les taches du passé! Que le vieux meurtre n'enfante plus dans la maison!*

Plus soutenu *Toi qui habites aux flancs profonds de Delphes, fais qu'un meurtre légitime relève enfin la maison d'un héros et qu'elle puisse voir de ses yeux attendris le soleil de la liberté percer la nuit qui l'enveloppe.*

Et puisse Hermès, fils de Maïa, nous prêter aide en sa justice! Personne mieux que lui ne peut, quand il le veut, guider navire au port. Il saura à propos, soit répandre de brusques lumières, soit, par les paroles obscures, étendre sur les yeux coupables les ténèbres que le jour même ne dissiperait pas. Animé

Toi qui habites aux flancs profonds de Delphes, fais qu'un meurtre légitime relève enfin la maison d'un héros et qu'elle puisse voir de ses yeux attendris le soleil de la liberté percer la nuit qui l'enveloppe. Plus soutenu

Alors, pour célébrer la maison délivrée, nous irons poussant nos clameurs aiguës à travers la ville... Le malheur s'éloigne donc enfin de ceux que nous aimons. Plus vif

Toi, hardiment, quand viendra l'heure d'agir, réponds en invoquant le cadavre d'un père à la voix maternelle criant vers toi : « mon fils! » puis achève l'œuvre de mort, sans craindre d'en jamais répondre. Plus soutenu

Portant en ta poitrine l'inflexible cœur de Persée, résolu à satisfaire d'abord ceux, morts ou vivants, à qui tu te dois, achève le sanglant châtiment de la Gorgone infâme qu'enferment ces murailles et immole le meurtrier. Toujours vif

Oui, hardiment, quand viendra l'heure d'agir, réponds en invoquant le cadavre d'un père à la voix maternelle criant vers toi : « mon fils! » puis achève l'œuvre de mort, sans craindre d'en jamais répondre. Plus soutenu

Égisthe arrive par la droite, suivi de la nourrice.

ÉGISTHE

J'arrive ici mandé par un message : on me dit que des étrangers nous apportent une nouvelle qui certes n'a rien de désirable, puisqu'il s'agit de la mort d'Oreste. Ah! puisse la maison se résigner à cette nouvelle douleur, toute meurtrie qu'elle soit encore de la terreur sanglante dont elle a senti, cette nuit, la morsure! Mais faut-il juger ce qu'on nous raconte comme véridique et réel? Ne serait-ce point des mots effrayés de femmes qui volent dans l'air, puis périssent sans réalité? Que peux-tu m'en dire qui s'impose à mon esprit?

LE CORYPHÉE

Nous avons entendu la nouvelle; mais entre, informe-toi auprès des étrangers : nul rapport n'a l'autorité d'un entretien direct d'homme à homme.

ÉGISTHE

Je veux à mon tour voir et interroger le messager. Était-il lui-même auprès du mourant? ou répète-t-il une rumeur confuse? Il ne saurait tromper mon esprit clairvoyant.

Il entre dans le palais par la porte centrale. La nuit commence à tomber.

LE CORYPHÉE

Mélodrame Zeus! Zeus! que dois-je dire? Comment commencer ma prière et invoquer les dieux contre

les coupables? Comment l'achever et dire tous les vœux que me dicte l'amour d'Oreste?

Car c'est maintenant que les glaives à la pointe meurtrière vont, en se souillant de sang, achever à jamais la ruine du foyer d'Agamemnon,

Ou qu'allumant feux de fête et flambeau de liberté, Oreste va recouvrer enfin le pouvoir qui donne des lois aux cités et l'immense richesse de ses pères.

C'est là la lutte que le divin Oreste, tel un athlète de réserve, va seul engager contre deux adversaires : ah! que ce soit pour la victoire!

On entend tout à coup derrière la porte les cris d'Égisthe.

ÉGISTHE

Ah! hélas!

LE CORYPHÉE

Ah! ah! Qu'est-ce? Comment tout s'est-il terminé dans le palais? Éloignons-nous : l'entreprise s'achève ; ne paraissons pas complices du meurtre. Car voici décidée l'issue du combat.

Le Chœur se retire dans un coin de l'orchestre. La nuit est venue. Un serviteur affolé sort de la porte centrale et se précipite vers la porte du gynécée qu'il heurte bruyamment.

UN SERVITEUR

Hélas! ah! oui, hélas! le maître est frappé à mort! Hélas! encore hélas! une troisième fois.

Égisthe n'est plus. Allons, ouvrez bien vite, et lâchez les verrous des portes des femmes. Nous avons bien besoin d'un homme vigoureux. Mais non : peut-on porter secours à un mort? Ah! ah! je crie à des sourds; ils dorment, c'est pour rien que je pousse ces vains appels. Où est allée Clytemnestre? Que fait-elle? Ah! sans doute, à son tour, maintenant sa tête va tomber près de son amant, justement frappée.

Clytemnestre sort seule du gynécée.

CLYTEMNESTRE

Qu'est-ce? De quelles clameurs remplis-tu la maison?

LE SERVITEUR

Je dis que les morts frappent le vivant.

CLYTEMNESTRE

Ah! je comprends le mot de l'énigme. Nous allons périr par la ruse, ainsi que nous avons tué. Personne ne me tendra donc, vite, la hache meurtrière! Sachons si nous sommes ici des vainqueurs ou des vaincus, puisque j'en suis là de mon sanglant destin!

Elle court vers la porte centrale qui s'ouvre brusquement. Oreste paraît, l'épée à la main. Pylade est derrière lui. Dans le fond on aperçoit le cadavre d'Égisthe. Le serviteur, épouvanté, disparaît par la porte du gynécée.

ORESTE

Toi! fort bien : je te cherche. Celui-ci a son compte.

CLYTEMNESTRE

Hélas! tu es donc mort, ô mon vaillant Égisthe?

ORESTE

Tu l'aimes? Eh bien, va donc t'étendre près de lui! Même mort, tu ne le trahiras pas!

Il s'élance sur elle, l'épée levée. Clytemnestre tombe à ses genoux, déchire sa robe et lui montre son sein.

CLYTEMNESTRE

Arrête, ô mon fils, respecte, enfant, ce sein sur lequel souvent, tout endormi, tu suçais de tes lèvres le lait nourricier.

Oreste laisse retomber son épée et se tourne vers Pylade.

ORESTE

Pylade, que ferai-je? Puis-je tuer une mère?

PYLADE

Oublies-tu donc les clairs oracles d'Apollon, rendus à Pytho même? les serments garants de notre foi? Crois-moi : mieux vaut contre soi avoir tous les hommes plutôt que les dieux.

ORESTE

C'est toi qui as raison, je le reconnais, et ton conseil est juste. (A Clytemnestre.) Suis-moi, je veux t'égorger près de lui. Déjà, vivant, tu l'as préféré à mon père : dans la tombe dors donc avec lui, puisqu'il est l'époux que tu aimes et que tu hais celui qu'il te fallait aimer.

CLYTEMNESTRE

Je t'ai nourri, je veux vieillir à tes côtés.

ORESTE

Meurtrière d'un père, tu vivrais avec moi!

CLYTEMNESTRE

C'est le Destin, mon fils, qui m'a poussée au crime.

ORESTE

Et c'est donc le Destin qui prépara ta mort.

CLYTEMNESTRE

Ah! crains d'être maudit, mon enfant, par ta mère.

ORESTE

Une mère qui jette son fils à la misère!

CLYTEMNESTRE

Je ne t'ai qu'envoyé dans la maison d'un hôte.

ORESTE

Je fus deux fois vendu, moi, fils d'un père libre!

CLYTEMNESTRE

Où donc est le salaire que, moi, j'en ai reçu?

ORESTE

J'ai honte à le nommer, ce salaire infamant.

CLYTEMNESTRE

Dis tout, mais dis aussi les fautes de ton père.

ORESTE

Accuser le soldat, toi, assise au foyer!

CLYTEMNESTRE

Fils, il est dur aux femmes d'être loin du mari.

ORESTE

Le labeur du mari nourrit la femme oisive.

CLYTEMNESTRE

Voudrais-tu donc tuer ta mère, ô mon enfant?

ORESTE

Ce n'est pas moi, c'est toi qui te tueras toi-même.

CLYTEMNESTRE

Prends garde, songe bien aux chiennes de ta mère.

ORESTE

Et celles de mon père, où les fuir si j'hésite?

CLYTEMNESTRE

Ah! je suis là, vivante, à prier un tombeau!

ORESTE

Le destin de mon père vers toi pousse la mort.

CLYTEMNESTRE

J'aurai donc enfanté et nourri ce serpent!

ORESTE

La terreur de tes songes fut un devin sincère.

CLYTEMNESTRE

. . . .

ORESTE

Tu tuas ton époux, meurs sous le fer d'un fils!

Il saisit sa mère par les cheveux et l'entraîne dans le palais. Les portes se referment. Le Chœur revient au milieu de l'orchestre.

LE CORYPHÉE

J'aurais encore des pleurs sur leur sort à tous deux. Mais, à cette heure où le triste Oreste a mis le comble aux meurtres sans fin de la race, mieux vaut pourtant que l'œil de la maison ne se soit pas du moins éteint à tout jamais !

LE CHŒUR

Elle est venue enfin, la Justice qui venge les Priamides, avec son lourd châtiment. Elle est venue dans le palais d'Agamemnon, double lion, double Arès. Il a poussé jusqu'au but, l'exilé prédit par Pytho, guidé dans son élan par les conseils divins. Agité

Ah! jetez vos cris d'allégresse sur le palais de nos maîtres enfin délivré de ses maux et des deux sacrilèges qui, tout en dévorant ses richesses, s'acheminaient vers la mort!

Il est venu le dieu qui, en combattant dans l'ombre, sait par la ruse achever le châtiment. Et elle a guidé sa main dans la lutte, la fille de Zeus que nous nommons de son vrai nom Justice et qui respire un courroux de mort contre qui l'offense.

Ah! jetez vos cris d'allégresse sur le palais de nos maîtres enfin délivré de ses maux et des deux sacrilèges qui, tout en dévorant ses richesses, s'acheminaient vers la mort!

L'oracle que la voix puissante de Loxias Parnassien a proclamé au fond de l'antre delphique attaque à son tour, par traîtrise meurtrière, la traîtrise meurtrière dont le châtiment avait trop longtemps tardé. On peut enfin ne plus servir le crime et vénérer comme il convient la puissance qui règne au ciel.

On peut enfin voir la lumière. Cette maison est délivrée du joug qui l'opprima. Allons, debout, palais! trop longtemps tu restas abattu.

Bientôt le temps qui tout achève transformera l'aspect de ce palais, quand enfin auront été lavées les souillures du foyer, quand les prières qui purifient auront chassé les sanglants délires. La Fortune n'a plus pour nous que regards souriants. Les génies étrangers qui se sont établis en ce palais en seront bannis à leur tour.

On peut enfin voir la lumière. Cette maison est délivrée du joug qui l'opprima. Allons, debout, palais! trop longtemps tu restas abattu!

La porte centrale s'ouvre. On apporte les deux cadavres d'Égisthe et de Clytemnestre étendus côte à côte. Oreste se place derrière eux. Il a l'épée nue à la main. Autour de lui, des esclaves du palais élèvent des torches; d'autres tiennent un voile ensanglanté. Par la droite, le peuple d'Argos accourt à ce spectacle.

ORESTE

Contemplez les deux tyrans de la patrie! Ils avaient tué mon père, ravagé mon foyer, et ils sié-

geaient tous deux, augustes, sur son trône! Maintenant encore ils se restent fidèles — leur mort au moins invite à le penser! — et le serment qui les liait n'est toujours point trahi. Ils s'étaient juré d'immoler ensemble mon malheureux père et de mourir ensemble : voilà une parole désormais tenue. Voyez, vous dont les oreilles seules ont connu nos misères, voyez enfin le piège qui lia mon malheureux père, enchaîna ses bras, entrava ses pieds. (Aux esclaves qui portent le voile.) Déployez-le et, en cercle près de moi, montrez à tous le voile où le héros fut enveloppé, afin que le sacrilège commis par ma mère soit mis sous les yeux, non de mon père, mais du père qui voit toutes choses, du Soleil, qui viendra un jour témoigner pour moi en justice que j'ai justement poursuivi le crime jusqu'au meurtre d'une mère. Je ne parle pas de celui d'Égisthe : adultère, il a subi la peine que porte la loi. Mais celle qui conçut pareille infamie contre un homme dont elle avait porté les fils sous sa ceinture — fardeau d'amour jadis, de haine maintenant, nous dit ce cadavre — que te semble-t-elle? Une murène sans doute, un serpent capable d'empoisonner par simple contact, sans même une morsure, ce qui est près de lui : tant son âme est pleine d'audace et de crime! Qu'une telle compagne n'entre jamais dans ma maison : les dieux me fassent plutôt mourir sans postérité!

LE CHŒUR

Modéré *Hélas! hélas! triste forfait! Tu as succombé à une mort cruelle! Hélas! hélas! Mais plus tarde le châtiment, plus il s'épanouit terrible!*

ORESTE

L'a-t-elle ou non commis? J'en prends ce voile à témoin, qui atteste que l'épée d'Égisthe l'a trempé de sang. Vois, la tache du meurtre s'unit au temps pour détruire les teintes variées de la broderie. De quel nom l'appeler pour rencontrer celui qui lui convient? Piège de chasse? Draperie de cercueil pour envelopper le mort tout entier? Ah! c'est filet qu'il faut dire, panneau, entrave pour les pieds. C'est un filet pareil que, pour tromper ses hôtes, aimerait un bandit vivant de rapines : tel engin de traîtrise, sans cesse facilitant ses crimes, sans cesse remplirait son cœur d'ardente joie. Assassin de mon père, c'est le nom que je lui donne, moi, et, pleurant les crimes commis, les douleurs souffertes et ma race entière, tantôt je m'applaudis et tantôt je gémis d'une victoire dont, pour triste trophée, je n'ai qu'une souillure.

LE CHŒUR

Modéré *Aucun mortel ne traversera sans souffrance une vie toujours heureuse. Hélas! hélas! Telle peine aujourd'hui, telle autre demain!*

ORESTE

Mais, sachez-le — car je ne sais comment tout finira : il me semble conduire un char emporté hors de la carrière; mes esprits indociles m'entraînent malgré moi, et l'Épouvante, devant mon cœur, se tient prête à chanter, et lui à bondir, bruyant, à sa voix — mais, encore maître de ma raison, je le déclare à ceux qui m'aiment : Oui, j'ai tué ma mère justement : meurtrière d'un père, elle était une souillure en horreur aux dieux ; et je proclame que le plus grand aiguillon de mon audace fut le prophète de Pytho, Loxias, qui me prédisait qu'en faisant ce que j'ai fait je n'aurais point à en répondre, tandis qu'en négligeant ses ordres — je ne vous dirai pas le châtiment : l'arc de votre pensée n'atteindrait pas si loin. (Avec son épée, il détache un rameau d'olivier qui est suspendu à la porte du palais.) Et maintenant voyez comment, avec ce rameau entouré de laine, je vais me diriger vers le sanctuaire, cœur du monde, sol sacré de Loxias, où brille la lueur du feu impérissable, pour fuir le sang d'une mère : Loxias m'a défendu de chercher un autre refuge. Et à tous les Argiens je demande de me prêter un jour leur témoignage... tandis que je vais loin d'ici errer comme un banni, vivant ou mort, laissant à jamais ces tristes souvenirs.

Il se dirige vers la sortie de gauche.

LE CORYPHÉE

Tu as triomphé : ne mets pas sur tes lèvres des paroles de mauvais augure; ne t'accable pas toi-même d'imprécations. Tu as délivré tout le pays d'Argos en abattant heureusement les têtes de ces deux vipères.

Oreste recule brusquement, épouvanté, et tourne sur lui-même.

ORESTE

Ah! ah! quelles sont ces femmes pareilles à des Gorgones, vêtues de noir, enlacées de serpents sans nombre? Je ne puis plus rester.

LE CORYPHÉE

Quels vains fantômes te font tournoyer d'horreur, ô de tous les mortels le plus cher à son père? Reprends tes sens : que peut craindre un vainqueur tel que toi?

ORESTE

Ils ne sont pas vains les fantômes qui me torturent. Ah! ce ne sont que trop clairement les chiennes furieuses de ma mère.

LE CORYPHÉE

Le sang est encore tiède sur tes mains : de là le trouble qui s'abat sur ton âme.

ORESTE

Apollon souverain, les voilà qui fourmillent : de leurs yeux goutte à goutte coule un sang odieux.

LE CORYPHÉE

Dans le palais tu te purifieras. Va toucher Loxias, il te délivrera de ton supplice.

ORESTE

Vous ne les voyez pas, vous, mais, moi, je les vois. Elles me pourchassent : je ne puis rester.

Il sort, éperdu, par la gauche.

LE CORYPHÉE

Adieu donc, et qu'un dieu, te suivant de ses regards propices, te garde pour des jours meilleurs!

Tandis que le Chœur lentement rentre dans le palais :

Voici donc le troisième orage dont le souffle ardent vient de s'abattre soudain sur le palais de nos rois. **Mélodrai**

Des enfants dévorés commencèrent ces tristes douleurs. Puis vinrent des douleurs de guerrier et de roi : celui qui guida les armées de la Grèce périt égorgé dans son bain. Et maintenant encore, pour la troisième fois, vient d'entrer ici, dirai-je la mort ou le salut? Où donc, enfin satisfait, où doit s'arrêter, s'endormir le courroux d'Até?

LES EUMÉNIDES

A Delphes, devant le temple d'Apollon. — Le jour naît. Une vieille femme monte lentement les marches du temple. Sa tête est ceinte de laurier ; la lourde clef du sanctuaire est suspendue à son cou : c'est la Pythie. Avant de gravir la dernière marche, elle s'arrête, et, tournée vers la porte encore fermée, fait le geste des adorants, le buste incliné, le bras droit tendu en avant.

LA PYTHIE

Ma prière parmi les dieux distinguera d'abord la Terre, la première des prophétesses ; puis Thémis qui s'assit après sa mère sur le trône prophétique, nous affirme un vieux récit ; après Thémis, et de son plein consentement, sans aucune violence, une autre sœur des Titans, fille de la Terre, y prit place à son tour, Phœbé, et c'est elle qui le transmet, en don de joyeuse naissance, à Phœbos qui tire son nom du nom de son aïeule. Délaissant lac et montagne de Délos, Phœbos vient donc aborder aux rives de Pallas aimées des vaisseaux, afin de gagner cette terre et le Parnasse, son nouveau séjour. Le cortège pieux des enfants d'Héphaistos lui ouvre son chemin, apprivoisant le sol sauvage. Arrivé en ces lieux, il y reçoit l'hommage du peuple et du roi Delphos, pilote du pays. Et Zeus, lui remplissant le cœur de sa prescience, l'assied enfin

sur ce trône, quatrième prophète. Loxias est maintenant l'interprète de Zeus, son père. C'est donc à ces divinités qu'iront d'abord mes prières.

Elle se retourne et porte ses regards du côté opposé, où elle est censée apercevoir, plus bas dans la vallée, l'entrée du sanctuaire, le temple d'Athéna Pronaia et le cours du Pleistos.

J'adresserai ensuite un hommage particulier à Pallas, gardienne de ce sanctuaire, et je saluerai les Nymphes de l'antre Corycien, cher aux oiseaux, retraite divine, où règne Bromios, que je n'ai garde d'oublier : car c'est de là que sa divinité conduisit au combat ses troupes de Bacchantes, le jour où, comme un lièvre, Penthée périt dans ses trames. J'invoque encore les sources du Pleistos, la puissance de Poseidon, et Zeus enfin, le plus haut des dieux, qui tout achève. Puis, je m'assieds, prophétesse, sur mon trône. Puissent les dieux bénir, aujourd'hui plus encore que jamais, mon entrée au sanctuaire ! Si quelques Grecs sont là, qu'ils tirent au sort, suivant l'usage, qui viendra le premier à moi : je vais prophétiser, guidée par le dieu.

Elle gravit la dernière marche, ouvre la porte du temple et entre. Elle ressort presque aussitôt, épouvantée, défaillante, s'appuyant à la porte, au mur, aux colonnes.

Ah ! horrible à dire, horrible à voir de ses yeux, le spectacle qui me chasse du temple de Loxias, si horrible que je n'ai plus même assez de force pour marcher droite, et que mes mains, dans ma course, suppléent mes jambes alourdies. Une vieille femme

qui prend peur n'est plus rien et devient telle qu'un enfant. J'allais vers le sanctuaire riche d'offrandes, quand je vois, contre la pierre qui marque le cœur du monde, un homme couvert d'une souillure en horreur aux dieux, dans la posture des suppliants, les mains dégouttantes de sang, portant une épée nue et un rameau d'olivier des montagnes entouré du lénos rituel, d'une blanche toison, pour parler plus clairement encore. En face de lui, sur les stalles du temple, des femmes dorment, troupe terrifiante. Mais non, ce ne sont point des femmes, mais des Gorgones. Et encore non, ce n'est pas l'aspect des Gorgones qu'elles me rappellent. J'ai bien vu un jour, en peinture, des Harpyes ravissant le repas de Phinée : mais à celles-ci on ne voit pas d'ailes ; leur aspect est sombre et repoussant ; bruyamment elles exhalent un souffle empesté, et leurs yeux pleurent d'horribles larmes. Leurs vêtements ne sont point de ceux qu'il convient de porter ni devant les statues des dieux ni dans les maisons des hommes. J'ignore à quelle race leur troupe appartient et quelle terre l'a pu nourrir sans regretter amèrement sa peine. Que doit-il en arriver ? C'est affaire au maître de cette demeure, à Loxias tout-puissant. Il sait guérir par ses oracles, interpréter les prodiges, purifier même les maisons d'autrui.

Elle s'éloigne en se voilant la face. La porte du temple s'ouvre toute grande. On aperçoit une haute pierre blanche, de forme conique, sur laquelle est peint un serpent. Elle est tout entière recouverte d'un filet où s'attachent d'in

nombrables bandelettes de laine. Contre cette pierre, un homme est accroupi, dans la posture des suppliants. Sa main droite tient un rameau d'olivier, sa main gauche une épée sanglante. Debout derrière lui, appuyé sur son arc, Apollon a posé la main droite sur la tête de son suppliant. Tout autour d'eux les Érinyes, en longs voiles noirs, dorment sur des stalles de pierre.

APOLLON

Non, je ne te trahirai pas : jusqu'au bout, sur toi je veille ; loin de toi, comme debout à tes côtés, ne crains pas que je sois tendre à tes ennemis. Déjà tu vois ici domptées ces folles furieuses. Le sommeil les enchaîne, les vierges maudites, antiques filles de la Nuit, dont ni dieu ni bête sauvage ne partage le lit. Leur naissance même eut lieu pour le mal, puisque leur séjour est l'ombre, séjour du mal, et le Tartare souterrain où elles vivent en horreur aux mortels comme aux dieux de l'Olympe. Fuis pourtant, ne te relâche pas : elles vont te poursuivre à travers le vaste continent et, chaque fois que ton pas errant cessera de fouler la terre, par-dessus les flots et les cités des îles. Mais ne te lasse pas de promener ta peine, avant d'avoir atteint la ville de Pallas. Alors, tombant à genoux, étreins l'antique statue de bois ; et là, pour elles, j'aurai des juges, des mots apaisants, et je trouverai le moyen de te délivrer à jamais de tes peines, puisque c'est moi qui t'ai persuadé de percer le sein d'une mère.

Oreste se lève.

ORESTE

Apollon souverain, tu sais être juste : apprends lonc aussi à être vigilant, et ta puissance garantit e succès.

APOLLON

Songes-y donc toujours et que la crainte n'abatte ·as ton âme. (Hermès apparaît brusquement aux côtés d'Apollon.) Et toi, mon frère, en qui coule le sang de mon ·ère, Hermès, veille sur lui ; justifie ton nom et sois on conducteur. Celui que tu guides est mon suppliant, et Zeus même respecte le respect qu'on ıontre aux proscrits en volant à leur aide pour uider leurs pas.

Apollon disparaît. Oreste, guidé par Hermès, sort rapidement du temple et de l'orchestre. — Pause. — Soudain, au milieu du temple, en avant de la pierre sacrée, surgit l'ombre de Clytemnestre.

CLYTEMNESTRE

Dormez donc à loisir, hé là ! qu'avons-nous besoin e dormeuses ? C'est donc ainsi que vous me dédaignez, seule d'entre les morts, et que l'opprobre u sang par moi versé vit encore dans les enfers, ù honteusement j'erre parmi les ombres : oui, ous dis-je, on me fait durement payer mes actes moi, tandis qu'après l'outrage que j'ai subi d'un ls, nul courroux divin ne se lève en faveur de mère égorgée par la main d'un enfant. (Elle déchire sa robe et montre son sein.) Regarde : que ton âme

voie mes plaies, puisque, dans le sommeil, l'âme s'éclaire de regards qui s'éteignent au jour. N'avez-vous pas à plaisir souvent léché de mes offrandes, libations sans vin, sobres breuvages apaisants? N'ai-je point immolé des victimes à vos repas sacrés, la nuit, sur un foyer bas, à des heures ignorées des autres divinités? Et tout cela, maintenant, vous le foulez aux pieds, je vois. Lui s'évade, disparaît comme un faon et, du milieu du filet, léger, bondit au dehors, en vous adressant railleuse grimace. Entendez-vous ce que veut mon âme? Reprenez vos sens, déesses des enfers; le fantôme de vos songes, c'est moi, Clytemnestre qui vous appelle.

Mugissement du Chœur.

Mugissez, l'homme a disparu et court au loin il a, lui, des amis bien différents des miens.

Mugissement du Chœur.

Tu dors trop, insensible à ma souffrance : mon meurtrier, le parricide Oreste, a disparu.

Grognement du Chœur.

Tu grognes et tu dors : qu'attends-tu pour te lever vite? As-tu donc autre office que d'enfanter des maux?

Grognement du Chœur.

Le sommeil, la fatigue se sont donc conjurés pour épuiser la fougue du terrible dragon?

Double mugissement aigu du Chœur.

LE CHŒUR

Prends! Prends! Prends! Prends! Gare!

CLYTEMNESTRE

Tu poursuis ton gibier en songe, et aboies omme un chien hanté pendant son somme par le ouci de sa besogne. Allons! debout! Que la fatigue n'ait pas raison de toi! Ne va pas, amollie par le ommeil, méconnaître l'outrage qui t'est fait. Sois nfin sensible à de justes reproches : ce sont là les iguillons du sage. (Le Coryphée, qui est la Furie la plus voi-ine de Clytemnestre, s'éveille et écoute ces derniers mots.) Dirige ontre lui ton haleine sanglante, dessèche-le du ouffle enflammé de ton sein; suis-le, épuise-le lans une nouvelle poursuite.

L'ombre de Clytemnestre disparaît. Le Coryphée réveille la Furie la plus proche.

LE CORYPHÉE

Allons, toi, réveille celle-ci comme je fais pour oi. Tu dors : debout! repousse le sommeil; et oyons si l'avis est bon.

Toutes les Erynies se réveillent et s'agitent bruyamment.

LE CHŒUR

— *Ah! ah! malheur! nouvelle peine, amies!* Agité
— *J'ai pourtant déjà assez peiné en vain!*

— Nouvelle peine lamentable, ô dieux! insupportable misère! La bête hors du filet bondit et s'enfuit.

— J'ai cédé au sommeil et j'ai perdu ma proie.

— Ah! fils de Zeus, tu n'es qu'un larron!

— Tu écrases, jeune cavalier, d'antiques divinités.

— Et tu gardes ton respect pour le suppliant, l'impie qui s'est armé contre une mère! Ta divinité s'emploie à nous voler un parricide!

— Qui donc trouverait là une ombre de justice?

— Du fond des rêves, un reproche est venu me frapper, ainsi qu'un aiguillon manié, du haut d'un char, par un bras vigoureux.

— Au cœur, au foie, le fouet du bourreau brutal fait passer en moi un douloureux, trop douloureux frisson.

— Voilà donc comme agissent les jeunes dieux, qui veulent régner sur le monde, sans songer à la justice, du haut d'un trône ensanglanté!

— Au pied, à la cime, voyez, le sang dégoutte du rocher, cœur du monde. Le voilà chargé à jamais d'une repoussante souillure!

— Il a sali le foyer même du prophétique sanctuaire, sans que nul l'y eût invité, stimulé. Il a violé la loi des dieux pour honorer un mortel et déchiré l'antique traité de partage.

— *Mais il peut m'outrager; son suppliant ne sera pas sauvé : même sous la terre, il n'est point pour lui de salut. Chargé de son crime, il va droit aux lieux où un autre à son tour se souillera de son sang.*

Apollon apparaît soudain au fond du temple, l'arc tendu.

APOLLON

Dehors! je l'ordonne; sors à l'instant d'ici. Débarrasse le prophétique sanctuaire, si tu ne veux que le serpent à l'aile blanche, s'élançant de l'arc d'or, ne te fasse cracher de douleur ta noire écume teinte de meurtre et vomir tout le sang par toi tiré des hommes. Il ne vous sied point de fouler le sol de ce temple. Votre place est aux lieux où la justice abat des têtes, arrache des yeux, ouvre des gorges, où, pour tarir leur fécondité, la fleur de la jeunesse est ravie aux enfants, où gémit la longue plainte de victimes mutilées, lapidées, plantées sur le pal. Voilà, entendez-vous? monstres en horreur aux dieux, les fêtes où vous vous complaisez. Et tout votre aspect y répond. C'est au repaire d'un lion buveur de sang qu'il vous convient de vivre, au lieu d'infliger votre souillure à ce palais fatidique. Allez paître sans berger : un troupeau pareil, nul dieu n'en a cure.

LE CORYPHÉE

Apollon souverain, entends-moi à mon tour. Tu es toi-même, non complice, mais seul auteur du crime et vrai coupable.

APOLLON

Et comment? Ne réponds qu'à ma seule question.

LE CORYPHÉE

Ton oracle à ton hôte dicta le parricide.

APOLLON

Mon oracle lui dit: « Venge ton père. » Eh bien?

LE CORYPHÉE

Tu promis d'accueillir sa sanglante souillure.

APOLLON

Et lui dis de chercher ici son seul refuge.

LE CORYPHÉE

Et son cortège alors, pourquoi le chasses-tu?

APOLLON

C'est qu'en cette demeure on ne peut l'accueillir.

LE CORYPHÉE

Je ne fais rien pourtant que de remplir ma charge.

APOLLON

Quelle est donc ta mission ? Va, chante-m'en la gloire.

LE CORYPHÉE

C'est nous qui poursuivons le parricide errant.

APOLLON

Et la femme qui tue son époux, celle-là...?

LE CORYPHÉE

Son crime n'a pas fait couler son propre sang.

APOLLON

Ah ! tu mets donc bien bas et tu réduis à rien un pacte dont les garants sont Zeus et Héra, déesse de l'hymen. Et Cypris, ton raisonnement l'écarte avec dédain, elle à qui les mortels doivent leurs plus douces joies. La couche nuptiale pour l'homme et pour la femme est un lien plus fort que le serment, et sur elle la Justice veille. Si ta faiblesse est telle pour les époux qui s'entre-tuent que tu ne leur accordes ni pensée ni regard de courroux, je déclare injuste ta poursuite d'Oreste, puisqu'il est des crimes pour lesquels on te voit sans colère et d'autres dont tu veux éclatante vengeance. L'œil divin de Pallas saura voir et juger.

LE CORYPHÉE

Ne crois pas que jamais je renonce à ma proie.

APOLLON

Poursuis-la donc ; ajoute encore à tes fatigues.

LE CORYPHÉE

Pourquoi rabaisses-tu mon glorieux ministère ?

APOLLON

Je ne voudrais pas, moi, d'une gloire pareille.

LE CORYPHÉE

Tu jouis bien de ta puissance, assis auprès de Zeus. Moi, le sang d'une mère me pousse, je poursuivrai cet homme comme un chien à la piste.

APOLLON

Moi, je défendrai, je sauverai mon suppliant. Terrible pour les dieux comme pour les mortels est le courroux du suppliant contre qui l'a trahi sans y être forcé.

Le Chœur sort en désordre du temple, et, traversant l'orchestre, disparaît du même côté qu'Hermès et Oreste. La porte du temple se referme. Pause.

La porte se rouvre. On aperçoit au fond du temple la vieille image de bois d'Athéna : le décor représente donc l'Érechtéion d'Athènes. Oreste entre avec Hermès par la droite. Hermès lui montre le temple, puis disparaît. Oreste traverse l'orchestre en courant et s'agenouille devant l'antique statue qu'il entoure de ses bras.

ORESTE

Souveraine Athéna, c'est sur l'ordre de Loxias que je suis venu à toi : accueille le maudit avec bienveillance. Ce n'est plus un suppliant aux mains impures : ma souillure s'est émoussée, effacée au contact des hommes qui m'ont reçu à leur foyer ou rencontré sur les chemins. Fidèle aux avis fatidiques du dieu, j'ai franchi terres et mers : me voici dans ton sanctuaire ; j'y attendrai, déesse, les bras ainsi jetés autour de ton image, l'arrêt de la justice.

Le Chœur entre par la droite.

LE CORYPHÉE

Bien! voici un clair indice. Sois docile à l'avis de ce guide muet. Comme un chien un faon blessé, nous suivons l'homme à la piste du sang qu'il perd goutte à goutte. Mais je sens sous tant de fatigues mes membres brisés, mon sein haletant. Il n'est point de lieu sur la terre où n'ait passé mon troupeau : attachée à sa poursuite, j'ai, sans ailes, volé par-dessus les flots, aussi rapide qu'un navire. Il est ici blotti sans doute : l'odeur du sang humain me sourit.

LE CHŒUR

— *Regarde, allons, regarde de nouveau, porte* Agité
partout les yeux, si tu ne veux voir le parricide

t'échapper encore et, furtif, s'enfuir, laissant sa dette impayée.

Une Furie aperçoit Oreste.

— Ah ! il a donc trouvé un nouveau refuge : les bras enroulés autour de ta statue, déesse immortelle, il implore un jugement de son acte.

— Mais il n'en est pas pour lui : le sang d'une mère, une fois tombé à terre, est difficile à rappeler. Ah! ah! rapide, il a coulé sur le sol : il est perdu à jamais.

— Mais il faut en revanche que ton corps tout vivant fournisse à ma soif une rouge offrande puisée à tes veines. Qu'à longs traits je me désaltère de ce sanglant breuvage !

— Desséché tout vivant, je t'entraîne enfin sous la terre, où tu paieras ton crime du châtiment des parricides.

— Là, tu verras les sacrilèges qui ont offensé divinité, hôte ou parent ; tous, par des souffrances égales à leurs fautes, satisfont enfin à la Justice.

— Car Hadès sous la terre est juge suprême des hommes, et, de tout ce qu'a vu son âme, l'empreinte en elle demeure.

Sans tourner la tête vers le chœur qui s'est rapproché et l'entoure :

ORESTE

Instruit dans le malheur, je sais partout ce qui convient, où l'on a droit de parler comme aussi

où l'on doit se taire. Pour l'heure présente, j'ai reçu d'un sage maître l'ordre d'élever la voix. Le sang sur ma main s'endort et s'efface, la souillure du parricide est lavée : encore nouvelle, le sang d'un pourceau immolé à l'autel de Phœbos l'a chassée loin de moi. Et le compte entier serait long de tous ceux que j'ai approchés sans que mon contact leur ait nui. Je peux donc maintenant, d'une bouche pure, invoquer sans sacrilège celle qui règne en ce pays : qu'Athéna vienne à mon aide, et elle conquerra, sans effort de sa lance, Oreste et sa terre et le peuple d'Argos qui lui restera à jamais allié loyal et fidèle. Soit donc qu'aux champs de Libye, près du fleuve Triton, dont les bords l'ont vue naitre, elle aille, visible ou ceinte de nuées, au secours des siens ; soit qu'elle inspecte, ainsi qu'un hardi chef de guerre, la plaine de Phlégra — la divinité entend les plus lointains appels — ah ! qu'elle vienne à moi et me délivre d'elles enfin !

LE CORYPHÉE

Non, ni Apollon, ni la force d'Athéna ne te sauveront : tu périras, délaissé de tous, l'âme à jamais désertée par la joie, ombre desséchée par des déesses avides. Tu ne réponds pas et rejettes, en crachant, mes oracles, toi, victime engraissée pour mes sacrifices, qui, toute vivante, sans égorgement à l'autel, vas me fournir mon

festin. Et, pour t'enchaîner d'abord, entends l'hymne des Furies.

Mélodrame Allons, nouons la chaîne dansante : nous voulons au grand jour crier notre chant d'horreur,

Et dire suivant quelles lois notre troupe va distribuant leurs lots aux mortels.

Nous nous flattons d'être droites justicières, et quand, l'âme pure, l'homme étale des mains pures,

Jamais notre colère ne marche contre lui ; il traverse la vie sans souffrance.

Mais, quand un criminel, pareil à cet homme, cache ses mains ensanglantées,

Incorruptibles témoins, nous venons au secours des morts et, sans merci, la sanglante créance en main, nous surgissons devant lui.

Les Furies entourent Oreste et, à chaque refrain, l'enveloppent d'une danse sauvage.

LE CHŒUR

Vigoureux *O ma mère, Nuit, ma mère, toi qui m'as enfantée pour qu'aux ténèbres de la mort, comme au soleil des vivants, la vengeance pût suivre son cours, entends-moi donc. Car le fils de Latone s'attaque à mes honneurs en m'arrachant ce lièvre, offrande expiatoire du meurtre d'une mère.*

Fiévreux *Mais, pour notre victime, voici le chant-délire, vertige, égarement, voici l'hymne des Érinyes, l'hymne*

sans lyre, enchaîneur d'âmes, qui sèche les mortels d'effroi.

Le lot que pour jamais m'a fixé la Parque inflexible, c'est de faire escorte aux mortels qui l'ont osé fouler aux pieds dans un délire parricide, jusqu'à ce qu'ils descendent aux enfers : et, même dans la mort, ils ne trouveront la délivrance. Vigoureux

Mais, pour notre victime, voici le chant-délire, vertige, égarement, voici l'hymne des Érinyes, l'hymne sans lyre, enchaîneur d'âmes, qui sèche les mortels d'effroi. Fiévreux

Telle est la part qu'à notre naissance nous fit un décret du Destin. Nous devons, en retour, régner loin des immortels, et nul d'entre eux ne partage nos festins. Le lot, le sort pour lequel je suis née m'écarte des fêtes aux voiles blancs. J'ai pris pour moi Large

La ruine des foyers où, en pleine paix, Arès frappe un frère : sur lui alors, ah! nous bondissons et, si puissant qu'il soit, l'étouffons dans un sang nouveau. Fiévreux

Notre zèle s'emploie à enlever à d'autres tels soucis, à décharger les dieux des causes à moi réservées et, puisque Zeus écarte de son audience l'infâme créature qui se souille de sang, à achever sans discussion. Large

La ruine des foyers où, en pleine paix, Arès frappe un frère ; sur lui alors, ah! nous bondissons Fievreux

et, si puissant qu'il soit, l'étouffons dans un sang nouveau.

Large *Les gloires humaines qui s'élèvent imposantes jusqu'à l'éther fondent et disparaissent humiliées sous la terre, quand contre elles s'élancent nos voiles noirs et les maléfices de nos pas dansants.*

Fiévreux *Oui, mon pied bondit et, si loin que soit le coupable, lourdement sur lui retombe ; et ses pas fugitifs vacillent sous le lourd fardeau de vengeance.*

Large *Il est déjà tombé et ne s'en doute pas dans le délire qui le perd : sa souillure vole autour de lui et met la nuit sur ses yeux. Mais la rumeur gémissante conte qu'une brume sombre enveloppe la maison.*

Fiévreux *Oui, mon pied bondit et, si loin que soit le coupable, lourdement sur lui retombe ; et ses pas fugitifs vacillent sous le lourd fardeau de vengeance.*

Plus vif *Le courroux adroit et tenace, la mémoire fidèle aux crimes, terrible, inexorable aux mortels, sans que nul m'en rende hommage, je fais honneur au rôle sans honneur que je remplis loin des dieux, dans un désert sans soleil, inaccessible aux pas des vivants et des morts.*

Quel mortel peut donc entendre sans tremblement ni respect les lois à moi fixées par la Parque et ratifiées par les dieux? Je garde un apanage antique et ne suis pas de celles qu'on dédaigne, bien que ma place soit sous terre, dans une nuit close au soleil.

ATHÉNA

Apparaissant soudain, debout auprès de sa statue.

J'ai de loin entendu l'appel d'une voix : sur les bords du Scamandre, je prenais possession du pays que les rois et chefs de la Grèce m'ont attribué comme une riche part du butin de leur lance, et dont le sol désormais est à moi, présent réservé aux fils de Thésée. C'est de là que j'ai porté ici mes pas infatigables, laissant l'égide, à défaut d'ailes, frémir au vent sur ma poitrine, rapide comme un char attelé de fortes cavales. Et maintenant, en voyant cette troupe nouvelle en ce pays, mon cœur ne tremble pas, mais mon regard s'étonne. Qui donc êtes-vous? Je m'adresse à tous également ; à toi, l'étranger prosterné aux pieds de mon image ; à vous aussi, car vous ne ressemblez à nulle créature : les dieux jamais ne vous ont vues au milieu des déesses et vous n'avez rien de l'aspect des mortelles. Mais, parce qu'on est soi-même sans défaut, insulter son prochain est acte d'injustice, éloigné d'équité.

LE CORYPHÉE

Tu sauras tout en peu de mots, fille de Zeus. Nous sommes les tristes enfants de la Nuit. Dans les demeures souterraines, on nous nomme les Imprécations.

ATHÉNA

Bien! je sais votre race et le nom qu'on vous donne.

LE CORYPHÉE

Apprends donc maintenant ma noble mission.

ATHÉNA

Soit, si tu veux du moins parler un clair langage.

LE CORYPHÉE

C'est nous qui de son toit chassons le meurtrier.

ATHÉNA

Et, pour lui, où s'arrête votre longue poursuite?

LE CORYPHÉE

Au royaume où la joie n'a jamais habité.

ATHÉNA

Ainsi cet homme fuit devant tes cris sauvages?

LE CORYPHÉE

Oui, car il a osé immoler une mère.

ATHÉNA

Sans y être contraint par quelque loi terrible?

LE CORYPHÉE

Quel aiguillon puissant excuse un parricide?

ATHÉNA

Je vois là deux parties, mais n'entends qu'une voix.

LE CORYPHÉE

Ni pour nous ni pour lui, il ne veut de serment.

ATHÉNA

Tu veux passer pour juste et non l'être en effet.

LE CORYPHÉE

Comment donc? Instruis-moi : tu es riche en sagesse.

ATHÉNA

Les serments ne font pas triompher l'injustice.

LE CORYPHÉE

Fais ton enquête alors et juge sans délais.

ATHÉNA

Vous me remettez donc la décision suprême?

LE CORYPHÉE

Oui, pour te rendre ainsi l'hommage qui t'est dû

ATHÉNA

Que peux-tu à cela répondre, étranger? Dis-moi ton pays, ta race, tes malheurs; puis réfute tes accusatrices, si vraiment tu as eu foi dans la justice quand tu es tombé à genoux près de mon foyer, embrassant mon image, suppliant respecté comme fut Ixion. A tous ces points d'abord, donne réponse claire.

ORESTE

Souveraine Athéna, je t'allégerai d'abord du lourd souci qu'ont trahi tes derniers mots. Je ne suis point un être impur; ce ne sont point des mains souillées qui embrassent ton image. Je t'en fournirai l'irréfutable preuve. La loi ne défend au meurtrier d'élever la voix que jusqu'au jour où, par les soins d'un purificateur du sang répandu, le sang d'une jeune bête égorgée a coulé sur lui; et il y a longtemps déjà que j'ai usé ma souillure au contact d'autres foyers et sur tous les chemins de la terre et des mers. Écarte ce souci, te dis-je. Pour ma naissance, connais-la sans tarder. Je suis Argien, et mon père t'est bien connu, Agamemnon, qui arma la flotte des Grecs et t'aida toi-même à faire une cité de ruines de la cité troyenne. Il a péri, ce roi, et d'une mort indigne, quand il revint à son foyer. Ma mère aux noirs desseins l'a tué, l'enserrant dans un riche filet qui reste garant du crime accompli dans le bain. Et

moi, longtemps exilé, rentrant enfin dans ma patrie, j'ai tué ma mère — je ne le nierai pas — pour qu'un meurtre payât le meurtre de mon père adoré. Mais, de ma conduite, Loxias est responsable aussi, dont les oracles, aiguillons de mon âme, ne me prédisaient que douleurs, si je n'exécutais tous ses ordres contre les coupables. Ai-je eu tort ou raison ? A toi d'en décider : je suis en ta puissance ; quoi qu'il fasse de moi, j'accepte ton arrêt.

ATHÉNA

Si l'on trouve la cause trop grave pour que des mortels en décident, il n'est pas davantage permis à la déesse de juger les colères trop promptes qui se font justice dans le sang. Je dois surtout me souvenir que tu es venu à moi en suppliant, purifié selon les rites, sans souillure périlleuse pour ce sanctuaire, et, ma cité n'ayant pas davantage de reproches à te faire, je n'ai pour toi que respect. Mais ces déesses aussi gardent un privilège qui ne se peut dédaigneusement écarter, et, si elles n'obtiennent pas une triomphante victoire, sur le sol de ce pays s'abattra le trait de leur colère, une intolérable et douloureuse épidémie. J'en suis donc là : que je les accueille ou les repousse, les deux me réservent d'indicibles dangers. Mais, puisque ce destin est tombé sur Athènes, j'établirai ici des juges criminels, respectueux des serments, et leur tribunal restera fondé pour l'éter-

nité. Pour vous, faites appel aux témoignages et aux preuves, ainsi qu'aux serments, auxiliaires de la justice. Je reviendrai lorsque j'aurai choisi les meilleurs de ma ville, pour qu'ils jugent selon la justice, sans transgresser leurs serments d'un cœur oublieux d'équité.

Elle sort par la droite. Oreste se relève, et debout, immobile, regarde fièrement les Furies.

LE CHŒUR

Décidé *De nouvelles lois vont bouleverser le monde, si un jugement fait triompher la cause de ce parricide. Ce bel arrêt va désormais faciliter le crime aux hommes et, par la main des fils, distribuer aux pères de véritables et multiples blessures, dans les jours qui viendront.*

Mon courroux furieux qui surveillait les hommes ne poursuivra donc plus les auteurs de ces crimes. Je laisserai tout meurtre impuni. Chacun alors, se lamentant sur le mal que lui fait un fils, ira demandant un remède, un soulagement incertain à sa peine, à d'autres malheureux impuissants à le conseiller.

Que personne n'aille maintenant, frappé par le malheur, nous invoquer en s'écriant : « O Justice! O trônes des Erinyes! » Ces mots gémissants, bientôt vont les gémir un père ou une mère dans des douleurs nouvelles, car la Justice voit crouler sa demeure.

Il est des cas où la crainte est utile et doit, vigi-

lante, trôner au fond des cœurs. Il est bon d'apprendre la sagesse en gémissant. Qui donc, mortel ou cité, s'il ne redoutait quelque loi intime, respecterait encore la Justice?

Ne consens à vivre ni sans lois ni sans liberté. La Divinité, ailleurs changeante en ses desseins, a voulu du moins que partout triomphât la mesure. Le vieux dicton est d'accord avec moi : « Si de l'impiété, l'insolence est la fille, de la saine raison naît le bonheur aimé qu'appellent nos prières. » Plus soutenu

Je te le dis, et sans réserve : respecte l'autel de la Justice et ne va pas, pour quelque gain, l'outrager, le renverser sous tes pieds impies. Le châtiment toujours viendra : inéluctable reste le dénoûment. Sois fidèle au respect dû à tes parents, observe à ton foyer les lois hospitalières.

C'est ainsi que l'homme qui, sans contrainte, a su être juste, ne peut ignorer le bonheur : jamais il ne doit périr tout entier. Mais le coupable à l'audace rebelle, qui s'est chargé d'un butin pêle-mêle amassé par la violence et contre la justice, sombrera un jour, j'en réponds, quand la voilure en émoi sentira l'antenne brisée. Plus animé

Il appelle et nul ne l'écoute dans l'irrésistible tempête : la Divinité rit de l'insolent, qui a dépouillé sa fierté, une fois en proie à d'indicibles douleurs et déjà recouvert des flots. Sa longue prospérité

est venue enfin heurter l'écueil de la Justice et, sans que nul l'ait pleuré, le voilà mort, anéanti.

Athéna rentre par la droite. Derrière elle un héraut introduit douze juges. La foule se presse autour d'eux. Les juges vont s'asseoir. Athéna reste debout au milieu d'eux. Le Chœur se retire sur un des côtés de l'orchestre ; Oreste se place en face de lui.

ATHÉNA

Héraut, fais ton office : écarte la foule, et que la trompette perçante d'Étrurie, sous le souffle humain qui l'emplit, fasse aux oreilles du peuple éclater sa voix aiguë. Il convient, tandis que ce Conseil s'assemble, que le silence règne et que toute la ville sache quel tribunal j'établis ici pour l'éternité... afin de clore ce débat par un juste arrêt.

Apollon se montre soudain à côté d'Oreste.

LE CORYPHÉE

Apollon souverain, règne en ton royaume. Qu'as-tu à voir dans cette cause ?

APOLLON

Je viens pour témoigner en faveur de cet homme — car, suppliant de ma demeure, il vint, au fond de mon sanctuaire, s'agenouiller à mon foyer, où moi-même je purifiai ses mains sanglantes — et pour plaider notre cause. Je suis responsable

du sang de sa mère. (A Athéna.) Toi, introduis la cause, et, suivant ta sagesse, décide en ce débat.

Athéna se tourne vers les Furies.

ATHÉNA

La parole est à vous : c'est ainsi que j'introduis la cause. C'est l'accusateur qui, parlant le premier et avant tout débat, peut sans doute le mieux nous instruire des faits.

PREMIER CHOREUTE

Si nous sommes nombreuses, nous saurons parler bref : à chacune à son tour réponds donc point pour point.

DEUXIÈME CHOREUTE

Et d'abord, dis-le-moi, n'as-tu pas tué ta mère ?

ORESTE

Je l'ai tuée, cela, je ne le nierai point.

TROISIÈME CHOREUTE

Sur trois manches, en voici une déjà gagnée.

ORESTE

Je ne suis pas à terre : ne te vante donc pas !

QUATRIÈME CHOREUTE

Il te faut dire aussi comment tu l'as tuée.

ORESTE

Mon bras, armé du fer, lui a tranché la gorge.

CINQUIÈME CHOREUTE

Mais qui donc te guidait? Quels conseils suivais-tu?

ORESTE

Les oracles du dieu qui témoigne pour moi.

SIXIÈME CHOREUTE

C'est le devin qui t'a dicté le parricide?

ORESTE

Je n'ai point encore eu à regretter mes actes.

SEPTIÈME CHOREUTE

Frappé d'un juste arrêt, tu changeras d'avis.

ORESTE

Mon père, en qui j'ai foi, m'enverra son secours.

HUITIÈME CHOREUTE

Mets ta foi dans les morts : par toi mourut ta mère!

ORESTE

Elle s'était souillée de deux crimes ensemble.

NEUVIÈME CHOREUTE

Et comment ? Instruis ceux qui te doivent juger.

ORESTE

En tuant un époux elle tuait mon père.

DIXIÈME CHOREUTE

Oui, mais tu vis : la mort, elle, l'a libérée.

ORESTE

Mais, tant qu'elle vécut, l'as-tu donc poursuivie ?

ONZIÈME CHOREUTE

Non, car elle n'était pas du sang de sa victime.

ORESTE

Eh quoi ? serais-je donc, moi, du sang de ma mère ?

DOUZIÈME CHOREUTE

Et comment donc t'a-t-elle nourri sous sa ceinture, meurtrier ? Renies-tu le doux sang d'une mère ?

ORESTE

A toi de témoigner. Dis-le-moi, Apollon : l'ai-je tuée justement ? L'acte accompli, je ne le nie pas. Mais fut-il juste ou criminel ? qu'en semble à

ton esprit? Prononce ta sentence, pour que je leur réponde.

APOLLON

Devant vous, puissant tribunal fondé par Athéna, me voici prêt à parler. Je suis prophète et ne saurais mentir. Du haut du trône fatidique, je n'ai jamais rendu d'oracle sur homme ou femme ou cité que ne m'eût dicté Zeus lui-même, père des dieux Olympiens. Je vous le dis : — songez au poids de l'argument — suivez les ordres de mon père ; plus que la foi jurée même oblige la volonté de Zeus.

LE CORYPHÉE

Zeus, à t'entendre, t'a fait transmettre à Oreste l'ordre prophétique, pour venger un père, de ne rien accorder au respect d'une mère?

APOLLON

Oui, car plus grave encore est le meurtre d'un homme qu'entourent les respects dus au sceptre, don de Zeus ; et cela, quand la meurtrière est une femme, qui n'a pas lancé de loin sur lui la flèche guerrière de l'Amazone, mais l'a frappé de la façon que vous allez apprendre, Pallas, et vous tous qui siégez ici pour décider en ce débat. — Il rentrait de la guerre, ayant presque partout rencontré le succès ; elle l'accueillit avec des mots d'amour, le conduisit au bain, puis, comme il sortait de la

baignoire, déployant sur lui un voile, elle frappe l'époux pris au filet sans issue du riche vêtement. Telle fut la mort du héros partout respecté, du roi des flottes grecques. Je l'ai rappelée pour qu'un forfait pareil indignât les hommes devant nous assis pour juger cette cause.

LE CORYPHÉE

Zeus, si l'on t'écoute, a grand souci des pères. Mais lui-même enchaîna son vieux père Kronos. Comment accordes-tu ceci avec cela ? — Vous, je vous en prie, prêtez-nous bien l'oreille.

APOLLON

O monstres haïs de la nature entière, abominables aux dieux, des entraves se peuvent délier ; il y a remède à leur violence, et mille expédients savent en dégager. Mais, quand la poussière une fois a bu le sang d'un homme, il n'est plus pour lui de résurrection. Mon père n'a point à ce mal créé de remèdes magiques, bien qu'il puisse, sans efforts haletants, tout régler selon son caprice.

LE CORYPHÉE

Vois donc comme tu soutiens son innocence ! Du sang, n'en a-t-il pas répandu sur le sol, et le sang d'une mère, celui qui coule dans ses veines ? Et il habiterait ensuite à Argos, au palais paternel ! A quels autels publics sacrifiera-t-il donc ? Quelle

phratrie lui permettra de purifier ses mains à son eau lustrale ?

APOLLON

A cela encore je saurai répondre, et vois la justesse de mon raisonnement. Ce n'est point la mère qui enfante celui qu'on nomme son enfant. Elle n'est que la nourrice du germe en elle semé. Celui qui enfante, c'est l'homme qui la féconde. Elle, comme une étrangère, garde la jeune pousse étrangère — quand les dieux, du moins, le lui permettent. Et de cela, je te donnerai pour preuve qu'on peut être père sans l'aide d'une mère. En voici près de nous un garant, l'enfant de Zeus Olympien, qui n'a point été nourrie dans la nuit du sein maternel, vigoureux arbuste pourtant, tel que nul dieu n'en saurait enfanter de plus beau. Pour moi, Pallas, ma sagesse saura d'ailleurs faire grands ton peuple et ta ville. Mais j'ai dès cette heure guidé ce suppliant au foyer de ton temple pour qu'éternellement il te fût fidèle et que tu eusses des alliés, déesse, en lui et en ses fils, et qu'à tout jamais même fidélité te fût gardée encore par les fils de ses fils.

Athéna se tourne vers les Furies.

ATHÉNA

Puis-je inviter maintenant chacun de ces juges à porter dans l'urne, docile à sa conscience, un suffrage équitable ? Avez-vous tout dit ?

LE CORYPHÉE

Notre carquois à nous maintenant est vidé. J'attends l'arrêt qui va terminer le débat.

Athéna se tourne du côté d'Apollon et d'Oreste.

ATHÉNA

Et vous? — Que dois-je faire pour éviter vos blâmes ?

Apollon répond avec vivacité en s'adressant au tribunal :

APOLLON

Vous avez entendu ce que vous avez dû entendre : en portant vos suffrages, gardez bien dans vos cœurs le respect du serment, étrangers.

ATHÉNA

Écoutez maintenant mes décrets, citoyens d'Athènes, premiers juges du sang versé. Ce tribunal restera fondé à jamais, Conseil éternel du peuple d'Égée. Il siégera sur ce rocher où jadis les Amazones s'établirent et plantèrent leurs tentes, quand elles vinrent, en haine de Thésée, combattre contre Athènes et dresser, en face de sa citadelle, les remparts élevés d'une autre citadelle. Elles y sacrifièrent à Arès, et le rocher, le mont tout entier ont conservé le nom du dieu. C'est là que désormais le Respect et la Crainte,

sa sœur, jour et nuit retiendront les citoyens loin de l'iniquité, pourvu qu'eux-mêmes ne corrompent point la loi : qui trouble une source claire d'affluents impurs et de fange, n'y doit plus trouver de breuvage. Ni anarchie ni despotisme, c'est la règle que je conseille à ma ville d'observer, de respecter toujours. Que surtout elle ne bannisse point la Crainte loin de ses murailles : s'il n'a rien à redouter, quel mortel sait être juste? Si vous révérez ainsi qu'il convient ce tribunal sacré, vous aurez en lui un rempart tutélaire de votre pays et de votre ville, tel que nul autre peuple n'en possède, ni en Scythie ni sur le sol de Pélops. Incorruptible, vénérable, inflexible, telle sera l'assemblée que j'établis ici pour garder, toujours en éveil, la cité endormie. Voilà les conseils que j'ai voulu, pour l'avenir, expressément donner à mes citoyens. Maintenant, vous devez vous lever, porter vos suffrages et rendre votre arrêt en respectant votre serment. J'ai dit.

Les juges se lèvent et, lentement, se dirigent vers les urnes.

LE CORYPHÉE

Suivez mon conseil : songez avec crainte à la lourde présence des Furies sur ce sol.

APOLLON

A mon tour, je vous dis : respectez les oracles d'Apollon et de Zeus; craignez de les rendre stériles.

LE CORYPHÉE

Les causes de sang sont-elles de ton lot, pour que tu en aies tel souci? Tu ne rendras plus d'oracles d'une bouche pure.

APOLLON

Mon père même se serait donc trompé en ses desseins, en accueillant la prière d'Ixion, le premier meurtrier?

LE CORYPHÉE

Des mots! Si je n'obtiens pas gain de cause, ce pays, en retour, sentira le poids de ma présence ici.

APOLLON

Dieux nouveaux ou dieux anciens, nul ne t'honore; c'est moi qui triompherai.

LE CORYPHÉE

C'est ainsi que tu en agis au foyer de Phérès. Tu persuadas les Parques de rendre des humains immortels.

APOLLON

Ne doit-on pas des bienfaits à qui vous honore, surtout à l'heure de sa détresse?

LE CORYPHÉE

C'est toi qui déchiras ainsi les antiques partages, en trompant par l'ivresse d'anciennes divinités!

APOLLON

C'est toi qui bientôt, frustrée de ta victoire, ne cracheras plus qu'un venin impuissant contre tes ennemis!

LE CORYPHÉE

Tu foules aux pieds, jeune dieu, notre vieillesse. Soit! J'attends encore la sentence et retiens jusque-là mon courroux contre Athènes.

ATHÉNA

C'est à moi qu'il appartient de me prononcer la dernière. Je joindrai mon suffrage à ceux qui absolvent Oreste. Je n'ai point eu de mère pour me mettre au monde. Mon cœur toujours — jusqu'à l'hymen du moins — est tout acquis à l'homme : certes, je suis ici du côté du père. Peu doit me toucher dès lors la mort d'une femme qui avait tué l'époux, gardien de son foyer. Oreste est donc vainqueur si les voix se partagent. Jetez promptement les suffrages hors des urnes, juges à qui est confié ce soin.

ORESTE

O Phœbos Apollon, que sera la sentence?

LE CORYPHÉE

O sombre Nuit, ma mère, vois-tu ce qui se passe?

ORESTE

Me faudra-t-il me pendre ou voir encore le jour?

LE CORYPHÉE

Devrons-nous disparaître ou garder nos honneurs?

APOLLON

Comptez bien les suffrages qui tombent de l'urne, étrangers. Respectez la justice en dépouillant les votes. Une voix de moins fait naître une profonde infortune, une voix de plus relève une maison qui croule.

ATHÉNA

Cet homme est absous du crime de meurtre : le nombre des voix des deux parts est égal.

ORESTE

O Pallas, qui viens de sauver ma maison; j'avais perdu la terre paternelle et tu me l'as rendue. Et l'on dira dans la Grèce : Le voici de nouveau citoyen d'Argos, maître des biens de ses ancêtres, grâce à Pallas, à Loxias, à l'arbitre suprême enfin,

au dieu Sauveur, qui a eu égard au meurtre d'un père et, voyant celles-ci plaider pour ma mère, me sauve de la mort. Et moi, rentrant à mon foyer, j'en fais serment à cette terre et à ton peuple, pour l'avenir, pour la durée sans fin des jours : jamais un roi placé au gouvernail d'Argos ne portera contre ce pays des armes réservées au triomphe. Car moi-même alors, du fond de mon tombeau, à ce transgresseur de la foi que je t'ai jurée, je susciterai d'inextricables revers, décourageant sa marche, plaçant sur son chemin des présages de deuil, afin qu'il se repente de son entreprise. Mais à ceux qui, gardant le respect de mes serments, ne cesseront de rendre à la ville de Pallas l'hommage d'une lance alliée, à ceux-là je réserverai ma bienveillance. Adieu donc, déesse, adieu, peuple d'Athènes, puissent tes combats, fermant toute retraite à tes ennemis, sauver ta cité et glorifier tes armes !

Il sort. Apollon a disparu dès que la sentence a été proclamée. La nuit tombe. — Le Chœur, qui est resté immobile et comme accablé, se réveille tout à coup.

LE CHŒUR

Animé *Ah! jeunes dieux, sur vos coursiers triomphants vous piétinez les lois antiques par vous arrachées à mes mains. Soit! l'infortunée qu'on humilie fera sentir à cette terre son pesant courroux. Ah! je vous paierai en douleurs, en répandant sur ce sol le*

venin, le venin de mon cœur dont chaque goutte porte la mort. Ainsi le mal rongeur qui sèche la fleur et l'enfant — ah! Vengeance! Vengeance! — s'élancera sur ce pays et laissera au sol attique plus d'une plaie meurtrière. — (Agite *Pourquoi se lamenter? Comment agir plutôt? Soyons lourdes à cette ville. Ah! elles ont, hélas! subi un cruel affront, les tristes filles de la Nuit, douloureusement humiliées.*

ATHÉNA

Écoutez-moi : moins lourde vous soit votre peine. Vous n'avez pas été vaincues : un arrêt indécis seul est sorti de l'urne, pour satisfaire la vérité, non pour vous outrager. D'éclatants témoignages étaient venus de Zeus, et celui-là même nous les apportait qui avait lui-même prédit à Oreste que de tels actes ne seraient point punis. Et vous voulez déjà cracher sur ce pays votre lourde colère. Réfléchissez, ne vous emportez pas, ne rendez pas ce sol stérile en répandant sur lui, de vos lèvres divines, une bave rongeuse, sauvage dévoratrice des germes. Je vous promets sans réserve un séjour, un asile dans un sol consacré où, sur des trônes éclatants, vous siégerez devant des foyers bas, environnées du respect de ce peuple.

LE CHŒUR

Ah! jeunes dieux, sur vos coursiers triomphants Animo
vous piétinez les lois antiques par vous arrachées à

mes mains. Soit! l'infortunée qu'on humilie fera sentir à cette terre son pesant courroux. Ah! je vous paierai en douleurs en répandant sur ce sol le venin, le venin de mon cœur, dont chaque goutte porte la mort. Ainsi le mal rongeur qui sèche la fleur et l'enfant — ah! Vengeance! Vengeance! — s'élancera sur ce pays et laissera au sol attique plus d'une plaie meurtrière. — (Agité) *Pourquoi se lamenter? Comment agir plutôt? Soyons lourdes à cette ville. Ah! elles ont, hélas! subi un cruel affront, les tristes filles de la Nuit douloureusement humiliées.*

ATHÉNA

Vous n'êtes point humiliées: dans l'excès de votre colère, ne vous en prenez pas, déesses, à des hommes, ne rendez point la terre sourde aux appels de leur travail. Moi aussi je suis forte, forte par Zeus en qui j'ai foi, et — faut-il le dire? — seule dans le ciel, je puis ouvrir la chambre où la foudre dort scellée. Mais ici, point n'en est besoin. Sois docile à ma prière et que tes lèvres en vain courroux ne lancent pas sur ce sol une semence de stérilité. Endors la fougue amère de ce noir flot de haine, reçois ta part d'honneurs et viens vivre avec moi. Sur ce sol populeux, désormais les prémices de toutes les offrandes de naissance et d'hymen te seront réservées, et tu ne cesseras de louer mon conseil.

LE CHŒUR

Moi, souffrir cela, ah! moi, l'antique déesse, vivre sous la terre ainsi qu'un être impur et dédaigné, ah! Je ne respire que colère, impitoyable vengeance. Hélas! Terre et ciel! Ah! quelle douleur, quelle douleur perce mon flanc! Entends l'appel de mon courroux, Nuit, ô ma mère! Mes antiques honneurs, des dieux aux ruses méchantes me les ont ravis, et me voici réduite à rien! Agité

ATHÉNA

Je te pardonnerai tes colères, car tu as l'âge pour toi et, sur bien des points, plus que moi tu es sage. Mais à moi aussi Zeus a donné de penser sensément. Si vous allez vers d'autres terres, vous regretterez cette cité, je vous le prédis; car le temps, dans son cours rapide, accroîtra le renom de ma ville, et toi, établie sur son sol glorieux, près de la demeure d'Érechtée, tu recevras de ses chœurs d'hommes et de femmes un culte que ne t'accorderait nul autre pays. Voilà donc ce qu'il t'est permis de tenir de ma main : bienfaits à répandre, bienfaits à recevoir, entourée du respect d'une terre pieuse entre toutes.

LE CHŒUR

Moi, souffrir cela, ah! moi, l'antique déesse, vivre sous la terre ainsi qu'un être impur et dédaigné, Agité

ah ! Je ne respire que colère, impitoyable vengeance. Hélas ! Terre et ciel ! Ah ! quelle douleur, quelle douleur perce mon flanc ! Entends l'appel de mon courroux, Nuit, ô ma mère ! Mes antiques honneurs, des dieux aux ruses méchantes me les ont ravis, et me voici réduite à rien !

ATHÉNA

Je ne me lasserai point de te dire ton intérêt, pour que tu ne puisses prétendre que ma jeune divinité et les hommes de ma ville ont chassé sans honneur et banni de ce sol une antique déesse. Si tu sais respecter la Persuasion sainte qui donne à ma parole sa magique douceur, tu resteras ici. Mais, si tu t'y refuses, tu serais injuste en laissant tomber sur cette terre ton courroux vengeur qui blesserait mon peuple, alors qu'il t'est loisible de jouir sans conteste de cette cité, éternellement honorée d'elle.

LE CORYPHÉE

Souveraine Athéna, que sera mon asile ?

ATHÉNA

Exempt de toute peine : accepte-le, crois-moi.

LE CORYPHÉE

Soit, je l'accepte donc : lors, quels honneurs m'attendent ?

ATHÉNA

Sans toi nulle maison ne pourra prospérer.

LE CORYPHÉE

Tu sauras m'assurer une telle puissance ?

ATHÉNA

Oui, en ne protégeant que qui t'honorera

LE CORYPHÉE

Et cet engagement vaut pour l'éternité ?

ATHÉNA

Ce qu'Athéna promet, elle sait le tenir.

LE CORYPHÉE

Tu charmes mon courroux, je renonce à ma haine.

ATHÉNA

Viens donc en ce pays te faire des fidèles.

LE CORYPHÉE

Quels vœux m'ordonnes-tu de chanter sur ta ville ?

ATHÉNA

Ceux qui appelleront un triomphe sans tache. Qu'ils le demandent au ciel, à la terre, à l'onde marine, et que les brises, sœurs des soleils pro-

pices, viennent souffler sur ce pays! Que la fécondité du sol et des brebis ne se lasse pas d'enrichir ma ville! Veille à la semence humaine, mais arrache de terre la race des impies; car j'aime à voir, comme un bon jardinier, les justes croître à l'abri de l'ivraie. Ne lance pas dans la cité que j'aime ces aiguillons sanglants qui ravagent les jeunes poitrines, et, sans vin, les affolent à l'égal de l'ivresse. Ne t'empare pas des cœurs de ces citoyens pour y installer la rage meurtrière qui les anime, ainsi que des coqs, contre leur propre sang et leur souffle une mutuelle audace. Que seule éclate la guerre étrangère, déjà proche de nous, où se révéleront de nobles ardeurs de gloire, tandis que se tairont nos luttes d'oiseaux de volière! Voilà les vœux qui te regardent. Car, pour les combats sanglants où se conquiert un vrai renom, moi-même veillerai à ce qu'ils élèvent Athènes triomphante au-dessus des cités des hommes.

LE CHŒUR

Décidé *Oui, je veux vivre avec Pallas et ne point dédaigner la ville dont Arès et Zeus tout-puissant font, par leur présence, la citadelle des dieux, éclatant rempart des autels sacrés dans la Grèce. Sur elle j'épands mes vœux, mes oracles propices. Puissent les moissons, nourricières de vie, jaillir à flots du sol à la lumière d'un soleil resplendissant!*

ATHÉNA

J'obéis à l'amour que je porte à ce peuple en fixant ici de grandes et terribles déesses dont le lot est de tout régler chez les hommes. Celui qui les rencontre hostiles à sa race est soudain frappé sans savoir d'où le coup est venu. Mélodram

Ce sont les crimes des pères qui traînent le fils devant les Érinyes, et un trépas muet l'immole, malgré ses cris altiers, à leur courroux furieux.

LE CHŒUR

Que jamais souffle empesté ne vienne flétrir vos arbres! voilà le vœu de mon cœur. Et que l'ardeur d'un soleil aveuglant se résigne à ne pas franchir vos frontières! Que jamais ne pénètre dans l'Attique le mal cruel dont meurent les moissons! Et que la terre toujours nourrisse de fécondes brebis, mères de deux agneaux au temps fixé! Que la richesse enfantée par le sol et révélée par Hermès fasse honneur à la générosité divine! Décidé

ATHÉNA

Entendez-vous, gardiens d'Athènes, ce qu'elle décide pour vous? Grande est la puissance de l'auguste Érinys près des dieux qui règnent sous la terre; et, chez les hommes, c'est elle encore qui, ouvertement et sans contrôle, donne aux uns les Mélodram

chants joyeux, aux autres une vie ternie par les larmes.

LE CHŒUR

Plus soutenu

J'éloigne de vous les morts faucheuses de jeunes hommes. Accordez aux vierges aimables de vivre aux côtés d'un époux, souverains arbitres, et vous, déesses, filles de ma mère, Parques, saintes distributrices d'équité, qui, dans toute maison et à toute heure, savez faire sentir aux coupables le poids de votre commerce vengeur, ô de toutes les divinités les plus entourées de respect !

ATHÉNA

Mélodrame

A entendre leurs vœux souverains si propices à ma cité, j'ai la joie au cœur et je bénis la Persuasion dont les regards guidaient mes lèvres et ma langue en face de leurs sauvages refus. Zeus, dieu de la parole, a triomphé. Cette victoire rouvre la lutte, une lutte éternelle de bienfaits entre nous.

LE CHŒUR

Toujours assez large

Et que jamais, dans cette ville, la Discorde insatiable de crimes ne frémisse ! Que la poussière abreuvée du sang noir des citoyens ne se paye pas, en sa colère, du sang des meurtres vengeurs qui épuisent les cités ! Que tous entre eux n'échangent que de bons offices, remplis d'un mutuel amour et haïssant d'un même cœur ! A bien des maux humains, l'union est le remède.

ATHÉNA

Dira-t-on qu'elles se refusent à trouver la voie des souhaits propices? De ces visages effrayants, je vois sortir pour ce peuple d'immenses prospérités. Si à leur amour votre amour répond par de pieux et éternels hommages, vous montrerez au monde un peuple, une cité vivant sans trouble dans la droite justice. Mélodra[...]

Les prêtresses d'Athéna sortent du temple. Elles sont suivies de porteurs de flambeaux et de victimes de sacrifices.

LE CHŒUR

Adieu, vivez heureux au milieu des dons bénis de la richesse, vivez heureux, citoyens d'Athènes, et, assis aux côtés de la Vierge de Zeus, rendez-lui son amour, imitez sa sagesse. Ceux que Pallas abrite sous son aile sont respectés de Zeus lui-même. Plus ani[...]

ATHÉNA

Adieu, vivez heureuses aussi. Je dois marcher devant vous et vous montrer votre asile aux lueurs sacrées de ce cortège. Allez, avec ces victimes saintes, descendez sous la terre : retenez ce qui perdrait notre cité; envoyez-nous ce qui doit aider à sa gloire. Mélodra[...]

Et vous, enfants d'Athènes, fils de Cranaos, guidez les étrangères qui se fixent chez nous. Et que

commence, pour cette ville, le règne bienfaisant d'une volonté bienfaisante!

LE CHŒUR

Toujours vif *Adieu, vivez heureux, je répète mon vœu, vous tous qui jouissez d'Athènes, divinités ou mortels : votre cité est celle de Pallas. Soyez fidèles à l'hospitalité que vous m'avez offerte, et vous n'aurez pas à vous plaindre de ce que vous apportera la vie.*

ATHÉNA

J'applaudis au langage de vos vœux, et c'est moi qui vous guiderai, à la clarté des torches lumineuses, jusqu'aux grottes profondes où vous allez descendre, avec ces prêtresses attachées à mon image. Tel cortège est bien dû à la troupe glorieuse qui va devenir l'œil vigilant du pays de Thésée... Enfants avec leurs mères, vieilles femmes formées en chœur, pour honorer les déesses, enveloppez-vous de voiles empourprés — tandis que jaillit la clarté du feu — afin que leur séjour propice en cette terre se manifeste désormais par des floraisons de héros.

Le cortège s'organise et, lentement, se met en marche.

LE CORTÈGE

Large *Allez à votre demeure, puissantes, vénérées déesses, enfants inféconds de la féconde Nuit. Un cortège ami vous guide. — Que tous dans la cité se recueillent.*

Pénétrez sous la terre, dans les grottes antiques où vous trouverez un culte d'hommages et d'offrandes. — Que tous dans la cité se recueillent.

Bienveillantes et propices à cette terre, venez, augustes déesses, et que, sur votre route, l'éclat des torches dévorées par le feu réjouisse vos yeux. — (Au peuple) *Maintenant, que vos cris répondent à nos chants!*

Clameur.

Les libations, dans vos demeures, jamais ne cesseront d'être versées par le peuple de Pallas. Zeus qui voit tout et la Parque en ont ainsi décidé — (Au peuple) *Maintenant, que vos cris répondent à nos chants!*

Clameur.

COMMENTAIRE RYTHMIQUE

AGAMEMNON

Parodos, 40-257 :

Les *anapestes* (40-103) sont divisés en deux parties rigoureusement égales, traitant chacune un thème différent, l'armée ou les vieillards.

104-159. *Dactyles*. J'ai établi mes divisions d'après l'apparition des *diiambes*, qui semblent introduire chaque fois une période nouvelle. J'ai, en outre, détaché la *clausule iambique* de la strophe et de l'antistrophe (avant l'ἐφύμνιον).

160-191. *Trochées*.

192-257. *Iambes*. Dans les grands ensembles lyriques de la tragédie, les *iambes* succèdent souvent aux *trochées*, tandis que les *trochées* ne succèdent jamais aux *iambes*. L'apparition des *iambes* me semble, dans ces cas-là, correspondre à une accélération du mouvement.

1er stasimon, 367-487 :

Iambes. Je n'ai pas prêté d'attention à l'apparition d'éléments *choriambiques* et *glyconiques* : leur rythme était certainement *iambique*. J'ai simplement détaché la *période glyconique* qui termine toutes les strophes et fait l'unité rythmique du morceau. Il est à remarquer que, pour le sens même, elle se détache toujours des membres précédents.

2e stasimon, 681-781 :

Trochées, *glyconiques*, *ioniques*, *logaedes*, *iambes* : l'élément rythmique est toujours à trois temps. J'ai seulement souligné, dans la strophe et dans l'antistrophe 3, l'apparition des *ioniques* qui semblent détachés fortement, même par le sens, des vers précédents.

3e stasimon, 975-1034 :

Le rythme est nettement *trochaïque*, mêlé seulement de quelques *anapestes* et *dactyles*. Dans la strophe et dans l'antistrophe 2, la réapparition des *trochées purs* après des membres *anapestiques*, *dactyliques* et *logaédiques*, semble marquer un commencement de période, que le texte poétique souligne aussi par une forte ponctuation. J'ai donc détaché cette seconde partie de la strophe de la première.

Commos, 1072-1177 :

Les *dochmiaques* sont mélangés de trimètres *iambiques*, probablement chantés, mais qui, au moins à la fin d'une strophe *dochmiaque*, semblent vouloir souligner par un rythme plus net l'effrayante précision des prophéties de Cassandre. Je les ai donc détachés et rythmés.

Commos, 1448-1576 :

Logaèdes, *iambes*, *trochées* : le rythme dans son ensemble paraît être à trois temps. Mais il se précise à mesure que la pensée s'éclaircit, et il est purement *iambique* dans la dernière strophe, où le chœur résume avec une implacable logique la situation faite par un premier crime à la race entière des Atrides. Le rythme va donc, dans tout le commos, *s'accélérant* et se *précisant* peu à peu.

Les strophes *a* et *b* (1459 sqq.; 1494 sqq.) sont profondément altérées. Le rythme semble *logaédique*. En tout cas, les *dactyles* qui commencent la strophe *a*, les *longues* qui commencent la strophe *b*, suffisent à nous faire supposer un ralentissement du mouvement, une sorte de réponse lasse et assourdie des choreutes aux *anapestes* de leur Coryphée.

Je n'ai pas fait précéder la dernière scène (1648-1673, *tétramètres trochaïques*) de l'indication de *Mélodrame*, comme je l'ai fait pour les parties anapestiques. Il n'est pas prouvé que la παρακαταλογή fût employée pour de longues scènes en *tétramètres* comme il y en a chez Eschyle et dans les dernières pièces d'Euripide. Ces scènes sont souvent les plus vives, les plus dramatiques de la tragédie. Dès lors, quand même elles auraient été jouées avec un accompagnement instrumental, il serait bien invraisemblable de leur attribuer le même débit qu'aux *systèmes anapestiques* dont le caractère est tout différent.

LES CHOÉPHORES

Parodos, 22-83 :
Rythme *iambique* presque pur.

Thrène, 152-162 :
Dochmiaques mêlés de quelques *iambes*.

Commos, 306-475 :
Dans la première partie (*mésodique*), l'élément le plus fréquent est le *glyconique;* les autres éléments sont *iambiques*, *logaédiques* et *ioniques* (la strophe 2 est en grande partie *ionique*). L'ensemble n'a pas en soi un ἦθος très caractérisé, mais il en prend un, en s'opposant aux *iambes purs* des deux autres parties du *commos* (423-455 et 456-475) ; il est évident que le rythme va *s'accélérant* et *s'enfiévrant* peu à peu (comme dans le *commos* de l'*Agamemnon*, 1448-1576). Pourtant il semble qu'il y ait un léger ralentissement pour l'unisson final (466-475, *logaèdes*).

1er stasimon, 585-652 :
Les deux premières strophes sont de rythme *trochaïque* (à peu près pur). Les deux dernières sont des *iambes purs*. Le rythme suit la même progression que dans la *parodos* de l'*Agamemnon* (160-257).

Anapestes, 722-729 :

Les vers 719-721 indiquent clairement que les suivants sont prononcés par le Chœur entier. Le système 722-729 est donc une prière psalmodiée à l'unisson par tous les choreutes et, en raison même de la rareté de ce mode de récitation, l'effet devait en être particulièrement saisissant.

2e stasimon, 783-837 :

Le texte est très altéré. Pourtant les strophes sont nettement *trochaïques* (la dernière est en *trochées purs*). Les ἐφύμνια commencent tous par des *ioniques* (aux vers 806 et 807, ∪∪∪ — a probablement la même valeur rythmique que ∪∪ — —).

3e stasimon, 935-972 :

Dochmiaques mêlés de quelques *iambes*.

Anapestes, 1007-1009 et 1018-1020 :

Il est impossible d'y voir des *systèmes anapestiques* ordinaires récités par le seul Coryphée. Ce sont des *anapestes lyriques*.

LES EUMÉNIDES

Parodos, 143-177 :
Iambo-dochmiaques.

Epiparodos, 255-275 :
Iambo-dochmiaques.

1er stasimon, 321-396 :

La première strophe est *trochaïque;* mais le mouvement est retardé par de nombreuses tenues qui donnent ici au rythme un caractère violent et heurté. La seconde et la troisième sont *dactyliques;* la quatrième *iambique.* Tous les ἐφύμνια sont *péoniques.* — Le rythme *vigoureux* et *agressif* au début, alors que les Furies, invoquant la Nuit, revendiquent leurs droits sur Oreste, *s'élargit*, quand elles rappellent les décrets divins qui leur ont, de toute éternité, fixé leur rôle de justicières, *se précipite* enfin quand, s'animant elles-mêmes au souvenir de leur puissance redoutée, elles chantent l'effroi qui les isole des hommes et des dieux. A chaque refrain, elles enveloppent leur victime d'une danse sauvage.

2e stasimon, 490-565 :

La progression est à peu près la même que dans le stasimon précédent. Les deux premières strophes sont *trochaïques* (plaintes et menaces). Quelques *dactyles* se mêlent aux

trochées dans la troisième (graves leçons morales). La quatrième strophe est *iambique* (exemple de l'impie frappé par les dieux).

1er commos, 778-891 :

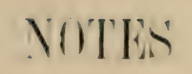
La première strophe est d'abord *iambique :* à la fin interviennent des éléments *bacchiaques* et *dochmiaques.* Dans la seconde strophe, les *dochmiaques* dominent. Athéna, très calme, répond en *trimetres.*

2e commos, 916-1020 :

C'est une scène de réconciliation : l'opposition du chant et de la parole s'atténue. Athéna récite au son de la flûte ; les Érinyes chantent (strophes *trochaïques ;* quelques éléments *dactyliques* dans les deuxième et troisième strophes).

Exodos, 1032-1047 :

Dactyles (sauf le dernier ἐφύμνιον, qui est formé d'un *parémiaque*).



NOTES

AGAMEMNON

1. Μὲν s'oppose à Καὶ νῦν du vers 8 : *j'ai beau implorer les dieux... me voici toujours...*

5. Καί, *et notamment*, sens fréquent du mot : cf. Tournier, *Revue de Philologie*, 1883, p. 136.

6. Ἐμπρέποντας, *regnant* : cf. *Choéph.*, 356.

12. Νυκτίπλαγκτος, *qui fait errer la nuit* : cf. 330 et *Choeph.*, 525, 751. Le mot est expliqué par les deux épithètes qui suivent : le Veilleur ne peut rester sur sa couche parce qu'elle est ἔνδροσος et ὀνείροις οὐκ ἐπισκοπουμένη.

14. Ἐμήν. Ainsi placé en rejet, le mot pourrait peut-être signifier : *couche qui n'est qu'à moi, dont j'ai le triste privilège*. Mais il est très probable que ἐμήν n'est, en réalité, qu'une faute du copiste, entraînée par εὐνήν du vers précédent.

22. Νυκτός est à dessein rapproché de ἡμερήσιον. Cf. 522.

65. Les batailles qui préludent à la prise de Troie sont comparées aux sacrifices qu'on offre aux dieux avant une grande entreprise pour en obtenir le succès (προτέλεια) : la victoire s'achète des dieux par des hécatombes humaines.

104. Le texte ne semble pas altéré : cf. Aristophane, *Gren.*, 1276. Κράτος αἴσιον signifie peut-être *la puissance prophétique*, c'est-à-dire *les présages puissants, infaillibles*. C'est une figure de style familière à Eschyle.

105. Le mot ἐκτελέων doit s'entendre non au sens moral, mais au sens physique : *mûr*, *vigoureux*. Le Chœur pense à lui-même ; il n'est plus ἐκτελής et ne peut payer sa dette à la patrie (cf. 72, ἀτίται), mais il peut du moins — et c'est là le rôle qui lui convient le mieux (κύριός εἰμι) — chanter les présages qui accompagnèrent le départ des guerriers. Sa force à lui (ἀλκά), c'est l'autorité que son âge (σύμφυτος αἰών) donne à sa parole. Les mots μολπᾶν ἀλκάν supposent une antithèse dont le second membre n'est pas exprimé : *force de mes chants*, qui a remplacé la *force de mes membres*.

120. Litt. : *arrêtés dans leur dernière course*. J'ai suivi l'interprétation du scholiaste.

132. Litt. : *le grand frein de Troie*. Les mots στρατωθέν οἴκῳ n'ont pas de sens, la conjecture πάροιθεν οἴκων n'est guère satisfaisante, et la correction généralement admise οἴκτῳ ne suffit pas à guérir le passage.

151. Ἄδαιτον, un sacrifice après lequel les restes de la victime ne serviront pas à un banquet.

152. Οὐ δεισήνορα. Le Sacrifice d'Iphigénie est personnifié par le poète et devient le Vengeur : c'est lui qui frappe Agamemnon par la main de Clytemnestre.

163. J'ai pris quelque liberté avec un texte obscur. Le mot προσεικάσαι semble amené par la formule Ζεὺς ὅστις ποτ' ἐστίν. Si Zeus pouvait *se comparer*, *s'identifier* avec d'autres divinités, on pourrait l'invoquer sous des noms divers, il serait πολυώνυμος comme d'autres divinités. Mais il n'en est pas ainsi de Zeus, et, *si tout vain souci doit être rejeté de l'esprit*, le poète affirme que celui-ci est vain entre tous qui

s'attache à chercher d'autres noms à Zeus, car Zeus n'a d'autre égal que lui-même. Il est assez piquant de rapprocher de ce passage un curieux fragment (cité par Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 718) dans lequel Eschyle *identifie*, au contraire, Zeus avec l'Éther, la Terre, le Ciel et le Tout :

> Ζεύς ἐστιν αἰθήρ, Ζεὺς δὲ γῆ, Ζεὺς δ' οὐρανός,
> Ζεύς τοι τὰ πάντα χὤτι τῶνδ' ὑπέρτερον.

166. Ἐπητύμως me semble signifier ici : *pour se conformer à la vérité*, exactement comme ἀληθῶς, *Eumén.*, 796.

185-186. L'accent du Chœur est sarcastique. — La phrase est interrompue par la proposition εὖτ' ἀπλοίᾳ κ.τ.λ. qui, après une longue parenthèse πνοαὶ δ' (192-196), est encore reprise au vers 197 par ἐπεὶ δὲ κ.τ.λ., si bien que l'apodose que l'on attend : *alors pourtant il se révolta*, est remplacée par la proposition finale (202) : ὥστε χθόνα κ. τ. λ.

220. Litt. : *Un revirement par suite duquel il a conçu maintenant* (μετέγνω) *les sentiments d'une audace prête à tout.*

239. Il ne peut s'agir ici du *sang* de la jeune fille. Nous n'en sommes pas encore au moment où Iphigénie est frappée, mais à celui où elle va l'être, et cette strophe n'est pas un récit, mais un tableau ; la vierge tout à l'heure était portée à l'autel *enveloppée de ses voiles* ; maintenant *ses voiles sont tombés* et l'armée voit alors ses yeux qui implorent la pitié et sa bouche impuissante à parler.

241. Le texte grec dit seulement : *se présentant comme dans les peintures*, (c'est-à-dire *voulant parler*, sous-entendez : *et ne le pouvant pas*. La traduction : « belle comme dans les peintures », admise par tous les traducteurs, semble faire de πρέπουσα un équivalent de εὖ πρέπουσα, ce qui n'est guère vraisemblable. L'idée de *beauté* est d'ailleurs étrangère au passage : la situation n'est pas la même que dans *Hécube*, où Polyxène déchire sa robe et montre « sa beauté de statue ».

Eschyle ne voit en Iphigénie que des *lèvres* et des *yeux* épouvantés et suppliants.

242. Ἐπεί a parfois en grec le même sens emphatique que le français *alors que*, *après que*. Cf. Pindare, *Pyth.*, XI, 33 :

Θάνεν μὲν αὐτὸς ἥρως Ἀτρείδας
ἵκων χρόνῳ κλυταῖς ἐν Ἀμύκλαις,
μάντιν τ' ὄλεσσε κόραν, ἐπεὶ ἀμφ' Ἑλένᾳ πυρωθέντων
Τρώων ἔλυσε δόμους ἁβρότατος.

Et c'est lui, le héros, fils d'Atrée, qui, après avoir ruiné pour Hélène les maisons de Troie incendiée, vint ensuite périr dans l'illustre Amyclées et entraîner dans sa perte la vierge prophétesse! — Le mot, dans ce cas-là, implique une antithèse : dans les vers de Pindare, entre la gloire guerrière d'Agamemnon et sa mort, indigne d'un soldat, à son propre foyer; dans les vers d'Eschyle, entre les jours où les lèvres d'Iphigénie s'ouvraient pour chanter joyeusement son père et la minute cruelle où ces mêmes lèvres, fermées par un bâillon, ne peuvent même plus supplier.

251. Je n'ai pas pu rendre la familiarité du texte grec : *jusque-là, bonsoir!*

254. Αὐγαῖς, la lumière de la réalité à venir : cf. 1182.

264. Ἡ παροιμία. Ce proverbe équivaut à notre dicton : « *Tel père, tel fils.* » Nous n'en connaissons point la formule grecque, mais l'idée s'en retrouve ailleurs chez Eschyle : voyez, par exemple, 760 et 771. Le jour doit être εὐάγγελος parce qu'il naît d'une mère εὐφρόνη.

276. Ἄπτερος, mot obscur que le scholiaste interprète par ἰσόπτερος, κουφή.

304. Θεσμὸν... πυρός, litt. : *la loi du feu*, c'est-à-dire *le signal de feu convenu.*

314. Le vainqueur, aux Lampadodromies, était naturellement le *premier* arrivé ; mais il était lui-même le *dernier* de sa tribu à porter la torche : il arrivait donc au but à la fois *premier et dernier*. — C'est la plus satisfaisante des explications proposées pour ce vers obscur. Cf. Foucart, *Revue de Philologie*, 1899.

315. Τέκμαρ. Clytemnestre reprend le mot du Coryphée, 272.

331. Le texte des manuscrits parle du *repas du matin* des guerriers (ἀρίστοισιν, avec α long). Mais le mot τε, ajouté par Weil, fait de ἀρίστοισιν (avec α bref) un adjectif. La correction rend d'ailleurs plus compréhensible le génitif ὧν.

347. Le texte des manuscrits est gâté : la conjecture πῃ τεύχοι pour μὴ τύχοι ne l'améliore guère.

350. Le vers est à double entente. — J'ai cherché à justifier par ma traduction le τήν des manuscrits. La correction τήνδε fausse et affaiblit le sens.

356. Wilamowitz entend κτεάτειρα, *qui possede*, et μεγάλων κόσμων, *les splendeurs de la nuit étoilée*. Mais ce sont là des idées étrangères au *thème lyrique* du passage. Il *faut* donner à κτεάτειρα le sens de *conquérante*.

367. Litt. : *Ils* (les Troyens) *peuvent dire que c'est là un coup de Zeus : il leur est certes facile d'en suivre la piste jusqu'au point de départ : ils ont été traités comme* (*Zeus*) *en avait décidé.*

374-375. Les mots n'ont aucun sens, mais l'idée générale se laisse entrevoir.

385. Le texte des manuscrits est très obscur et certainement altéré. J'ai cru voir dans le texte une alliance de mots, comme Eschyle les aime, entre βιᾶται et πειθώ. Le propre de cette *persuasion* étrange, c'est d'agir par la *violence*, c'est-à-dire par le contraire même de la persuasion. En-

tendez que l'égarement envoyé par les dieux, Até, se présente sous des dehors persuasifs (ici ceux de l'amour) et, en réalité, s'empare de vive force du cœur de l'homme, qu'elle dirige ensuite à son gré comme un tyran. J'ai entendu par suite le mot πρόβουλος, malgré l'usage, mais d'après l'étymologie : *se substituant à la volonté*. Mais je reconnais que ce sens est fort incertain, et le mot lui-même est d'ailleurs conjectural : les manuscrits ont προβουλόπαις, qui n'a point de sens connu et qui fausse le mètre.

390-395. Il s'agit de Pâris qui, pour satisfaire un caprice amoureux, a perdu sa cité.

412-413. Le sens de ces deux vers altérés ne se laisse même pas deviner avec quelque vraisemblance.

416. Εὐμόρφων κολοσσῶν. Il s'agit des statues d'Hélène. Elles ont bien la *beauté* du modèle, mais leurs yeux de pierre n'ont pas le *charme amoureux* des *regards* vivants.

437. Le texte dit, littéralement : *Arès, changeur d'or de cadavres*, c'est-à-dire : changeur d'or d'un nouveau genre, qui est, en réalité, un changeur de cadavres. C'est une figure de style dont Eschyle use et abuse. Citer ici, comme le fait Blaydes, Priam rachetant le corps d'Hector suppose un contre-sens : *Arès qui rend les cadavres contre une rançon d'or.*

444. Εὐθέτους, sch. : εὐβαστάκτους. — Cf. Corneille, *la Mort de Pompée*, II, 2 : « Dans quelque *urne chétive* en ramasser la cendre. »

454. Eschyle oppose les guerriers *enterrés* qui dans la terre conservent forme humaine (εὔμορφοι) à ceux qui ont été *brûlés* sur le bûcher funèbre.

469. Ὄσσοις est un mot altéré, mais le sens général n'est pas douteux.

483. Γυναικός αἰχμᾷ, *un gouvernement de femme* : cf. *Choéph.*, 630.

485. Hermann traduisait ὁ θῆλυς ὅρος par *decretum muliebre* : mais ce sens va mal avec πιθανός et surtout avec ἐπινέμεται ταχύπορος. Si les mots ὁ θῆλυς ὅρος ne sont pas altérés, ils ne peuvent signifier que *la définition féminine*, c'est-à-dire *la femme, par définition ; l'instinct naturel de la femme*. Quant au verbe ἐπινέμεσθαι, il se dit étymologiquement d'un troupeau qui *va paître au-delà* de son champ : d'où le sens figuré qu'il semble avoir ici, *dépasser les limites, exagérer*.

542. Litt. : *A ce que je vois* (à en juger par la joie que tu éprouves à revoir Argos), *vous sentiez les atteintes de notre doux mal* (celui dont nous souffrions aussi).

562. Le texte est plus qu'incertain.

572. Le datif συμφοραῖς ne permet pas d'autre sens que celui que j'ai donné. Mais la conjecture συμφορᾶς est à peu près certaine.

594. Γυναικείῳ νόμῳ. Ces mots sont ironiques ; sous-entendez : *pour parler comme vous* (cf. 483). C'est l'explication de Weil, la seule possible avec son texte, qui est aussi celui des manuscrits. Mais il y a évidemment une altération, car γυναικεῖος νόμος ne peut évidemment désigner que le *cri rituel des femmes* dont le Veilleur a déjà parlé (v. 28). C'est dans ce sens qu'il faut chercher une correction. Celle de Wecklein, γυναικεῖοι νόμοι, est séduisante ; mais la fin de la phrase reste difficile à construire.

597. Κοιμῶντες. Sous la caresse de l'huile pieuse, la flamme jaillit avec violence (cf. 92 sqq.) : les prêtres (ἐν θεῶν ἕδραις) s'appliquent à *endormir*, à *régler* sa fougue. — Ce vers ne me semble pas corrompu, mais une altération n'est pas douteuse dans ce qui précède : la construction générale de la phrase est indécise.

611. L'épithète ἐπίψογον se rapporte à τέρψιν aussi bien qu'à φάτιν, *le plaisir et le renom infamants qui viennent par le fait d'un amant*. Mais le texte doit être altéré. Le mot οὐδέ fait plutôt attendre : *je n'ai jamais eu de commerce coupable ni même de conversation avec un autre homme que mon époux*. En l'état actuel du texte, les mots grecs ne se prêtent pas à ce sens.

612. Ces mots semblent une expression proverbiale, pour désigner quelque chose d'invraisemblable ou d'impossible : on *teint* des étoffes, non de l'airain.

615. On peut traduire littéralement : *Cette femme, pour toi qui prend son discours tel quel* (οὕτως), *s'est exprimée au moyen de clairs interprètes et comme il convenait*. Mais le texte est bien douteux.

642. Ce *double fouet d'Arès*, c'est la guerre et la peste.

714-715. J'ai lu avec Wilamowitz : λαμπρῶς πολύθρηνον παιῶνα, φίλων πολιτᾶν κ. τ. λ. L'adverbe λαμπρῶς se justifie par Sophocle, *Œd. Roi*, 186 : Παιὰν δὲ λάμπει. Les mots παιῶνα πολύθρηνον forment une alliance de mots : cf. 645 et *Choéph.*, 151. — La construction de la phrase reste d'ailleurs embarrassée et la répétition de πολύθρηνον, à cette place, assez étonnante ; mais les images et les idées sont bien dans le goût d'Eschyle, et c'est ce qui peut suffire à un traducteur.

719. Ἀγάλακτον (ou mieux ἀγάλακτα) doit être entendu au sens de ὁμότιτθος D'où l'excellente conjecture φιλομάστων pour φιλόμαστον.

742. Ὀμμάτων βέλος, *trait qui vise aux yeux*, plutôt que *trait qui part des yeux* : c'est la beauté d'Hélène tout entière qui blesse du trait d'amour ceux qui la voient, mais c'est par les *yeux* que la blessure pénètre en eux. Le poète accumule selon son habitude les épithètes ou compléments qui doivent définir ce *trait* d'un nouveau genre (voyez la note au vers 437) : c'est un trait *de volupté* et non de douleur, un trait qui vise *aux yeux* et non *aux cœurs*.

748. Πομπᾷ doit se prendre au sens très précis de *conduite de la fiancée* par le père, le frère ou un proche parent.

803-804. Θράσος... κομίζων. Ces mots n'ont aucune espèce de sens.

813. Litt. : *les dieux qui entendent les causes, non d'après les langues*, sous-entendez : *mais d'après les cœurs*.

819. Συνθνῄσκουσα σποδός, la cendre qui *meurt avec* la cité.

933. On lit généralement la phrase comme une interrogation. Mais le texte de Weil veut dire : *C'est si peu un crime que c'est même un vœu que tu aurais pu faire aux dieux dans un moment de terreur.*

1024. Les mots ἐπ' ἀβλαβείᾳ sont inintelligibles pour moi.

1026. Litt. : *Si la destinée que m'ont fixée les dieux n'écartait pas de moi une autre destinée comportant davantage* (c'est-à-dire *au-dessus de la mienne*), ou, plus littéralement encore : *n'empêchait pas une autre destinée de comporter davantage.* Le verbe εἶργε est construit à la fois avec un accusatif, μοῖραν, et un infinitif, μὴ πλέον φέρειν. — Cette autre destinée est celle du devin, qui peut traduire les pressentiments dont il souffre ; tandis que, dans l'âme du chœur, ils s'agitent confusément et la torturent sans trouver d'issue.

1117. On peut aussi entendre par στάσις la *troupe* (cf. *Eumén.*, 311) des Furies attachées à la race d'Atrée qui s'est établie dans le palais : cf. 1180-1190.

1153. J'ai traduit suivant le sens proposé par Weil pour conserver le texte des manuscrits. Mais, en réalité, le passage demande une correction. Les mots ὄρθιοι νόμοι ne peuvent s'entendre que de *cris aigus* (voyez la note du vers 594) : le sens figuré de *pénétrant, clair*, est inusité.

1182. Αὐγάς. Entendez : « *la lumière de l'avenir* ». Pour ce sens métaphorique de αὐγαί, cf. 254.

1187. Une troupe de fête (κῶμος) chante des *aubades*, boit du *vin* pour se donner de l'audace et *traverse* les maisons sans s'y arrêter. Celle-ci chante des *imprécations*, s'enivre de *sang* et s'*établit* dans la maison qu'elle a choisie.

1202 *bis*. « Le Chœur demandait sans doute le motif de cette faveur. » (Weil.)

1204 *bis*. « Cassandre disait peut-être qu'elle avait été insensible à la recherche de plusieurs prétendants. » (Weil.)

1263. Elle est adultère et tue par jalousie : voilà le sens général de cette longue période un peu surchargée.

1319. J'ai vu en δυσδάμαρτος un nominatif à cause de l'analogie avec des mots comme χαλκάρματος (Pind., *Pyth.*, IV, 87). Le mot ἀνδρός n'appelle d'ailleurs aucune épithète, tandis que ἀνήρ peut en avoir une qui explique πέσῃ.

1324. J'ai lu avec Weil : τοὺς πατρὸς τιμαόρους χρέος φονεῦσι τοῖς ἐμοῖς τίνειν ὁμοῦ... κ. τ. λ.

1330. J'ai *interprété* un texte vague et peut-être altéré.

1340. J'ai, après Hermann, entendu ἐπικραίνει au sens de *causer*, *provoquer*, qui convient au contexte, mais qui est contraire à l'usage et fort douteux.

1470. Κράτος ἰσόψυχον ἐκ γυναικῶν équivaut à κράτος ἐκ γυναικῶν ἰσοψύχων. Il s'agit de Clytemnestre et d'Hélène.

1496. Le texte est obscur et peut-être mutilé. J'ai *interprété* les mots ἐκ χερός.

1511. Le texte est sans doute altéré. On entend généralement ὅποι δὲ καὶ προβαίνων comme s'il y avait : προβαίνων δὲ ὅποι ἂν καὶ προβῇ, et l'on compare le vers 1371, où la construction est, en réalité, toute différente.

1527. Le premier ἄξια est pris activement, le second passivement : cf. *Euménides*, 435.

1535. Le texte grec semble pouvoir se traduire littéralement : *La Justice, pour un autre crime* (πρᾶγμα βλάβης), *aiguise son épée sur d'autres pierres à aiguiser* (c'est-à-dire *les crimes anciens*). Ce qui signifie peut-être : *La Justice par les meurtres anciens se prépare à de nouveaux meurtres*. Nous avons transposé l'image difficile à faire passer en français.

1601. Ξυνδίκως a le même sens que ξύν (ξυντιθεὶς ἀρᾷ). De même πανδίκως équivaut bien souvent à πάντως, cf. *Choéph.*, 681.

1620. Εἰρημένον, litt. : *lorsqu'il leur est commandé (d'être sage)*.

1638. Le mot πειράσομαι signifie simplement : *je vais me mettre à*, et n'implique pas la nuance de défiance du français : *j'essayerai de*.

1657. Πεπρωμένους. Elle songe surtout au palais d'Agamemnon où Égisthe va rentrer en maître.

LES CHOÉPHORES

1. Aristophane, dans *les Grenouilles* (1126 sqq.), donne deux explications de ce vers. La première, proposée par Euripide : *la victoire remportée sur mon père*, est évidemment fausse : on attendrait alors ἐποπτεύσας plutôt que ἐποπτεύων. — La seconde, proposée par Eschyle : *le pouvoir que ton père t'a confié*, n'est qu'une plaisanterie d'Aristophane : Eschyle ne comprend plus son propre texte. Comment entendre, en effet, πατρῷα, *que tu tiens de ton père ?* Ce sens ne serait possible que s'il s'agissait d'un *patrimoine* légué tout entier par un père à son fils. Mais, pour désigner une mission particulière confiée par Zeus à Hermès, l'expression serait étrangement concise et obscure. — Il est d'ailleurs évident que, dans la bouche d'Oreste, le Vengeur, le mot πατρῷα, au premier vers du drame, ne peut se rapporter qu'à *son* père, à Agamemnon, seule pensée du fils voué à l'œuvre de vengeance. Or, dans ce cas, l'expression ne peut signifier : *le royaume infernal où est maintenant mon père*, à moins qu'Agamemnon ne fût roi des enfers, ce qui n'est pas (cf. 358). — Elle ne peut davantage s'appliquer, comme le voudrait Wilamowitz, à la personne même d'Agamemnon, *roi tout-puissant;* car Agamemnon n'est qu'une ombre sans force et sans pouvoir, tant qu'on n'a pas chanté le thrène sur la tombe (cf. 326, note). — Il ne reste donc de possible que le sens que j'ai adopté. Hermès infernal, messager des vivants et des morts (cf. 165), est le gardien naturel des

trônes laissés vides par la mort. Il est, en outre, le dieu des vengeances traîtresses, qui guidera le bras d'Oreste (cf. 728, 812 sqq. et 946 sqq.).

3. Il est probable que la phrase est interrompue et que le verbe κατέρχομαι, qui, dans Aristophane (*Gren.*, 1157), ne semble à Euripide qu'une répétition ridicule de ἥκω, était suivi d'un prédicat, par exemple : *Et j'y rentre bien decide* (ἀτεχνῶς... παρεσκευασμένος) *a reconquérir par la force le trône de mon pere.*

32. Φόβος est une correction nécessitée par le mètre et choisie à cause de l'épithète ὀρθόθριξ. Mais la présence des mots περὶ φόβῳ dans la même phrase rend cette conjecture bien improbable.

61 sqq. Le poète semble distinguer les coupables qui sont atteints par le châtiment en pleine prospérité et dans la force de l'âge, ceux qui ne sont frappés qu'au déclin de la vie, et ceux enfin qui entrent dans la mort sans qu'on ait vu la vengeance divine s'abattre sur eux. Mais, pour ceux-là, le châtiment existe pourtant, c'est le remords qui les torture sans trêve : cf. 69 et la note. La même idée se retrouve au vers 1009.

63. Litt. : *Pour d'autres, des châtiments qui se font attendre germent dans le royaume crépusculaire*. On ne peut, même littéralement, traduire les hellénismes de cette phrase : τὰ δέ, litt. : *d'autres choses*, c'est-à-dire *pour d'autres, des choses*, etc... ; ἐν μεταιχμίῳ σκότου μένει, litt. : *dans le pouvoir voisin de l'ombre*, c'est-à-dire *le crepuscule* : μεταιχμίῳ σκότου = μεταιχμίῳ σκότου καὶ φάους, ellipse courante en grec avec les mots qui désignent ce qui est intermédiaire entre deux choses. — Le texte de tout ce passage est extrêmement douteux. Le *Mediceus* termine le vers 64 par ἄχη βρύει. L'un des deux mots est de trop pour le mètre. Or, βρύει semble venir du vers 70 après lequel les mots τοὺς δ' ἄκραντος ἔχει νύξ sont répétés dans notre ma-

nuscrit, d'où la correction de Dindorf : μένει χρονίζοντας ἄχη, *pour ceux qui tardent (à être châtiés), des souffrances leur sont réservées au crépuscule.* Elle a l'avantage de faire de μένει un verbe, et non un substantif difficile à expliquer ici.

69. Litt. : *Un mal très douloureux remet le coupable à un autre temps, (mais de telle façon) qu'il abonde en une souffrance qui suffit complètement.* Il s'agit évidemment du *remords*, châtiment de ceux qui meurent (litt. : *arrivent à la pleine nuit*, v. 65) sans avoir subi de châtiment matériel. — Il convient de lire avec Schütz : διαλγὴς δ' ἄτα. L'absence de liaison ne s'expliquerait pas ici.

75. Ἀμφίπτολιν, *qui a enveloppé ma cité.* L'explication d'Hermann, généralement adoptée : *qui me donne deux cités*, est bien alambiquée.

105. Ce vers plat, inutile et qui commence comme le vers 108, est probablement à éliminer du texte.

144. Δίκην est une apposition à toute la phrase précédente. Il est inutile de supposer une lacune.

153. Entendez ainsi l'aoriste ὀλόμενον : nos larmes, qui, à peine tombées, *sont déjà mortes* (se sont déjà perdues dans le sol). On trouve souvent le parfait employé de même : cf. Aristophane, *Chev.*, 54; *Plut.*, 569.

154. Sans prétendre donner un sens au texte lui-même, nous avons entrevu sous les mots grecs l'idée *d'un tombeau rempart contre les maux* (d'après les scholies), *capable de détourner des âmes pures* (κεδνῶν : le Chœur pense à lui-même) *la souillure abominable des libations versées*, entendez : celles de Clytemnestre qui sont sacrilèges et pourraient provoquer la colère des dieux contre le Chœur, qui s'en est chargé. Mais tout cela est plus qu'incertain.

206. Ὅμοιοι, « *semblables entre elles* » (Maurice Croiset).

212. Τελεσφόρους, au sens du futur : cf. 541.

238. Ὄμμα signifie proprement *ce qu'on voit*. Je n'ai trouvé pour le traduire que le mot *objet*, si fréquent dans la langue amoureuse au XVII[e] et au XVIII[e] siècle.

243. Ἦσθα est un imparfait de découverte (comme s'il y avait ἦσθ' ἄρα) : *tu étais donc mon frère (et je ne le savais pas)!*

275. Ἀποχρημάτοισι κ. τ. λ., litt. : *emporté par la fureur pour des châtiments qui ne veulent pas d'argent*, c'est-à-dire *qui n'admettent pas de compensations pécuniaires*. — Un autre sens est possible. Il a été proposé par Weil (*Revue de Philologie*, 1894, p. 218) : *en repoussant avec indignation* (litt. *en regardant d'un œil farouche*) *des peines qui consisteraient simplement à priver les coupables de leurs biens*. Pour le datif ζημίαις, cf. Euripide, *Médée*, 92. — Le sens du passage reste d'ailleurs le même : la divergence ne porte que sur l'explication de l'épithète ἀποχρημάτοισι.

278-279. J'ai traduit les conjectures de Lobeck, Heimsœth et Weil, en reportant d'ailleurs, pour la commodité de la traduction, l'épithète ἑρπετὰς à la phrase suivante. — Le texte altéré des manuscrits semble distinguer des maux *qui naîtraient de la terre* (la famine sans doute) et dont souffrirait tout le peuple d'Argos, tandis que les *maladies* seraient réservées à Électre et à Oreste (en lisant au vers 279 : τάσδε νῷν).

281. Ἀρχαίαν φύσιν, litt. *la nature antérieure (à la maladie)*. Le corps d'Oreste, *quoique jeune et sain*, n'en sera pas moins dévoré tout vivant par cette lèpre divine. L'épithète ἀρχαῖος traduit une intention analogue (soulignée encore par καὶ) dans ce passage de Platon (*Gorgias*, 518 D) : προσαπολοῦσιν αὐτῶν καὶ τὰς ἀρχαίας σάρκας.

282. Κόρσας, schol. : τρίχας.

300. Les mots θεοῦ τ' ἐφετμαὶ κ. τ. λ. ne peuvent être des appositions à ἵμεροι, puisque Oreste vient justement d'écarter de ses raisons d'agir la nécessité d'obéir (κεἰ μὴ πέποιθα).

320. Litt. : *Et cependant* (ὁμοίως, *tout de même*), *une lamentation en leur honneur pourrait être appelée des joies pour les Atrides!* c'est-à-dire *pourra, dit-on, plaire aux Atrides !* L'optatif avec ἄν traduit ici une nuance de doute et d'inquiétude. Le texte, il est vrai, est conjectural. La forme κεκλῇτο se justifie par κεκλῇο, Soph., *Phil.*, 119.

326 sq. Le vengeur ne peut se lever (ἀναφαίνεσθαι) et agir que s'il a l'appui du mort, qui le guide alors au combat ; et le mort, de son côté, ne peut lui prêter son aide que si un long thrène chanté sur son tombeau lui a rendu sa force ; car la mutilation qu'il a subie (439) et les funérailles silencieuses qui lui furent faites (430 sqq.) lui ont enlevé toute action sur les vivants.

331. Le mot ἀμφιλαφής, *ample*, *abondant*, se rattache sans doute à l'idée qu'exprimera plus loin le Chœur (v. 510) : le mort n'ayant pas été pleuré au moment des funérailles, le thrène doit être long et pressant qui rachètera cet oubli. — Mais je crois que τὸ πᾶν (malgré les exemples de constructions analogues avec des adjectifs) doit se joindre à ματεύει. — Quant à l'expression ταράσσειν γόον (= ταραχώδη γοᾶν γόον), suspectée à tort par quelques critiques, elle n'est pas plus étrange que celle de Sophocle, *Électre*, 123, τάκειν οἰμωγάν (= τακερὰν οἰμώζειν οἰμωγάν). Cf. *Ag.*, 247, παιᾶνα τιμᾶν, et 706, μέλος τίειν.

349 Entendez : *les routes de la vie*, sur lesquelles ils trouveront déjà *bâti* par leur père un édifice de richesse et de gloire où ils n'auront qu'à entrer.

375. Le texte est à peu près désespéré. Weil voit dans μαράγνη une allusion aux outrages (ὀνείδεσιν, v. 495) dont ils cherchent à *fouetter* la torpeur du mort. Mais ces ὀνείδη ne se trouveront que dans la partie iambique (en particulier dans 492-95) : jusqu'ici Oreste et sa sœur n'ont exprimé que des souhaits vagues. En outre, le mot δοῦπος serait alors étrange.

384. Τοκεῦσι est un pluriel d'allusion. Il ne s'agit que d'Agamemnon.

390-392. Le texte est désespéré.

396. Le participe δαΐξας doit se rapporter à Zeus. Il y a une anacoluthe semblable à celle du vers 791. Voir la note sur ce vers.

415-417. Le texte est gâté. Mais l'idée se devine : les gémissements d'Électre irritent le Chœur ; il ne retrouve de confiance que quand il entend la voix mâle d'Oreste, qui vient en effet de parler de *têtes abattues*.

418 sqq. Litt. : *Qu'obtiendrons-nous en rappelant, telles qu'elles sont, les douleurs que nous avons souffertes, puisque nous les avons souffertes par le fait d'une mère* (τεκομένων, pluriel d'allusion) : *il est possible* (*par conséquent*) *de les apaiser. Mais les autres ne s'apaisent pas.* Ces *autres* souffrances, ce sont celles d'Agamemnon. Oreste peut pardonner le mal qu'on lui a fait, non celui qu'on a fait à son père. — *Ma mère a fait de mon cœur*, sous-entendez : *par sa conduite envers mon père.*

441. L'explication de ces mots est fort bien donnée par le scholiaste : le mort ayant été mutilé n'a plus aucune force sous la terre ; or, son fils ne peut guère le venger sans son secours ; il subit donc la honte d'être « le fils qui ne sait pas venger son père ».

453. Le texte est conjectural. Le Chœur trouve déplacées et inutiles les plaintes d'Électre sur elle-même. Ces lamentations vaines ne peuvent qu'amollir le cœur du guerrier. Qu'il songe seulement à son père et descende dans l'arène avec un cœur impitoyable (cf. 827 sqq.).

517. Οὐ φρονοῦντι. J'ai été obligé de donner à ces mots un sens précis et malheureusement assez improbable. Mais le

sens, plus conforme à l'usage, de *privé de sentiment*, serait en contradiction formelle avec tout le drame d'Eschyle.

583. Τούτῳ. Oreste montre sans doute une statue (ou une représentation symbolique) d'Apollon placée devant le palais. — Le mot ne peut s'appliquer à Agamemnon, si l'on conserve l'aoriste ὀρθώσαντι : le mort vient seulement d'être réveillé par le thrène funèbre; ce n'est pas lui, c'est Apollon qui *a mis* Oreste *dans la route des combats qui portent l'épée.*

628. J'ai suivi l'interprétation traditionnelle pour ce vers corrompu.

641. Cette antithèse (conjecturale d'ailleurs) se retrouve plus loin, v. 930 : ἔκανες ὃν οὐ χρῆν καὶ τὸ μὴ χρεὼν πάθε.

691. Ces vers sont généralement attribués à Clytemnestre, probablement avec raison.

722. Le texte dit simplement : *rivage de ce tombeau*, c'est-à-dire : tombeau où l'on s'embarque pour les enfers. Plusieurs peintures de vases nous montrent, en effet, la barque de Charon se détachant du tombeau même.

728. Dans l'état du texte, le mot νύχιον ne peut être une épithète d'Hermès coordonnée à χθόνιον. Je l'entends donc du mort : cf. 157, ἐξ ἀμαυρᾶς φρενός (du moins avec le sens que j'attribue à ces mots).

793. Le mot θέλων (qui ne se comprend bien qu'appliqué à Oreste) indique clairement que ἀμείψει est une forme active. Mais le participe ἄρας se rapporte à Zeus. Il y a anacoluthe, comme au vers 396.

819-826. Le texte est désespéré : j'ai résumé l'idée qu'il laisse entrevoir.

833. Entendez : *ses proches* (φίλοις), Agamemnon qu'il doit venger, Électre qu'il doit protéger.

842. Αἱματοσταγεῖ φόβῳ. Il s'agit du songe de Clytemnestre.

899. Μητέρ' αἰδεσθῶ κτανεῖν ; litt. *faut-il, parce qu'elle est ma mère, que le respect* (αἰδώς) *m'empêche de la tuer ?* Mais un traducteur ne peut souvent être fidèle aux mots qu'en étant infidèle au mouvement. Traduire trois mots par deux lignes est l'infidélité suprême. J'ai dû affaiblir le texte pour conserver l'allure vive de la scène.

901. Εὐορκώματα. Je suis l'interprétation du scholiaste.

915. Αἰχῶς est probablement altéré.

939. Les mots διπλοῦς λέων, διπλοῦς Ἄρης sont des appositions à Δίκα : la Justice est venue sous la forme d'un *double meurtre vengeur*.

945. Δυσοίμου ne peut vouloir dire que *aux voies périlleuses* (sch. : δυσπορεύτου) et doit par conséquent s'appliquer à l'*existence criminelle*, et par là même *dangereuse*, qu'ont choisie Égisthe et sa complice. Malheureusement ὑπό est alors difficile à expliquer : c'est pourquoi beaucoup d'éditeurs rattachent ὑπὸ δυοῖν μιαστόροιν à κτεάνων τριβᾶς. En tout cas, je ne crois pas qu'on puisse appliquer les mots δυσοίμου τύχας à la destinée du palais obligé d'obéir à deux sacrilèges ; à moins que, comme le voulait Blomfield, on ne fasse venir le mot δυσοίμου de οἶμος, *chant*, et qu'on ne l'entende au sens de *lamentable* (comme δυσθάϋκτος, *Perses*, 1069). Mais l'idée est alors plate et s'accorde mal avec le thème lyrique de cette strophe, *la Justice vengeresse* (Δίκα).

957. Le texte est mutilé et inintelligible.

970. Les mots grecs n'ont aucun sens, mais le vers suivant fait clairement allusion au κῶμος d'Érinyes (cf. *Agam.*, 1189) qui est venu s'installer dans le palais d'Agamemnon (μέτοικοι δόμων).

975. Ὡς ἐπεικάσαι κ. τ. λ. « Litt. : *comme leur mort est là pour*

le conjecturer, c'est-à-dire *qui permet de le conjecturer*. Hellénisme. » (Weil.)

1008. Διεπράχθης. Le Chœur s'adresse à Agamemnon, dont le souvenir est évoqué par la vue du voile ensanglanté.

1017. Μιάσματα est une sorte de παρ' ὑπόνοιαν pour τροπαῖα que font attendre les mots νίκης τῆσδε.

1041-1043. Le texte est mutilé.

1067. Γονίας. Le scholiaste nous apprend que le mot se dit d'un « vent violent qui succède au calme ». C'est pourquoi j'ai dû le traduire par deux mots à la fois : *ardent* et *soudain*.

1078. Ἀνδρός... πάθη s'oppose à παιδόβοροι... μόχθοι, comme τέλεον à νεαροῖς, *Agam.*, 1504.

LES EUMÉNIDES

21. Les mots ἐν λόγοις semblent désigner des *mentions* rapides du nom des divinités auxquelles la Pythie ne fait pas de véritables *prières* (εὐχαί). Mais le texte souffre peut-être d'une lacune.

37. La Pythie s'appuie peut-être sur un bâton, ou mieux encore s'attache aux colonnes et aux murs du temple.

44. Le mot λῆνος semble être un mot de la langue sacrée, peut-être même un mot propre au culte delphique, assez peu connu, en tout cas, pour que la Pythie l'explique aussitôt par une métaphore. Je n'ai pas traduit μεγίστῳ, qui n'a point de sens ici.

68. J'ai lu πεδῶνται au lieu de πεσοῦσαι.

105. Le texte grec conjectural d'ailleurs signifie littéralement : *mais, dans le jour, le lot de l'âme est de ne pas voir devant elle*. La nuit, l'âme veille et voit ; mais, le jour, les yeux de chair voient seuls et l'âme est fermée au monde.

195. Je n'ai pas traduit πλησίοις.

218. Voyez la note du vers 621.

223. Je n'ai pas traduit ἡσυχαιτέραν qui n'a point de sens dans le texte de Weil et qui, dans le texte des manuscrits, est insoutenable à côté de ἐμφανῶς (à moins d'affaiblir beaucoup le sens de ce dernier mot).

243. Τέλος δίκης. Le mot français *arrêt* n'exprime-t-il pas une métaphore analogue à celle du mot grec τέλος (*fin*) ?

255 sqq. J'ai suivi Wecklein pour la répartition de ces vers entre les choreutes.

324. Ἀμαυροῖσι καὶ δεδορκόσιν ποινάν. Ces mots reprennent l'idée exprimée dans les derniers vers du Coryphée. Les vivants se vengent eux-mêmes : les morts ont besoin du secours des Furies (318-320). Par elles tombe la barrière qui sépare les morts des vivants et les vengeances infernales peuvent suivre leur cours sur la terre. C'est en ce sens que les Érinyes sont le *Châtiment à la fois pour les morts et pour les vivants*, c'est-à-dire *le Châtiment qui joint le monde des morts à celui des vivants.*

375-376. Je n'ai pu rendre la vivacité du texte, qui, en deux appositions libres à la phrase principale, nous montre *des jambes vacillantes*, *bien que cherchant à allonger un pas précipité* et un *châtiment divin lourd à porter*. Mais tout cela est dit en six mots.

404. Le rapprochement des mots πτερῶν ἄτερ ῥοιβδοῦσα, suivant une tournure familière à Eschyle, prouve nettement que la déesse arrive *en volant* à travers les airs, portée par l'égide qui flotte sur ses épaules. Mais il est assez difficile, d'autre part, d'entendre métaphoriquement, comme je l'ai fait après Wecklein, les mots πώλοις ἀκμαίοις τόνδ' ἐπιζεύξασ' ὄχον. Je préférerais, bien que son intrusion dans le texte s'expliquât mal, considérer, avec Wilamowitz, le vers 405 comme interpolé.

413. Avec Welcker, je rapporte ἄμορφον ὄντα au sujet de λέγειν. C'est une manière détournée, mais bien grecque, de faire allusion à la laideur des Furies.

472. Le mot ὀξυμηνίτους doit s'entendre des meurtres par lesquels, dans une *colère trop prompte*, l'homme a voulu se faire justice lui-même, au lieu d'attendre la justice divine. L'institution de l'Aréopage fera disparaître la raison d'être des crimes de ce genre.

506. Τλάμων : c'est celui qu'on consulte et qui est lui-même, comme les autres, une *victime* de ses enfants. Le texte de tout ce passage est très obscur, et les explications qu'on en donne peu satisfaisantes.

521. J'ai traduit : Τίς δὲ μηδὲν' ἐν φρασὶν καρδίας κανόνα τρέμων… ;

531. Litt. : *Et je te dis une parole en rapport* (avec les idées que je viens d'exprimer). Les expressions qui suivent sont proverbiales : d'où les mots ὡς ἐτύμως, *on le dit, et c'est en effet la vérité.*

546. On pourrait être tenté d'entendre ξενοτίμους : *qui respectent l'hôte qui vous reçoit* (au lieu de : *l'hôte qu'on reçoit*) et de voir là une allusion au crime de Pâris qui a déshonoré le foyer qui l'avait accueilli (cf. *Agam.*, 399-402). Ce serait une erreur. Il n'y a ici que le rappel des deux lois les plus vieilles de la morale antique, le respect des parents et le respect de l'étranger qui demande un asile. Le suppliant repoussé du foyer invoque les Érinyes, qui se chargent de sa vengeance comme de celle d'une mère tuée par son fils.

567. Il manque un pied à ce trimètre.

572. En raison de l'état de ce texte altéré et mutilé, j'ai modifié, en traduisant, la construction de la phrase grecque.

583. Les mots ἐξ ἀρχῆς pourraient aussi signifier : *en reprenant l'exposé des faits depuis le commencement.* Mais, rapprochés de πρότερος, ils me semblent plutôt destinés à insister sur le sens de cet adjectif. Les redoublements de ce genre sont fréquents en grec : comparez en particulier l'expression εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς.

612. Τῇ σῇ φρενὶ δοκεῖν. Ce n'est point ici une formule banale : l'intelligence d'Apollon *sait tout* et son *jugement* est *infaillible :* cf. Pindare, *Pyth.*, III, 28 ; κοινᾶνι παρ' εὐθυτάτῳ γνώμαν πιθών, πάντα Fίσαντι νόῳ, et IX, 44 sqq.

621. Ὅρκος. Le mot ne désigne pas le serment des juges : Apollon invite, au contraire, les juges à respecter le serment d'impartialité qu'ils ont juré : cf. 680. « Apollon a déclaré plus haut que l'union de l'homme et de la femme est plus forte que le serment (ὅρκου 'στὶ μείζων, 218), c'est-à-dire que les liens du mariage sont plus étroits que l'obligation contractée par serment. De même, la volonté de Zeus oblige les hommes autant que la foi jurée. » (Weil, *Études sur le drame antique*, p. 51.)

633. Περῶντι. Le mot peut également vouloir dire qu'il *entrait* au bain ou qu'il en *sortait.* Le texte est mutilé.

651. Οὐδὲν ἀσθμαίνων μένει, *sans jamais haleter de l'effort* (litt. *de l'élan*, sens propre du mot μένος).

678. Le texte souffre d'une interpolation, d'une altération ou d'une lacune. L'explication traditionnelle (que j'ai suivie, faute de mieux) veut qu'Athéna s'adresse maintenant à Oreste et Apollon, après s'être adressée à leurs accusatrices. Mais, dans le *Mediceus*, les vers 679-680 sont attribués aux Furies et non à Apollon. En outre, si Athéna change vraiment d'interlocuteur, on attend plutôt πρὸς δ' ὑμῶν que τί γάρ; πρὸς ὑμῶν... Quant au mot τιθεῖσα, s'il est authentique, il ne peut avoir qu'un sens : la façon dont Athéna dirige les débats restera un modèle pour tous les juges à venir ; elle *pose* ici

les règles, elle *institue* les formes désormais invariables de la justice humaine : avant la délibération, il sera une dernière fois demandé à l'accusé « s'il n'a rien à ajouter pour sa défense ». Apollon (dans notre texte) répond, en s'adressant directement aux juges, « qu'il a tout dit et s'en rapporte à l'équité du tribunal ».

682. J'ai accentué à dessein la traduction d'un texte conjectural. Les mots δικαστῶν et βουλευτήριον, rapprochés dans le même vers, « désignent on ne peut mieux les doubles fonctions *politiques* et *judiciaires* de l'Aréopage » (Weil).

685. J'ai lu ἑδοῦνται pour Ἄρειον.

751. La conjecture παροῦσα est très vraisemblable. Le texte du *Mediceus* βαλοῦσα... ψῆφος... μία ne peut guère s'interpréter, comme le voulait Hermann, par βαλὼν τὴν γνώμην εἰς ψηφιζόμενος. *Une voix qui vote* n'est pas une expression plus satisfaisante en grec qu'en français.

772. Ὀρθουμένων, sous-entendez τῶν ὁρκωμάτων.

831. Καρπὸν κ.τ.λ. Litt. : *un fruit qui comporte l'insuccès de tout.*

906. Εὐηλίως πνέοντα, *soufflant sous un soleil propice.* Pour l'idée, cf. 925 sq.

912. Litt. : *J'aime à ce que la race des justes ne souffre pas de ceux-ci* (des impies).

866. Litt. : *Je ne parle pas du combat de l'oiseau domestique.* Entendez : « Quand je dis ἔστω πόλεμος, je ne parle que de la guerre étrangère : *je me garde bien de parler* de nos luttes civiles, de nos *combats de coqs.* »

913 sqq. Litt. : *car des luttes glorieuses d'Arès, c'est moi-même qui ne supporterai pas qu'elles ne favorisent pas cette ville (de façon à en faire) une cité triomphante au milieu des mortels.* Si la transposition de Weil est bonne, Athéna demanderait

donc aux Furies de ne pas susciter de guerres civiles et de faire éclater la guerre étrangère où se conquiert la vraie gloire : elle-même se charge ensuite d'assurer la victoire à Athènes.

933. J'ai traduit le supplément proposé par Hermann : προσέπαισαν.

947. Ἑρμαίαν. Hermès est le dieu des *heureuses trouvailles*, des *bonnes aubaines*. C'est donc à lui qu'on doit attribuer les découvertes heureuses qu'on a faites et qu'on pourra faire dans les mines du Laurium.

974. Νικᾷ δ'ἔρις est une alliance de mots : ce n'est pas la *paix* qui *triomphe*, c'est une *lutte* encore, mais une lutte de bienfaits.

1027. J'ai pris une certaine liberté avec ce texte mutilé.

1044. J'ai lu, après Weil (*Revue de Philologie*, 1894, p. 219) : σπονδὰ δ'ἐς πρόπαν ἔμπεδος οἴκων.

TOURS. — IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

